504 16 | B11

TRAITÉ
DES
MALADIES
DES ENFANS,

Traduit du Latin des Aphorismes de Boerhaave, commentés par M. le Baron de Van-Swieten, premier Médecin de Sa Majesté l'Impératrice Reine de Hongrie, &c. &c. &c. &c.

Par M. Paul, Médecin, des Académies de Montpellier & de Marseille.

A AVIGNON,

Et se trouve à Paris,

chez Saillant & Nyon, Libraires, rue Saint Jean de Beauvais.

M. DCC. LIX.

305104

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

CHAQUE traduction qu'on donne d'un Traité du célebre VAN-SWIETEN eſt un nouveau préſent fait au Public. On ne peut trop multiplier les Ouvrages d'un Auteur qui a ſçu réunir en ſa faveur les ſuffrages de toute l'Europe ſçavante. Le nom du GRAND BOERHAAVE ne ſe préſente plus aujourd'hui à l'eſprit des Médecins qu'avec celui de VAN-SWIETEN : ces deux noms, que la Gloire a couronnés, iront enſemble à l'immortalité. La poſtérité, comme les contemporains, regardera le monument dreſſé par le Diſciple à celle du Maître, comme élevé à la ſienne propre.

Le Traité des Maladies des Enfans ne peut manquer d'être favora-

blement reçu du lecteur François ; nous n'avons rien négligé pour le rendre digne de lui être offert, & pour ne pas déparer un excellent original par une traduction infidelle ou languiſſante ; l'accueil dont le Public a bien voulu honorer quelques traductions que nous avons déjà données des Ouvrages de M. le Baron de VAN-SWIETEN *, eſt pour celle-ci de l'augure le plus heureux.

Nous n'avons garde de nous répandre en longs éloges de l'ouvrage ; que pourrions-nous en dire qui ne fût encore au-deſſous de l'idée que le nom ſeul de l'Auteur fait naître ? Nous nous contenterons d'avertir que la matiere y eſt traitée dans tous ſes détails, & qu'il ne laiſſe rien à déſirer. M. VAN-SWIETEN y parle d'abord des premiers ſoins qu'exige l'enfant immédiate-

* Les Traités de la Pleuréſie & de la Péripneumonie.

ment après sa naissance, & de la conduite qu'on doit tenir jusqu'au sevrage *. En examinant la question si les meres doivent nourrir elles-mêmes leurs enfans; il s'éleve avec la plus grande force contre ces meres dénaturées, qui, après avoir nourri pendant neuf mois de leur propre sang un être qu'elles ne pouvoient connoître, ont la barbare cruauté de lui refuser le lait que la nature lui a préparé dans les mammelles, lorsque cette innocente créature le leur demande à grands cris, tarrissent, autant qu'il est en elles, ces sources sacrées où le

* M. VAN-SWIETEN a cité & rassemblé tout ce que les Médecins de tous les temps ont écrit de mieux à ce sujet; il eût sans doute fait usage, s'il avoit pû les connoître, de deux excellens Ouvrages modernes où cette matiere est traitée supérieurement; le premier est le *Traité de l'Education médicinale des Enfans en bas âge*, par M. DES ESSARTS, Docteur en Médecine, in-12. Paris, 1760; & l'autre la Dissertation de M. BALLEXERD sur *l'Education Physique des Enfans*, couronnée par la Société des Sciences de HARLEM.

genre humain naissant doit puiser sa subsistance, comme si elles n'avoient reçu ces deux globes d'albâtre, dont elles sont idolâtres, que pour leur servir d'un vain ornement, & non pour satisfaire au plus saint de tous les devoirs. Combien les soins empressés, la tendre sollicitude des animaux pour leurs petits, ne mettent-ils pas la brute même au-dessus des meres trop coupables dont nous parlons? & que doit-on penser d'un siecle où l'on réduit en problême si une mere doit nourrir elle-même son enfant * ?

* Aulugelle a sur cela un morceau de la plus grande éloquence dans ses Nuits Attiques. Ce morceau, rapporté par M. VAN-SWIETEN, a été omis dans la traduction. Nous allons le placer ici à titre d'ornement.

Suasi semper, nec pœnituit, dit M. VAN-SWIETEN, puerperam * *totam ac integram esse matrem filii sui; quod est enim hoc* contra naturam imperfectum, *atque dimidiatum matris genus, peperisse, ac statim abs sese abjecisse? Aluisse in utero sanguine suo nescio quid, quod non videret; non alere nunc suo lacte, quod videat; jam viventem,*

* Tout ce qui est en Italique est d'Aulugelle.

M. VAN-SWIETEN donne un am-

jam hominem, jam matris officia implorantem? an tu quoque, inquit, putas, naturam fœminis mammarum ubera quasi quosdam nævulos venustiores, non liberum alendorum, sed ornandi pectoris causâ dedisse? *sic enim, quod à vobis scilicet abest, pleræque illæ prodigiosæ mulieres fontem illum sanctissimum corporis, generis humani educatorem arcessere, & extinguere, cum periculo quoque aversi, corruptique* lactis, *laborant, tanquam* pulchritudinis *sibi insignia devenustet*, &c. Auli Gellii noct. Attic. lib. XII. cap. 1. pag. 281.

Après ce beau passage d'Aulugelle, je citerai quelques strophes d'une très-belle Ode *aux Meres, sur la nécessité de nourrir leurs enfans*; elle est d'un Poëte * qui sçait monter sa lyre sur tous les tons, & en tirer alternativement les sons les plus forts & les plus doux.

Ah! pour rendre leurs cœurs sensibles,
Vous devez les aimer pour eux.
Osez-vous, Meres inflexibles,
Leur prescrire un exil affreux?
A peine ont ils vu la lumiere,
Qu'une vanité meurtriere,
Loin de vous place leurs berceaux.
L'usage a dit: qu'on m'obéisse;
S'il commandoit leur sacrifice,
Vous creuseriez donc leurs tombeaux?

Oui, vous n'adorez que vos charmes,
Et vous craignez de les flétrir;
Mais ce fils, qu'obtiennent vos larmes,
Va sans doute vous attendrir.

* M. SABATIER, Professeur d'éloquence au College de Tournon.

ple extrait d'un excellent Mémoire

Ses levres errantes, débiles,
Cherchent vos mammelles fertiles
Dont le lait doit être versé :
Embrasse une mere étrangere,
Cher enfant, tu n'as plus de mere,
Son sein cruel t'a repoussé !

Au fond des antres effroyables
Où rugit la férocité ;
Venez, meres impitoyables,
Votre devoir vous est dicté.
Voyez la lionne cruelle,
Tous ses lionceaux autour d'elle,
S'abreuvant du lait maternel.
Où faut-il chercher la nature !
Chez vous le luxe & l'imposture
Ont détruit son trône éternel.

Eh ! quoi, meres, rien ne vous touche,
Pour vos enfans versant des pleurs ?
Le premier baiser de leur bouche
Est le signal de vos fureurs.
Si malgré leurs mains suppliantes,
Et leurs caresses innocentes,
La nature vous parle envain,
Par votre rage possédées,
Il failoit, nouvelles Médées,
Les étouffer dans votre sein.

Malheur à la mere, qui à la lecture de ces beaux vers, n'aura pas entendu jusqu'au fond de ses entrailles, le cri perçant & tendre de la nature !

de M. *Petit* le pere, ſur l'opération du filet. Ce grand Chirurgien ayant pluſieurs fois obſervé que l'hémorrhagie avoit fait périr des enfans à qui cette opération avoit été d'ailleurs bien faite, comprit que pour prévenir ce funeſte accident, il falloit empêcher la ſuccion, en rendant la langue immobile, & voici le moyen, auſſi ſimple qu'ingénieux, qu'il imagina pour cela, & qui lui a toujours réuſſi. Il prenoit un brin de bouleau, qu'il coupoit au-deſſous de deux branches réunies; il choiſiſſoit, autant qu'il étoit poſſible, celui où ces deux branches étoient à-peu-près d'égale groſſeur; il les tailloit de façon que le tronc de ces deux branches avoit quatre lignes de longueur, & que chaque branche en avoit huit, ce qui formoit une fourchette dont les fourchons étoient plus longs que le manche. Il enveloppoit & recouvroit le tout avec une bandelette de linge

fin, il plaçoit cette fourche ſous la langue, de maniere que le bout du manche arcboutoit contre la mâchoire inférieure, & que l'angle formé par les deux fourchons étoit appuyé ſur l'ouverture des vaiſſeaux, les deux fourchons s'étendent à droite & à gauche ſous le deſſous de la langue, & empêchent qu'elle ne ſe meuve ſur les côtés. Il la maintenoit & l'aſſujettiſſoit dans cette ſituation avec une bande de linge fin, large de huit à dix lignes, longue d'une aune ; il appliquoit le milieu de cette bande à plat ſur la langue, & auſſi avant que l'ouverture de la bouche pouvoit le permettre ; il paſſoit enſuite les deux chefs de cette bande ſous la mâchoire, auſſi près du larinx qu'il ſe peut ſans l'incommoder ; il les croiſoit en cet endroit, & les portoit en arriere pour les attacher au bonnet de l'enfant. Ce bandage pouſſe la langue ſur la fourche, laquelle étant

arcboutée à la mâchoire, & maintenue en ligne droite par les fourchons, ne peut changer de place, & de cette maniere les vaiſſeaux ſe trouvent comprimés par deux forces, de bas en haut par la fourche, & de haut en bas par le bandage; ainſi le vaiſſeau eſt comprimé, la langue eſt aſſujettie & le ſang s'arrête *.

* Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1742, page 264.

LISTE

LISTE
DES AUTEURS
Cités dans cet Ouvrage.

PLINE le Naturaliſte.
LEVRET. (M.)
BROUZET. (M.)
VANDERMONDE. (feu M.)
GALIEN.
PEU.
LAMOTTE.
MÉMOIRES de l'Acad. R. de Chirurgie.
MÉMOIRES de l'Acad. R. des Sciences.
ESSAIS & Obſervations de Médecine de la Société d'Edimbourg.
FABRICIUS HILDANUS.
SAVIARD.
HIPPOCRATE.
MÉMOIRES de l'Académie de Bologne.
MOSCHION.
MONRO, le pere. (M.)
BOERHAAVE. (le grand)
ALBINUS. (M.)
TISSOT. (M.)
DE BUFFON. (M.)

MAURICEAU.
HELMONT. (Van)
LA GENESE.
AULUGELLE.
PAUL D'ÆGINE.
ÆTIUS.
ANDRY.
PETIT, le Chirurgien. (feu M.)
HOFFMAN. (Frédéric)
ACT. eruditor. 1727.
FISCHERUS.
DE LILLE. (M.)
VANDOEVEREN. (M.)
TREMBLEY. (M. de)
RUYSCH.
BAGLIVI.
SENAC (M. de)
BONET.
LECLERC. (Daniel)
SWAMMERDAM.
NEEDHAM. (M.)
GAUBIUS. (M.)
PRINGLE. (M.)
FEUILLÉE, Minime. (le pere)
GALLO (M.)
LINNÆUS (M.)
REDI.
VALLIGNIERI.
SCOPOLI. (M.)
TRANSACTIONS Philoſophiques. (les)

AMATUS LUCITANUS.
DIONIS, le Médecin.
TULPIUS.
RAULIN. (M.)
WEPFER.
COULET. (M.)
TYSON.
MARCELLUS DONATUS.
LES MACHABÉES.
BONNET, de Geneve. (M.)
KŒNIG. (M.)
HERRENSCHWANDS. (M.)
ACT. Helvetic. vol. I.
ERNST.
PLATER.
VANDELLIUS.
SINOPÉE.
STORCK. (M.)
BIANCHI. (feu M.)
HOLLIER.
HACOT.
HEISTER. (feu M.)
DIEMERBROEK,
FREIND. (feu M.
RECHERCHES & Obſervations des Médecins de Londres, vol. I.
ALEXANDRE DE TRALLES.
DOUGLAS, le Chirurgien. (M.)
ACT. Phyſ. Med. vol. I.
BENEVOLI (M.)

Alghisi.
Marsigli. (feu M. de)
Vegece.
Torti.
Lanzoni.
Mead. (feu M.)
Alston. (M.)
Horace.
Hérodote.
Loob (feu M.)
Gesner.
Kœmpfer.
Fabius Columna.
Marchant.
Barrere (M.)
Kan Boerhaave (feu M.)
Patrick Browne. Browne. (M.)
Mémoires des Curieux de la Nature.
Bibliotheque raiſonnée, T. XXXIII.
Hérissant. (M.)
De la Sone (M.)
Bourdet. (M.)
Bunon. (feu M.)
Sydenham.
Harris.
Fauchard. (feu M.)
Mémoires préſentés à l'Acad. Royale des Sciences par divers Sçavans, t. I.

TRAITÉ
DES
MALADIES DES ENFANS.

§. 1340.

Les enfans nouveaux nés ſont ſujets à quelques maladies qui leur ſont propres, & qui ont pour cauſe des matieres glutineuſes, caſeuſes, tenaces, dont la bouche, l'œſophage, l'eſtomac & les inteſtins ſont remplis.

Après avoir traité des maladies des filles, des femmes groſſes, de l'accouchement, & des ſuites des couches, il nous reſte à parler de celles qui attaquent l'enfant immédiatement après ſa

naiſſance ; car quoiqu'il ſoit ſujet, dès qu'il commence à vivre, à pluſieurs maladies, (comme, par exemple, à la petite vérole, dont il eſt quelquefois attaqué même avant que de naître, & dans le ſein maternel,) nous nous bornons ici ſpécialement à ces maladies dont la cauſe agit dès que l'enfant eſt né, & dont il eſt exempt, ou auxquelles, du moins, il eſt beaucoup plus expoſé à cet âge que pendant tout le reſte de ſa vie.

Dès que l'enfant voit le jour, il éprouve des altérations conſidérables. Enfermé peu auparavant dans la matrice de ſa mere, à l'abri de toute compreſſion par les eaux où il nage, & n'ayant nulle communication avec l'air extérieur, il n'eſt affecté ni par la lumiere, ni par le bruit. Mais en naiſſant, il eſt chaſſé avec violence, par les douleurs & les efforts de l'enfantement, du lieu qui lui avoit juſqu'alors ſervi d'aſile ; & il eſt expoſé à de nouvelles ſouffrances, & de la part de l'air extérieur, à l'action duquel il n'eſt point accoutumé, & de celle de la ſage-femme, dont les attouchemens, ſouvent rudes & mal entendus, le bleſſent & le fatiguent. Mais quels changemens n'éprouvent pas auſſi les

parties intérieures ! Le poumon, qui, un moment avant la naiſſance, ne recevoit qu'une très-petite quantité de ſang, donne maintenant paſſage à celui de tout le corps, qu'il tranſmet au ventricule gauche du cœur. Il étoit auparavant dans un état d'affaiſſement, & préſentement il eſt dilaté par l'air de l'inſpiration. Le diaphragme, entrant en action, amplifie, d'un côté, la cavité de la poitrine, & de l'autre, il déprime le foie. Il ſe fait un nouvel ordre de circulation dans ce viſcere. Après cela, on ne ſera pas ſurpris que l'enfant, quoique parfaitement ſain d'ailleurs, commence ſon entrée dans la vie par des pleurs & par des cris. Ces changemens prompts & inopinés qu'il éprouve, en ſont une cauſe très-ſuffiſante. Cet état d'angoiſſe & de ſouffrance a été très-bien exprimé par Pline le Naturaliſte. « L'enfant, dit-il, n'eſt pas plutôt délivré » de ſa priſon, qu'on lui donne de nou- » velles entraves. Le roi des animaux, » pieds & mains liés, pleure, gémit, & » ſa vie commence dans les ſupplices, » ſans autre crime que d'être né » (*a*).

Immédiatement après la naiſſance, l'enfant tient encore au placenta par le

(*a*) *Hiſt. Nat. lib. VII. in præmio.*

cordon ombilical, qu'on doit couper. Juſqu'ici il avoit joui d'une vie commune avec ſa mere; mais après la ſection du cordon, il n'a plus rien de commun avec elle, & vit d'une vie qui lui eſt propre. M. Levret (*b*) avertit donc prudemment d'attendre que l'enfant ait reſpiré, pour lier ou pour couper le cordon ombilical : en effet, il arrive quelquefois que les enfans naiſſent foibles, pâles, particuliérement s'ils ont été long-tems arrêtés dans le baſſin, & qu'ils ne font entendre aucuns cris. On réveille alors le mouvement aſſoupi, par de légeres ſecouſſes qu'on donne à l'enfant, par des frictions, en irritant le nez & le goſier, avec les barbes d'une plume, en mettant un peu de ſel, ou tel autre ſtimulant, ſur la langue; & tandis qu'on employe ces différens moyens, le libre commerce entre la mere & l'enfant ſubſiſte toujours par le cordon ombilical.

Si l'enfant qui vient de naître a le viſage tuméfié & livide; s'il ne reſpire pas, ou ne reſpire que très-foiblement, il faut ſur le champ couper le cordon ombilical, & n'y point faire de ligature, afin que le ſang qui s'en écoulera

(*b*) L'art des Accouchemens, in-8°. §. 1236.

en certaine quantité, dégage le poumon qui en eſt ſurchargé, n'ayant pas encore été ſuffiſamment dilaté par l'air de l'inſpiration. Sans cela, l'enfant eſt menacé de ſuffocation; mais dès qu'il a commencé à crier, & qu'il reſpire librement, il faut lier le cordon (*c*).

On fait cette ligature à quatre, cinq ou ſix travers de doigts de l'ombilic, afin qu'il reſte de la place pour une nouvelle ligature, en cas que la premiere vînt à manquer par l'affaiſſement du cordon, ou qu'étant trop ſerrée, elle vînt à couper les vaiſſeaux, ce qui expoſeroit l'enfant à une hémorragie dangereuſe.

Toute la précaution qu'il y a à prendre ici ſe réduit donc à ne pas couper le cordon trop près de l'ombilic. Je connois quelques familles où l'on eſt dans l'uſage de ne lier le cordon qu'à la diſtance de dix à douze travers de doigts de cette partie, ſans couper la portion qui eſt par-delà la ligature. Ils enveloppent cette portion dans un linge doux, & la laiſſent appliquée ſur le ventre, juſqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même. Par ſon volume elle cauſe quelque embarras,

(*c*) L'art des Accouchemens, in-8°. §. 1232.

mais du reſte il ne réſulte aucun inconvénient de cette pratique.

A quelque diſtance qu'on ait lié le cordon, la ſéparation s'en fait toujours près de l'ombilic. La peau du ventre ſe prolonge de quelques lignes ſur le cordon, & c'eſt préciſément dans l'endroit où elle ſe termine que ſe fait cette ſéparation, laquelle a lieu pour l'ordinaire le quatre, le cinq ou le ſixieme jour.

Toute la ſurface de la peau d'un enfant qui vient de naître eſt couverte d'une humeur viſqueuſe & glutineuſe, dont la couche eſt plus ou moins épaiſſe dans les divers ſujets; on enleve cette craſſe en plongeant l'enfant dans l'eau tiede, dont on lui frotte doucement toute l'habitude du corps avec une éponge fine. La peau prend une couleur rouge, comme ſi elle étoit légérement éréſipélateuſe (*d*), & après quelques jours l'épiderme tombe ordinairement en écailles. Cette rougeur de la peau eſt auſſi marquée dans le negre que dans le blanc, & l'on croit communément que la peau ſera d'autant plus belle dans la

(*d*) Eſſai ſur l'éducation médicinale des enfans, par M. Brouzet, Médecin Conſultant du Roi, 2 vol. in-12. Paris, tom. I. chap. 3, page 62.

ſuite, qu'elle eſt plus rouge d'abord après la naiſſance (*e*).

On recommande avec raiſon la propreté de la peau, non ſeulement pour l'enfant qui vient de naître, mais encore pour les autres âges; car les enfans ſont ſujets à beaucoup de maladies cutanées ſi on n'a l'attention chaque jour de leur nettoyer doucement la peau. Galien vouloit qu'on répandît ſur tout le corps de l'enfant une médiocre quantité de ſel, afin de mieux enlever l'humeur glutineuſe attachée à ce tégument. Il ſe propoſoit par-là de rendre la peau plus denſe & plus ferme. Mais il ne paroît guere convenable d'irriter avec du ſel, une peau qui eſt comme dans un état d'inflammation légere, & toute rouge. Il ſuffit d'enlever, tout doucement, la craſſe avec de l'eau médiocrement chaude, à laquelle quelques-uns ajoutent une petite quantité de ſavon, & quelquefois tant ſoit peu de vin.

Pendant que l'enfant eſt dans le bain, on doit examiner avec ſoin s'il ne paroîtroit pas quelque vice ſur ſon corps. Il arrive ſouvent, ſur-tout lorſque l'accou-

(*e*) Vandermonde, Eſſai ſur les moyens de perfectionner l'eſpece humaine. Paris, 2 volumes in-12. Tome I. page 6.

chement a été difficile, qu'il ſe forme ſur quelque endroit de la tête une tumeur, qu'on diſſipe pour l'ordinaire heureuſement par le moyen des diſcuſſifs & des réſolutifs, qui ont été recommandés ailleurs pour la cure des contuſions. M. Levret (*f*) a obſervé cependant qu'il étoit rare que les enfans ſurvécuſſent long-tems à ces tumeurs, lorſqu'elles arrivoient à l'occiput, & qu'ils périſſoient pour l'ordinaire dans les convulſions. Les tumeurs dont nous parlons n'ont pas le même danger quand elles ont leur ſiege ſur d'autres parties de la tête. On a lieu encore de craindre la même choſe, ſi, dans un enfant de naiſſance, les ſutures ſont trop écartées les unes des autres. Or, cet écartement des ſutures reconnoît ordinairement pour cauſe l'accouchement prématuré, ou une collection de lymphe dans la cavité du crâne, d'où réſulte prochainement l'hydrocéphale.

Il arrive auſſi quelquefois, dans les accouchemens laborieux, qu'on luxe ou qu'on fracture quelque membre à l'enfant. Peu (*g*) avoue ingénûment

(*f*) L'art des Accouchemens, §. 1248. pag. 22.

(*g*) Pratique des Accouchemens, Livre II. chap. 2, page 314.

qu'il a eu quelquefois ce malheur là. Il faut réduire ſur le champ les parties dans leur ſituation naturelle. La cure eſt ordinairement facile dans ces corps tendres & délicats, & n'eſt ſuivie d'aucune difformité, ce qui eſt confirmé par le témoignage de M. Levret. (*h*).

On doit pareillement examiner ſi dans l'enfant nouveau né les voies de l'urine & des matieres fécales ſont libres : ſi après la naiſſance il a rendu ſon urine & ſes excrémens, on ne craint rien de ce côté-là ; mais dans le cas contraire, il faut, tandis qu'on lave l'enfant, s'aſſurer de l'état de ſes parties.

On a vu quelquefois après la naiſſance, que l'anus, quoique bien conformé, étoit fermé par une membrane contre nature, enſorte que le *meconium* n'avoit point d'iſſue pour ſortir. La rétention de cet excrément produit des accidens très-fâcheux, & tue même à la fin l'enfant, comme on le verra ci-après au §. 1345. Si la membrane en queſtion eſt près du fondement, il eſt facile de détruire cet obſtacle, en inciſant cette membrane. C'eſt ce que la Motte (*i*) a fait heureu-

(*h*) L'art des Accouchemens, §. 1261. 1262. p. 214.
(*i*) Traité des Accouchemens, Livre I. Obſerv. 46, pag. 129.

sement sur deux enfans. Après que le ventre se fut bien vuidé, il lava le fondement avec de l'eau-de-vie, le couvrit ensuite de charpie seche, & mit ainsi fin à la cure dans l'espace de peu de jours. Au reste, il ne se servit point de tentes, parce qu'en irritant par leur présence, elles faisoient l'effet d'un suppositoire, & sollicitoient continuellement l'excrétion du ventre.

Dans le cas de la membrane contre nature, il paroît ordinairement dans l'endroit où l'anus devroit se trouver, une tumeur à-travers laquelle on voit le *meconium* reconnoissable à sa couleur noire. Si on presse cette tumeur, elle cede comme une pâte molle; mais dès qu'on cesse la pression, elle revient à son premier état. M. Levret (*k*) ne veut pas qu'on l'incise simplement, mais qu'on l'emporte toute entiere par une incision circulaire. Cependant une simple ouverture a suffi à la Motte, & je sçai qu'elle a pareillement suffi à d'autres.

Le cas est beaucoup plus difficile, si la membrane qui forme la clôture du fondement, est placée plus haut dans l'intestin rectum. On lit un cas pareil dans

(*k*) L'art des Accouchemens, §. 1276. 1280. p. 216.

le premier volume des Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie: l'anus avoit paru bien conformé dans un enfant, mais deux jours entiers après sa naissance, il ne s'étoit pas encore vuidé; ce qui donna lieu à tous les accidens qui sont la suite ordinaire de la rétention du *meconium*. On tenta inutilement les lavemens; ils ne pouvoient pas se faire jour dans la cavité du rectum. La chose examinée de près, on trouva une membrane mince qui fermoit la cavité du boyau. Le Chirurgien mit le petit doigt dans l'anus, & à la faveur de ce doigt, il introduisit un pharigontome jusqu'à la cloison membraneuse; ensuite ayant poussé la lancette, qui étoit cachée dans cet instrument, il incisa la membrane sans risque, & en aggrandit l'ouverture avec le bout du doigt. Bientôt après l'enfant se vuida, & depuis, l'anus fit très-bien ses fonctions, pendant deux mois qu'il vécut encore, étant mort de toute autre chose que de l'opération à laquelle il n'est nullement vraisemblable qu'on doive attribuer cette mort, l'enfant y ayant survécu si longtems.

Lorsqu'il ne paroît aucun vestige d'anus, il reste bien peu d'espérance de sauver l'enfant. Il meurt nécessairement s'il

ne rend pas le *meconium*, & la prudence veut qu'on préfere un remede même incertain, ſi les parens le permettent, à une mort aſſurée. Auſſi d'habiles Chirurgiens ont-ils eſſayé de ſe frayer une route dans l'inteſtin, en pratiquant une inciſion dans l'endroit où l'anus devroit être naturellement, dans l'eſpérance d'ouvrir une iſſue aux excrémens retenus, & de former enſuite un anus artificiel. M. Petit (*l*) a indiqué une méthode, & les précautions à prendre pour faire cette opération ſelon l'art. Il donne ſur tous les inſtrumens la préférence au trois-quarts, mais à un trois-quarts épais & court, dans la canulle duquel on peut introduire, après qu'on a retiré le poinçon, une lancette, ou un biſtouri, ſans faire courir aucun riſque à l'enfant. En un mot, il n'a rien négligé de tout ce que la Chirurgie peut ſuggérer en pareil cas; mais tous les moyens qu'il propoſe ſont incertains. On ignore quel eſt l'obſtacle qu'on a à combattre: l'Anatomie nous prouve qu'il en eſt qui ſont au-deſſus de toutes les reſſources de l'art. M. Littre (*m*) a trouvé

(*l*) Mémoires de l'Acad. Roy. de Chirurgie, tom. I. in-4°. pag. 377.

(*m*) Mémoires de l'Acad. Roy. des Sciences, 1710. Hiſtoire, page 47.

dans un enfant mort ſix jours après ſa naiſſance, l'inteſtin rectum diviſé en deux portions, qui étoient liées l'une à l'autre, par quelques fibriles de la longueur environ d'un pouce. L'extrémité de chacune de ces portions d'inteſtin ainſi diviſé, étoit fermée. Il eſt évident que ce mal ne pouvoit être connu qu'après la mort; & en ſuppoſant même qu'il eût pû l'être pendant la vie, il reſtoit bien peu d'eſpérance de rétablir la partie dans ſes fonctions. On propoſe, à la vérité, une méthode pour y parvenir: mais qui ſeroit aſſez hardi pour ouvrir le ventre à un enfant vivant, y chercher les deux extrémités de l'inteſtin, les ouvrir après les avoir trouvées, les unir l'une à l'autre, ou du moins aſſujettir, après l'avoir ouverte, l'extrémité ſupérieure du boyau, à la plaie du bas-ventre, pour qu'elle y formât un anus artificiel pour le reſte de la vie? Je ne ſache pas que jamais perſonne ait tenté une telle opération.

Quelquefois l'inteſtin rectum manque entierement: un très-habile Chirurgien (*n*) n'ayant trouvé aucun veſtige d'anus à une fille nouvellement née, fit

(*n*) Eſſais & Obſervations de Médecine de la Société d'Edimbourg, tom. IV. article 32. pag. 557.

une incision assez profonde. Il introduisit le doigt dans la plaie, mais il ne trouva pas l'intestin. Il poussa ensuite profondément un trois-quarts dans l'incision pour pratiquer une issue au *meconium*, mais il ne sortit que quelques gouttes de sang. Après la mort on vit que l'intestin rectum manquoit entierement, & que le colon, rempli de *meconium*, flottoit librement dans le ventre, & se terminoit par une extrémité absolument fermée.

Ce n'est donc pas sans raison que M. Levret (*o*) établit que tous ces vices de conformation sont incurables, à moins que le rectum ne se continue sans interruption jusqu'aux tégumens. Il arrive quelquefois que l'extrémité du rectum se dévoyant de sa route naturelle, va s'ouvrir dans la vessie chez les enfans mâles, ensorte que les excrémens tombent dans la cavité de cet organe, d'où ils ne peuvent sortir, à moins qu'ils ne soient très-liquides, le canal de l'urethre ne pouvant leur fournir un passage suffisant; ce qui doit nécessairement faire bientôt périr ces pauvres innocens (*p*). Dans les filles on a vu quelquefois l'extrémité du

(*o*) L'art des Accouchemens, §. 1475. pag. 50.
(*p*) Mémoires de l'Académie Royale des Sciences. 1755. Hist. pag. 50.

rectum s'ouvrir dans la vulve (*q*) ; ces filles-là peuvent vivre. J'en connois une, déjà nubile, & jouiſſant d'ailleurs d'une aſſez bonne ſanté, qui a le malheur d'avoir cette dégoutante incommodité.

Je n'ignore point qu'on allegue quelques exemples pour prouver que l'opération a été faite quelquefois avec ſuccès, quoiqu'il n'y eût aucun veſtige d'anus ; mais ces exemples me paroiſſent aſſez peu certains. On apporte en preuve l'obſervation d'Hildanus, par laquelle, dit-on, il eſt conſtant que ce grand Chirurgien a ſauvé un enfant de ſix jours, qui n'avoit point encore rendu ſon *meconium*, & qui étoit dans un danger très-preſſant de mort. Hildanus apprit du conſul du lieu où cet enfant habitoit, qu'il avoit ſurvécu dix-huit ans à l'opération en parfaite ſanté ; mais les propres paroles d'Hildanus ne permettent pas de douter qu'il n'y eût chez cet enfant des veſtiges d'anus ; car voici comme il s'en explique : « Le fondement » étoit fermé par une membrane fort » dure, qui ne laiſſoit appercevoir *preſ-* » *que* aucun indice, ou veſtige d'anus, » ſi ce n'eſt une tache livide (*c'étoit le* » *meconium qu'on voyoit à-travers la mem-*

(*q*) *Ibidem.*

» *brane*). Ayant fait en cet endroit une » petite inciſion, de peur de bleſſer le » ſphyncter, avec un raſoir couvert d'une » bandelette juſque vers la pointe, on » introduiſit enſuite le *ſpeculum ani*, pour » augmenter l'ouverture, & l'enfant ſe » vuida ſur le champ ». On voit évidemment par ce détail que l'inteſtin rectum avoit conſervé ſon intégrité juſqu'aux tégumens.

On lit encore un autre cas dans les obſervations de Saviard (*r*), où l'on voit que ce célebre Chirurgien, appellé pour un enfant qui n'avoit aucun veſtige d'anus, plongea dans l'endroit où celui-ci auroit dû ſe trouver, une grande lancette à abſcès, juſqu'à la profondeur de trois travers de doigts. Nous ne doutons point que Saviard, dont la bonne foi ne ſauroit être ſuſpecte, n'ait tenté effectivement cette opération, mais il garde un profond ſilence ſur le ſuccès, & on ne voit pas que l'événement ait été plus heureux dans les cas rapportés par M. Petit, dans les Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie.

On obſerve quelquefois de pareils obſtacles dans le canal de l'urethre; l'orifice de ce canal ſe trouve quelque-

(*r*) Obſervations de Chirurgie, page 8.

fois clos à l'extrémité du gland, & alors la cure n'eſt pas difficile : mais d'autres fois une partie de l'uretre manque abſolument ; & ce ſecond cas n'eſt pas ſuſceptible, comme on penſe bien, d'une cure radicale (*s*) : au ſurplus, l'enfant ſupporte plus long-tems ce vice de conformation, que s'il s'étoit rencontré au rectum. Car il arrive quelquefois que l'urine s'ouvre une iſſue tantôt par l'ombilic, & tantôt près le ſcrotum, à la faveur d'un petit abſcès qui s'y forme. On lit dans Lamotte (*t*) un fait de cette eſpece. Comme il n'y avoit point d'incontinence d'urine, & que l'enfant, déja parvenu à l'âge de puberté, n'étoit nullement incommodé, ce ſage Chirurgien ne voulut rien entreprendre. J'ai vu quelques enfans chez leſquels l'orifice de l'uretre s'ouvroit ſous le gland à la partie inférieure du *penis*.

Les enfans naiſſent quelquefois avec des parties ſurnuméraires, qui, loin de pouvoir leur être dans la ſuite de quelque utilité, ne leur ſont qu'incommodes. C'eſt ainſi qu'il m'eſt arrivé de trouver ſix doigts aux mains & aux piés. Les doigts ſuperflus ſont ordinairement ſim-

(*s*) Levret, l'Art des Accouchemens, §. 1285.
(*t*) Traité des Accouchemens, Liv. I. Obſerv. 85.

plement charnus ; il n'entre point d'os dans leur compoſition ; ils ont très-peu de mobilité, & rendent la main difforme. Lamotte (*u*) lia à un enfant de naiſſance, avec un fil ciré, quatre doigts pareils, qui tomberent tous après trois à quatre jours ; les cicatrices ſe formerent enſuite d'elles-mêmes ; pendant l'opération, on ne s'apperçut pas que l'enfant donnât le moindre ſigne de douleur.

Les praticiens ne ſont point d'accord entr'eux ſur le tems auquel il convient de retrancher les parties ſuperflues. Quelques-uns veulent qu'on attende le ſevrage de l'enfant, & même plus longtems encore ; & d'autres qu'on y procede immédiatement après la naiſſance. M. Levret (*x*) ſe déclare pour ce dernier ſentiment, pourvu que l'enfant ne ſoit pas malade ; il aſſure qu'il n'a jamais eu lieu de ſe repentir d'en avoir uſé de la ſorte, & que pluſieurs autres Chirurgiens, qui, à ſa perſuaſion, ont tenu la même conduite, s'en ſont également très-bien trouvés.

Nous avons dit que l'enfant qui vient de naître eſt couvert, dans toute la ſurface de ſon corps, d'une ſorte de craſſe

(*u*) Même endroit.
(*x*) L'art des Accouchemens, §. 1301.

formée par une humeur muqueuſe & glutineuſe, ſouvent aſſez épaiſſe. On entend ordinairement par le mot de *gluten*, un corps à demi-fluide, dont une partie, lorſqu'elle eſt en mouvement, entraîne celles qui l'avoiſinent & qui la touchent, ſans que la maſſe totale change de place. Or, on trouve un *gluten* ſemblable dans la bouche, l'œſophage, l'eſtomac & les inteſtins, qui, dans les enfans nouveaux nés, ſort communément de lui-même, ſoit par la bouche, ſoit par le nez, ou que la ſage-femme enleve en même tems qu'elle nettoye la peau de l'enfant.

Tant que le fœtus demeure enfermé dans le ſein de ſa mere, la liqueur de l'amnios, dans laquelle il nage, le baigne de toute part. Lorſque les membranes ayant percé, les eaux s'écoulent dans le tems de l'accouchement, on remarque que cette liqueur eſt ſouvent aſſez viſqueuſe. Or, toute l'habitude du corps de l'enfant eſt couvert d'une pareille glu; ainſi il eſt très-vraiſemblable qu'elle vient de la liqueur de l'amnios. Beaucoup de Médecins qui ont penſé que l'enfant ne reçoit pas la nourriture de la mere ſeulement par le cordon ombilical, mais encore par la

bouche, en avalant la liqueur de l'amnios, ont cru comprendre facilement d'où vient que tous les viſceres creux des premieres voies, depuis la bouche juſqu'au fondement, étoient tapiſſés de la même glu, qui couvre toute la ſurface extérieure du corps.

D'autres ont penſé au contraire, que la liqueur de l'amnios étoit plutôt une humeur excrémenticielle, fournie par le fœtus même, que celui-ci ne ſauroit avaler dans l'uterus, où il a toujours la bouche cloſe. Ils prétendent d'ailleurs, qu'on ne trouve la liqueur de l'amnios ni dans l'eſtomac, ni dans les inteſtins du fœtus, & ils ajoutent qu'on a vu des fœtus ſans tête, qui n'avoient pas laiſſé de prendre de l'accroiſſement. On peut prendre dans les Eſſais de Médecine de la ſociété d'Edimbourg (*y*), un grand nombre d'argumens pour & contre cette opinion; ce n'eſt pas ici le lieu d'entrer dans tout ce détail de preuves. Il nous ſuffit de ſavoir qu'on trouve dans tout le trajet des premieres voies, une matiere ſemblable à celle qui recouvre toute la ſurface extérieure du corps des enfans nouveaux-nés. On ſait d'ailleurs, que pendant toute la vie, il ſe ſépare une

(*y*) Tome I. art. 13. & Tome II. art. 9.

matiere

matiere lente & viſqueuſe dans la bouche, l'œſophage, l'eſtomac & les boyaux. Or, il peut ſe faire que cette humeur ſéparée, & non expulſée dans le fœtus, forme des amas. Peut-être auſſi, que d'abord après la naiſſance, il s'en ſépare une plus grande quantité; car on remarque que dans le fœtus tous les organes des ſécrétions ſont gonflés & diſtendus. C'eſt ainſi que le foie eſt d'un volume fort conſidérable, & plein de ſucs; & il en eſt de même de tout le ſyſtême glanduleux.

Mais le texte porte qu'on ne trouve pas ſeulement dans les premieres voies de l'enfant nouveau-né des matieres viſqueuſes, mais encore de caſeuſes; on a vu à l'article de la groſſeſſe, qu'il ſe porte à la matrice, ſur-tout dans les derniers mois, un véritable lait. On lit dans Hippocrate le paſſage ſuivant : « L'enfant » dans l'utérus, en rapprochant ſes le- » vres, ſuce non-ſeulement l'aliment » qui lui eſt propre, mais encore l'air, *&c.* » Si quelqu'un demande comment on » peut s'aſſurer de cela, on peut répondre » que l'enfant qui vient de naître a de la » matiere fécale dans les premieres voies, » dont il ſe décharge, auſſi-bien que les » fœtus des animaux, auſſi-tôt qu'il voit

» le jour. Or, l'enfant n'auroit pas » d'excrémens dans les inteſtins, s'il ne » ſuçoit dans le ventre de ſa mere; & il » ne ſauroit non plus, dès qu'il eſt né, » ſucer la mammelle, s'il n'avoit accou- » tumé de le faire dans l'uterus (z) ».

Comme les enfans des deux ſexes ont des mammelles, qu'on trouve ſouvent pleines de lait d'abord après la naiſſance, quelques-uns ont imaginé que l'enfant dans la matrice ſuçoit ſes propres mammelles, particulierement dans le dernier tems de la groſſeſſe. La ſituation du fœtus dans l'utérus, & la grande flexibilité de l'épine du dos, ſemblent favoriſer cette opinion. J'ai vu ſouvent chez des enfans de naiſſance les mammelles gonflées, & qui plus eſt, durcies en telle ſorte, qu'il me falloit recourir à des fomentations & à des emplâtres, pour réſoudre cette dureté. On obſerve auſſi quelquefois que les mammelles ſe gonflent quelques jours après la naiſſance; certains ont attribué cet effet à la ligature du cordon ombilical, prétendant que cette ligature faiſoit rétrograder le ſang dans les arteres épigaſtriques, qui communiquent avec les mammaires, & cela eſt peut-être vrai. Un Médecin vit,

(z) *Hip. de Carnibus, cap. 3.*

non ſans ſurpriſe, un enfant, qui deux jours après ſa naiſſance, fut attaqué de friſſon, ſuivi de chaleur & de fievre; la mammelle droite étoit en même tems tuméfiée; l'ayant un peu preſſée, il ſortit quelques gouttes de lait par le mammelon. La choſe mûrement examinée, le Médecin trouva que la mere & l'enfant, avoient été attaqués de la fievre de lait, à-peu-près dans le même tems. Les parens lui apprirent enſuite, que lorſque la mammelle droite fut revenue peu-à-peu à ſon volume naturel, la gauche s'enfla de la même maniere, & qu'il en ſortit pareillement quelques gouttes de lait. On lit ce fait curieux dans le premier volume des Mémoires de l'Académie de Bologne (*a*).

Au reſte, ce que dit Hippocrate, que l'enfant nouveau-né ne ſauroit ſucer les mammelles de ſa nourrice, s'il n'avoit été dans l'habitude de le faire dans le ſein maternel, n'eſt pas fort concluant. Car il avoue lui même, comme nous l'avons déja remarqué dans une autre occaſion (*b*), que *la nature ſans maître & ſans étude, fait tout ce qui convient*; & en effet, ſi le jeune veau, ſans avoir encore

(*a*) *Inſtit. Bonon. Tom. I. pag. 151. 152.*
(*b*) Aphor. de Boerh. §. 1.

des cornes, frappe du front, & ſi le jeune mulet rue & regimbe, avant que la corne de ſes pieds ait pris de la dureté, on ne doit pas être ſi ſurpris que l'enfant nouveau-né ſache ſucer, quoiqu'il ne l'ait jamais fait dans l'utérus.

§. 1341.

Cette ſeule cauſe produit ſouvent des naufées, des vomiſſemens, des tranchées, des hoquets, des convulſions, & enſuite l'indigeſtion de ce que l'enfant a pris.

LORSQUE cette matiere inerte & glutineuſe flotte dans l'eſtomac, ou qu'elle s'attache au goſier, elle produit par l'irritation qu'elle cauſe par ſa ſeule préſence, des naufées & le vomiſſement. On ſait que chez les adultes mêmes cette cauſe donne lieu à des envies de vomir très-incommodes, & que l'agitation d'une plume dans le goſier ſuffit pour occaſionner des naufées & le vomiſſement. Il eſt donc naturel que les mêmes effets s'enſuivent chez de tendres enfans qui viennent de naître, par des cauſes mêmes beaucoup plus légeres. Si

donc il arrive que de pareilles ordures glutineuſes ſe collent au commencement de l'œſophage, le hoquet s'enſuivra; une cauſe pareille produira des tranchées dans les inteſtins, ſur-tout ſi cette matiere glutineuſe, commençant à ſe corrompre par l'accès de l'air extérieur, acquiert de l'acrimonie: le plus ſouvent cependant les tranchées dépendent du *meconium*, qui eſt trop long-tems à s'évacuer.

On voit par ce qu'on vient de dire, pourquoi Hippocrate place le vomiſſement parmi les maladies des enfans & des nouveaux-nés (*c*). Comme on a prouvé dans une autre occaſion (*d*), que les nauſées & le vomiſſement reconnoiſſent pour cauſe prochaine l'action convulſive des fibres charnues de la gorge, de l'œſophage, de l'eſtomac, des inteſtins, du diaphragme & des muſcles abdominaux, il eſt aiſé de concevoir d'où vient que les nauſées & le vomiſſement, ſur-tout s'ils ſont violens, ou qu'ils durent long-tems, excitent des convulſions univerſelles, tout le ſyſtême des nerfs étant de la plus grande mobilité chez les enfans de naiſſance, qui,

(*c*) Aphor. XXIV. ſect. 3.
(*d*) Aphor. de Boerh. §. 652.

d'ailleurs, ſont expoſés à l'action de tant de cauſes, qui n'avoient pas accoutumé d'agir ſur eux. C'eſt ce qu'Hippocrate a très-bien remarqué en parlant des nouveaux nés. « Au lieu, dit ce Pere de la » Médecine, des eſprits & des humeurs, » ſi analogues à ſa nature, que l'enfant » s'étoit rendus familiers dans le ſein ma- » ternel, il n'uſe plus, dès qu'il eſt né, » que de matieres extérieures, qui lui » ſont totalement étrangeres, ſeches, » crues & beaucoup moins propres à ſer- » vir à ſa nourriture (*e*) ». Nous ſçavons que dans l'homme fait, les humeurs ſont formées des alimens, par l'action des viſceres & des vaiſſeaux. Tant que l'enfant eſt enfermé dans la matrice, il ne reçoit rien qui n'ait déjà été préparé dans le corps de ſa mere, & qui n'ait acquis, du moins très-prochainement, le caractere des liqueurs animales. Mais dès que l'enfant eſt né, & le cordon ombilical coupé, tout commerce de liqueurs ceſſe entre la mere & l'enfant; celui-ci doit recevoir la nourriture par la bouche, & la dompter déſormais par ſes propres forces. De-là vient qu'Hippocrate ajoute immédiatement après le paſſage ci deſſus :

(*e*) *De octimeſtri Partu, cap.* 2.

« Il s'enſuit de-là inévitablement beau-
» coup de ſouffrances, & même la mort,
» pour pluſieurs; ce dont on ne doit pas
» être ſurpris, puiſque le changement
» de lieux & de nourriture, rend ſi ſou-
» vent les hommes malades ».

On comprend donc facilement qu'il faut travailler au plutôt à détacher & à emporter ces matieres glutineuſes, dont le ſéjour s'oppoſeroit immanquablement à la bonne digeſtion des nouveaux alimens. En effet, on ſçait par la phyſiologie, que les arteres laiſſent échapper dans tout le trajet des premieres voies, une humeur tenue qui humecte, diſſout les alimens, & les rend propres à ſe convertir en chyle, lequel doit enſuite être pompé par les orifices des vaiſſeaux lactés. Or, ſi les parois de l'eſtomac & des inteſtins reſtent tapiſſés d'une pareille croute glutineuſe, comme d'un vernis; il eſt clair que les arteres ne pourront rien fournir, ni les veines rien réſorber, en ſorte que les alimens ayant à peine ſubi aucune altération, & ſuivant leur pente naturelle, rempliront tout le conduit inteſtinal; d'où s'enſuivra la tuméfaction du ventre, tandis que tout le reſte du corps maigrira, faute de nourriture.

On ſçait pareillement que le ſuc pancréatique & les deux biles, cyſtique & hépatique, ſe dégorgent dans le duodénum. Mais ſi leurs conduits excrétoires ſont bouchés par cette glu tenace, ils refuſeront le paſſage à ces liqueurs, ou ne les laiſſeront du-moins paſſer que très-difficilement. Les fonctions des viſceres qui ſervent à la digeſtion ſeront donc troublées; & la bile, refluant dans le ſang, produira l'ictere. Car il eſt à remarquer que le foie eſt d'un volume très-conſidérable dans les enfans, & qu'on trouve dans les nouveaux nés une grande quantité de bile, laquelle ſe ſépare & s'accumule dans les derniers mois de la groſſeſſe, ſans pouvoir être évacuée, le diaphragme n'ayant aucun mouvement, & par conſéquent aucune action ſur le foie avant que l'enfant ait reſpiré.

C'eſt-là la véritable raiſon pour laquelle les enfans viennent ſi ſouvent au monde avec l'ictere; mais cet ictere ſe diſſipe preſque toujours en très-peu de tems. Car dès que le *gluten* qui bouche le canal cholédoque, eſt emporté, la maladie diſparoît auſſi-tôt après; & la bile coulant alors librement dans les inteſtins, atténue & diſſout très-effica-

cement toute cette humeur glutineuſe, & par ſon ſtimulus, ſollicite le ventre à s'en débarraſſer : ſur quoi on peut conſulter ce que nous avons dit ailleurs (*f*), en parlant du traitement des maladies qui dépendent de la *glutinoſité ſpontanée.*

§. 1342.

On le guérit alors aiſément par un jeûne de dix ou douze heures, & en lui faiſant prendre un peu de vin mêlé avec du miel, dont on réitere quelquefois la doſe en ce tems d'abſtinence, ou en ajoutant quelque irritant qui purge très-doucement.

TOus les ſymptomes qui dépendent de l'accumulation des matieres viſqueuſes & glutineuſes dans les premieres voies, cedent aſſez facilement aux remedes. Il ſuffit ſouvent de faire eûner l'enfant pendant dix à douze heures. Par le mouvement de la reſpiration, tous les viſceres du bas-ventre ſont agités & ſecoués. La bile, qui, comme nous

(*f*) Aphor. de Boerh. §. 75.

l'avons déja dit, eſt en aſſez grande quantité chez les enfans nouveaux nés, en ſe dégorgeant dans le canal inteſtinal (pourvu néanmoins que l'orifice du conduit cholédoque ſoit libre), diſſout la matiere glutineuſe, & déterge les parois de l'eſtomac & des inteſtins. Ceux-ci n'ont pas une cavité bien conſidérable dans l'homme vivant; leurs parois, dont l'épaiſſeur eſt aſſez grande, ſont dans un contact mutuel; en ſorte que le mouvement périſtaltique, augmenté par l'irritation de la bile, détache & enleve cette matiere glutineuſe, tandis que la bile elle-même, par ſon mélange, en diminue la viſcoſité; tout de même que dans l'état de ſanté, la nature prévient, par les mêmes moyens, l'amas du mucus, qui lubrifie naturellement toute la ſurface interne des premieres voies. Ainſi, par l'abſtinence de quelques heures, l'eſtomac & les inteſtins ſe nettoyent de façon à recevoir, retenir & digérer convenablement les alimens qu'on donne au nouveau né.

Cette déterſion & cette expulſion de de la matiere glutineuſe s'opere à merveille, & en très-peu de tems, ſi pendant l'abſtinence qu'on fait faire à l'enfant, on lui fait prenbre un peu de miel

délayé dans du vin, ou de l'hydromel; en y revenant ſouvent, mais à petite doſe, comme d'une dragme ou deux. On peut y ajouter utilement un léger purgatif, tel que le ſyrop de chicorée & la rhubarbe, & y mêler auſſi quelque peu de ſavon de Veniſe, qui fournit à la fois un remede puiſſant & doux pour atténuer les matieres glutineuſes. Le ſavon eſt ſur-tout à recommander ſi la couleur de la peau eſt ictérique, ou ſi l'urine teint le linge en jaune. Nous ne pouvons pas douter alors que la liberté du paſſage de la bile dans les boyaux ne ſoit empêchée par la glu qui en tapiſſe les parois. On doit donc ſe hâter d'emporter cette matiere au plus vite. On trouve à ce chiffre de la matiere médicale des formules propres à remplir cette indication.

Moſchion (g) recommande pour les nouveaux nés, le miel légerement cuit; il veut même qu'on faſſe diſtiller dans la bouche du *mulſum* tiede *afin de purger le ventre & l'eſtomac*, après quoi l'enfant eſt diſpoſé comme il faut pour recevoir le lait.

Les Médecins ſont partagés entr'eux ſur l'eſpece de nourriture qu'il faut don-

(g) *Spach. gynæc. pag.* 7. n°. 7. 8. 72.

ner à l'enfant, après avoir nettoyé les premieres voies. Ætius (*h*) conseille pareillement le miel dont on a enlevé l'écume, en le faisant bouillir, & l'eau miellée tiede, qu'on fait distiller goutte à goutte dans la bouche du nouveau né. Il ordonne ensuite que la mere, après avoir trait ses mammelles, pour en faire sortir le lait le plus grossier, & avoir employé des fomentations d'eau chaude sur le sein, présente le mammelon à l'enfant; mais bientôt après il ajoute : *il est cependant mieux que l'enfant s'abstienne du lait de sa mere jusqu'au quatriéme jour.* Paré (*i*) veut qu'on attende pour le faire téter, que les lochies ayent entiérement tari. Moschion (*k*) a porté les choses plus loin. Il désapprouve absolument le lait maternel, & lui préfere un lait étranger, prétendant que les douleurs que la femme a souffertes dans l'enfantement & l'écoulement des lochies, après qu'elle est accouchée, dépravent son lait, le rendent épais, & de difficile digestion.

Peut-être, au premier coup d'œil, trouvera-t-on ces raisonnemens spé-

(*h*) *Liber IV. cap. 3.*
(*i*) Livre IV. chap. 3.
(*k*) *Ibid. pag. 413.*

cieux ; mais dès que les Médecins dédaignent de prendre la nature pour guide, ils s'égarent preſque toujours.

En effet, après quelques heures d'abſtinence l'enfant a beſoin de nourriture ; ſi on lui refuſe le lait, il faudra néceſſairement lui donner une autre eſpece d'aliment. On eſt dans l'uſage de lui faire prendre des bouillies au lait, ou au bouillon de viande ; mais cette ſorte de nourriture eſt totalement étrangere à l'enfant, & entiérement différente de celle qui lui étoit fournie dans le ſein maternel Peu d'heures auparavant il ſe nourriſſoit des humeurs de ſa mere, & la bienfaiſante nature lui prépare, dès qu'il eſt né, dans les mammelles une liqueur parfaitement analogue, que l'enfant appete, & qu'il ſçait ſucer ſans que perſonne l'en ait inſtruit.

Un Médecin prudent procure à l'accouchée, dès qu'elle eſt délivrée, un doux ſommeil, qui, en la refaiſant de ſes fatigues, ne laiſſe rien à craindre des douleurs de l'enfantement. On ſe perſuaderoit fauſſement auſſi, qu'il y eût quelque choſe à craindre des lochies, comme ſi elles renfermoient quelque caractere de malignité, opinion dont nous avons fait voir ailleurs, fort

au long, le peu de fondement (*l*). Le premier lait qui se porte au sein après l'accouchement, n'est pas épais, comme on le suppose mal à propos, mais délayé, tenu, & fort différent de celui qui se ramasse dans les mammelles pendant la fievre de lait. Il purge doucement l'enfant, & déterge les premieres voies; ce qui donne occasion au célebre Monro (*m*) d'admirer la sagesse du Créateur, qui accorde à l'enfant un lait de cette qualité d'abord après sa naissance, & trois à quatre jours ensuite, lorsque les premieres voies sont bien nettoyées, un autre lait plus épais & plus nourrissant.

En conséquence de cette observation, j'ai toujours fait téter mes propres enfans à leur mere, dès qu'elle s'est remise, par un doux sommeil, des douleurs de l'enfantement. J'ai toujours conseillé la même chose aux autres, & jamais je n'ai eu lieu de m'en repentir. Nous observons dans les vaches cette même qualité de lait, d'abord après qu'elles ont mis bas.

Il s'ensuit de-là que les enfans nouveaux nés, à qui la mere refuse les

(*l*) Voyez l'art. des Maladies des femmes en couches.
(*m*) Essais & Observ. de Méd. Tom. II. art. 11.

mammelles, ont encore plus besoin que les autres d'un léger purgatif, pour bien nettoyer les premieres voies, à moins que, par un heureux hazard, ils ne puſſent être allaités par une femme qui viendroit tout nouvellement d'accoucher. Lorſque j'ai eu à choiſir des nourrices aux Princes nouveaux nés, j'ai toujours donné la préférence à celles dont le lait étoit tenu & fort délayé; quoique le vulgaire ait coutume de regarder ce lait comme mauvais. J'obſervois qu'il prenoit inſenſiblement dans la ſuite de la conſiſtance. Je n'appréhende aucun inconvénient d'un lait trop tenu; ſi cependant, l'enfant devenu robuſte, on croyoit qu'il eût beſoin d'un lait plus épais, on peut lui donner une autre nourrice.

§. 1343.

Les épithemes un peu aromatiques & ſpiritueux, ſont ſouvent utiles auſſi pour évacuer cet amas de pituite muqueuſe.

ON met quelquefois ſur le ventre des enfans des épithemes aromatiques, mais

doux, de peur qu'ils n'irritent la peau, en la rendant rouge & légerement érésipélateuse. Ces épithemes ont lieu principalement quand le nouveau né est foible, & que tous ses mouvemens paroissent languissans. On espere, par ce stimulus, réveiller les forces du ventricule & des intestins, & les exciter à se délivrer des matieres glutineuses qui les surchargent. On trouve des formules de ces épithemes au chiffre correspondant de la matiere médicale, & sur leur modele on peut aisément en composer de semblables. Plusieurs emploient, dans la même vue, des emplâtres légerement aromatiques, comme, par exemple, le *cérat stomachique de Galien*, & autres de même qualité. On doit cependant attendre de plus grands effets des remedes qui ont été indiqués au paragraphe précédent, que de ces applications topiques.

§. 1344.

Ordinairement les enfans souffrent aussi beaucoup du meconium, qui n'est point évacué assez tôt, à cause de la foiblesse du fœtus, de la

dureté de la matiere, de ſa trop grande abondance, & du deſſéchement des conduits.

ON trouve dans le fœtus à terme, & qui eſt près de ſa naiſſance, une matiere féculente, noire, ou d'un noir tirant ſur le verd, tenace, viſqueuſe, qui remplit ordinairement tout le trajet des gros inteſtins, juſqu'à l'extrémité du rectum. Cette matiere eſt reluiſante, & comme elle a la ténacité & la couleur de l'opium, les Médecins Grecs l'ont appellée *Meconium*. En s'accumulant toujours davantage dans les inteſtins du fœtus, elle en irrite les fibres, cauſe des tranchées & le teneſme; en ſorte que dans le tems de l'accouchement, l'enfant ne pouvant plus ſupporter cette irritation, s'agite, & par-là excite les douleurs de la mere, ou augmente celles qu'elle reſſentoit déjà. Dès qu'après la naiſſance l'enfant a reſpiré, le *meconium* a coutume de s'évacuer par le fondement, non pas tout à la fois & dans le même inſtant, mais ordinairement en une quantité aſſez conſidérable.

Le *meconium* eſt fourni par la ſalive propre du fœtus, qu'il avale, par la

mucosité qui se sépare dans l'intérieur de la bouche, du gosier, de l'œsophage, du ventricule & des intestins pour en lubrifier la surface, & enfin par la bile & les autres humeurs qui se portent dans le canal intestinal; toutes ces différentes liqueurs laissent des feces qui s'accumulent dans les gros intestins. Si l'enfant avale aussi de la liqueur de l'amnios, ce qui paroît assez probable à bien des Médecins (*n*), les parties féculentes de cette liqueur pourront augmenter encore la quantité du *meconium*. Cette quantité est telle ordinairement que les gros intestins sont suffisans pour la contenir, car rarement en trouve-t-on dans les intestins grêles. Accumulée pendant plusieurs mois pendant la grossesse, il faut qu'elle s'évacue bientôt après la naissance pour que l'enfant se porte bien. Souvent il en évacue une partie dès qu'il est né; mais s'il est foible & languissant, cette évacuation se fait plus tard. Si le *meconium* est dur, il faut de plus grands efforts de la part de l'enfant pour le faire sortir; cela arrive pourtant assez rarement. C'est

(*n*) Voyez les Instituts de Médecine de Boerhaave, §. 682, 683. traduits & commentés par feu M. de la Mettrie.

pour l'ordinaire ſa grande ténacité, par laquelle il adhere fortement aux parois des inteſtins, qui forme le plus d'obſtacle à ſon expulſion. Car cette ténacité eſt ſi forte qu'on ne peut que difficilement le détacher des feſſes & des cuiſſes de l'enfant, en lavant ces parties ; & les taches qu'il fait au linge ont bien de la peine à s'effacer.

On ſçait que les parois des inteſtins, particuliérement ceux des gros, ſont naturellement humectés & lubrifiés par une mucoſité qui s'y ſépare en abondance ; & cela afin que les excrémens durcis puiſſent parcourir le canal inteſtinal avec moins de difficulté. On obſerve que les inteſtins ont d'autant plus de glandes & de mucoſités, qu'ils ſont plus près de leur fin (*o*), & c'eſt encore pour la même raiſon qu'il ſe trouve autour de l'anus une ſi grande quantité de graiſſe. Cette graiſſe, en lubrifiant toutes les parties circonvoiſines, les met en état de céder à l'inteſtin rectum, diſtendu par les excrémens. Si la mucoſité, ou la graiſſe manquent, le ventre reſte opiniâtrément fermé, & ce n'eſt que très-difficilement qu'on va à la ſelle. Mais il eſt très-rare que cette ſéchereſſe

(*o*) Voyez le même Ouvrage, §. 111, 112.

ait lieu dans les enfans, dont tout le corps eſt mol, humide & plein de ſuc.

§. 1345.

Cette matiere, par ſon ſéjour & par l'impreſſion de l'air qui y aborde, devient acrimonieuſe, âcre, putride; elle s'exhale en vapeurs, ce qui produit des coliques très-douloureuſes, des convulſions, des nauſées, des vomiſſemens, des hoquets, la toux, des éternumens, des cris, des pleurs, des veilles, des frayeurs, la fievre, la maigreur, la mort.

COMME le *meconium* eſt une matiere excrémenticielle, & parfaitement inutile au corps, qui ne fait que diſtendre & ſurcharger les inteſtins où elle eſt retenue, perſonne ne doute qu'on ne doive l'évacuer. La nature, d'elle-même, procure cette évacuation d'abord après la naiſſance, ſi rien ne s'y oppoſe.

Tout le tems que l'enfant eſt renfermé dans le ſein de ſa mere, il ne

ſçauroit entrer d'air dans la cavité de l'eſtomac & des inteſtins. Nous avons déja remarqué pluſieurs fois que les humeurs extravaſées & raſſemblées dans quelque cavité du corps, y reſtent des mois entiers ſans éprouver d'altération; mais que dès qu'elles ſont expoſées à l'accès de l'air extérieur, elles ſe corrompent auſſi-tôt, & répandent tout à l'entour des vapeurs infectes & dangereuſes. Nous avons fait mention dans le traité de l'*hydropiſie*, de pluſieurs faits qui mettent la choſe en évidence. Le même accident eſt à craindre de la part du *meconium*, s'il n'eſt promptement évacué. J'ai quelquefois obſervé que le *meconium* rendu immédiatement après la naiſſance, n'avoit point de mauvaiſe odeur, mais que s'il reſtoit quelques heures dans les linges, il répandoit une odeur acide, & quelquefois même putride, ſelon qu'il avoit plus de pente à la fermentation ou à la pourriture. Toute la matiere féculente qui provient de la bile cyſtique & hépatique, du ſuc gaſtrique, & pancréatique, &c. & qui ſe ramaſſe dans les inteſtins, tend prochainement à la pourriture, comme étant une production animale. Nous avons dit ci-devant

qu'il étoit très-probable que dans les derniers mois de la groſſeſſe, l'enfant, qui approche du terme, reçoit quelque peu de lait de ſa mere. Or, le lait s'aigrit de lui-même. Cependant l'un de ſes principes conſtituans, ſçavoir le fromage, ſe rancit lorſqu'il eſt gras, & s'il ne l'eſt pas, il tend à la nature animale. Si on l'approche du feu il devient dur comme de la corne, & ſi on le brûle, il exhale une odeur pareille à celle des cornes & des ongles des animaux, auxquelles on fait éprouver l'action du feu.

On a vu ci-devant, au chapitre des *rots & des vents*, que les humeurs qui fermentent, ou qui pourriſſent, en fourniſſent la matiere. Si l'air, qui ſe dégage de ces humeurs, diſtend le ventricule & les inteſtins, & les parcourt librement ſans trouver d'obſtacle, il ſort avec bruit par la bouche ſous le nom de *rot*, ou par l'anus ſous celui de *vent*. Mais s'il ſe trouve en même-tems dans les premieres voies quelque âcre irritant, qui cauſe une conſtriction convulſive aux fibres de l'eſtomac ou des inteſtins; alors la matiere flatulente, qui n'aura pas un libre cours, diſtendra, tiraillera les membranes qui la renferment, d'où réſulteront des anxié-

tés & des douleurs insupportables, qui cesseront sur le champ, dès que les vents auront trouvé une issue; mais qui reviendront de nouveau, si la cause qui a donné lieu à tous ces maux n'est pas détruite. Si l'inflammation & la fievre se mettent de la partie, les adultes même, & les hommes les plus robustes, sont en proie à des douleurs épouvantables, qui souvent les font périr en très-peu de tems (*p*).

On voit donc maintenant pourquoi la rétention du *meconium* produit des tranchées & des anxiétés, que les malheureux enfans témoignent assez par l'agitation continuelle de leur corps, leurs cris & leurs pleurs, quoiqu'à dire vrai les enfans ne répandent guere jamais de larmes qu'après le premier mois de leur naissance, & qu'avant ce tems, à proprement parler, ils crient plutôt qu'ils ne pleurent.

Mais si la seule mucosité glutineuse, en irritant les premieres voies par sa seule masse, peut donner lieu à tant de maux, comme nous l'avons dit au §. 1341, combien ces maux ne sont-ils pas plus à craindre encore, lorsqu'un *meco-*

(*p*) Voy. les Aphor. de Boerh. traduits en François par M. de la Mettrie, §. 646 & 647.

nium, qui a la ténacité de la poix & qui eſt trop long-tems retenu, contracte, en outre, de l'acrimonie par l'accès de l'air, & porte l'irritation dans les lieux où il ſéjourne ?

Si l'enfant ne ſouffre point, & que tout aille bien, il dort preſque continuellement; mais s'il ſouffre, il a des inſomnies. Quand les vents ſe diſſipent, les douleurs ſe calment, & l'enfant ſe rendort ſur le champ. La douleur revenant, il s'éveille en ſurſaut, & comme effrayé, il entre dans de violentes convulſions de tout le corps, qui ſouvent le font périr en bien peu de tems. S'il réſiſte à ces convulſions, mais que le *meconium* ne ſoit pas encore évacué, il maigrit très-promptement, & cela à tel point, que j'ai vu des enfans qui étoient fort gras au moment de la naiſſance, devenir d'une maigreur extrême dans l'eſpace ſeulement de trois jours. Ce phénomene n'eſt pas bien difficile à expliquer. Tant que l'enfant eſt demeuré dans le ſein de ſa mere, il jouiſſoit d'une nourriture toujours préſente & jamais interrompue ; au lieu que maintenant les nauſées & le vomiſſement l'empêchent de recevoir de la nourriture, ou que s'il en prend quelque peu,

peu, par intervalles, elle ne se digere pas, mais se corrompt, ce qui augmente la saburre vicieuse des premieres voies. Le sommeil qui refait si bien les enfans, & qui doit être presque continuel chez les nouveaux nés, ou ne peut avoir lieu, ou est perpétuellement interrompu par les douleurs : les douleurs elles-mêmes consument les forces, & bientôt l'enfant succombe à ses maux. Des observations journalieres nous apprennent que cette seule cause fait périr beaucoup d'enfans, presque aussi-tôt qu'ils ont vu le jour.

Hippocrate (*q*) compte parmi les maladies des nouveaux nés, le vomissement, la toux, l'insomnie & les frayeurs. Une observation assez singuliere du célebre Albinus prouve que l'irritation des gros intestins peut causer la toux. Un soldat avoit reçu une plaie au colon ; la cicatrice se forma de façon que l'intestin se rendit adhérent à la circonférence de la plaie des tégumens, & faisoit corps avec eux, en telle sorte qu'on voyoit à l'œil non-seulement la surface intérieure du boyau, mais que cette surface, en se renversant, étoit quelquefois poussée

(*q*) Aphor. XXIV. sect. 3.

en dehors. Or, si un air un peu trop froid venoit à la toucher, la toux survenoit sur le champ, & ne cessoit point, que l'intestin n'eût été réchauffé de nouveau (*r*).

§. 1346.

On corrige le défaut des forces expultrices, par un irritant qui purge doucement, par un petit suppositoire, par un cardiaque foible & très-doux.

ON reconnoît que la force expulsive est languissante, si l'enfant ne fait aucun effort pour se vuider, ou s'il n'en fait que de très-foibles. Il est évident qu'on a besoin alors d'un léger purgatif. La rhubarbe, & les diverses préparations qu'on en fait suffisent ici ; car le corps tendre & délicat d'un enfant qui vient de naître, ne sçauroit supporter des purgatifs plus forts, sans courir le risque d'entrer en convulsion. Le syrop de chicorée à la rhubarbe, le syrop rosat solutif simple, la manne, & la pulpe de casse, sont les principaux remedes dont

(*r*) *Albinus, Academ. annotat. Lib. II. cap. 8. p. 34.*

les Médecins font uſage dans ce cas. On trouve au chiffre correſpondant de la matiere médicale pluſieurs formules de ce genre.

On employe encore pour la même fin les ſuppoſitoires, qui par leur maſſe, ou par un léger ſtimulus, irritent tout doucement l'extrémité du rectum; ce qui ſollicite le ventre à ſe décharger du *meconium*. Le ſuif de chandelle, à qui on donne la forme d'une petite boule, ou d'un petit cône, agit par ſa ſeule maſſe. Les graines ſucrées de fenouil couvertes d'une couche de ſucre, outre la maſſe, agiſſent encore par un léger ſtimulus, lorſque le ſucre venant inſenſiblement à ſe fondre, les ſemences de fenouil reſtent à nud. La qualité ſtimulante eſt à un degré un peu plus fort dans les ſuppoſitoires qu'on forme avec le miel & le ſavon de Veniſe; ſur quoi voyez le chiffre de la matiere médicale qui répond à celui-ci.

Quelle que ſoit la matiere dont on compoſe les ſuppoſitoires, il faut les oindre d'huile, afin de pouvoir les introduire dans l'anus ſans violence. On les laiſſe en place juſqu'à ce qu'ils ſortent avec les excrémens, ce qui ordinairement ne tarde pas à arriver. S'ils reſtent

plus long-tems, ils se liquefient peu-à-peu, & s'il entre dans leur composition quelque chose de stimulant, ils excitent encore par-là le ventre à se vuider, supposé que l'irritation occasionnée par la seule présence du suppositoire, n'ait pas été suffisante pour produire cet effet.

On recommande encore des cordiaux doux & agréables, qui réveillent aussi l'action languissante de l'estomac & des intestins. Il y a des formules de ces cordiaux dans la matiere médicale.

On reconnoît que tout le *meconium* est sorti par le changement de couleur des matieres fécales, qui, pour l'ordinaire sont alors jaunes, ou d'un blanc tirant sur cette couleur, & prennent ensuite souvent, lorsqu'elles séjournent quelques heures dans les linges, une couleur verdâtre. Il arrive aussi quelquefois que les enfans rendent après l'expulsion du *meconium*, une bile verte par le fondement. Car le célebre Monro (*s*) a très-bien remarqué que la vésicule du fiel est ordinairement distendue dans les enfans nouveaux nés par une bile âcre de cette couleur. La rétention

s) Essais & Observations de Médecine, Tome II, art. 11, §. 14. pag. 303.

de cette bile dans ſa véſicule, eſt une ſuite du défaut de reſpiration, & de la glu qui tapiſſe les parois des inteſtins, qui ne lui permettent pas de couler librement dans le duodénum. On explique encore par-là les tranchées qui continuent, même après l'évacuation du *meconium ;* elles ſont occaſionnées par l'abondance de la bile qui irrite les inteſtins dans ſon paſſage. Après que cette humeur eſt entiérement évacuée, l'enfant eſt tranquille, & ne ſouffre plus. On doit donc continuer l'emploi de ces divers moyens juſqu'à ce que les matieres des ſelles ſoient jaunâtres, molles, & ſortent ſans donner aucun ſigne de douleur. Il eſt plus avantageux aux enfans d'avoir le ventre lâche que ſerré, comme Hippocrate l'a prononcé : « Ceux, dit-il, qui vont copieuſement » à la ſelle, mais qui malgré cela digerent bien, jouiſſent d'une meilleure » ſanté que les autres (*t*) ».

§. 1347.

On corrige la dureté de la matiere en buvant du petit lait frais,

(*t*) *De Dentione*, n. 4.

dans lequel on délaye un peu de miel; en prenant un lavement de petit lait ſavonneux ou miellé.

Il eſt rare que le *meconium* ſoit dur. C'eſt plutôt ſa ténacité, laquelle approche beaucoup de celle de la poix, qui en rend l'expulſion difficile. Cependant s'il fait un trop long ſéjour dans les premieres voies, il peut prendre trop de dureté; mais dans ce cas-là même il nuira plus encore par ſon acrimonie, qui eſt la ſuite de la corruption, à laquelle il eſt très-enclin, comme on l'a déjà remarqué au §. 1345.

Le premier lait qui ſe ramaſſe dans les mammelles de la mere, dont nous avons déjà exalté les avantages, empêchera aiſément que le *meconium* ne devienne trop dur, en même-tems que par ſa qualité délayante, il en diminuera la viſcoſité. Si l'enfant ne tete pas ſa mere, on eſt dans l'uſage de lui donner un peu de petit lait édulcoré avec du miel (voyez le chiffre de la matiere médicale), ce qu'on n'a pas de peine à lui faire prendre. On ſe trouve fort bien auſſi des clyſteres avec le petit lait, & quelque peu de miel & de ſavon

de Veniſe. Le *meconium* étant principalement ramaſſé dans les gros inteſtins, & par conſéquent en priſe aux lavemens, il ſuffira d'injecter une once ou une once & demie de ce petit lait ; & on aura l'attention de le faire avec beaucoup de douceur, afin de ménager l'extrême délicateſſe des boyaux. Il vaut mieux revenir, s'il en eſt beſoin, aux lavemens, que d'en injecter tout à la fois une trop grande quantité.

§. 1348.

On lubrifie les inteſtins en donnant à l'enfant de l'huile de lin, d'olive, d'amandes douces, &c. par la bouche & en lavemens, & en lui faiſant de pareilles onctions ſur le bas-ventre.

TOUTES les huiles par expreſſion lubrifient les inteſtins, en corrigent la ſéchereſſe, en enduiſent les parois ; & en enveloppant les matieres âcres qui y ſéjournent, en détruiſent, ou du moins en affoibliſſent beaucoup l'acrimonie, quelle qu'en ſoit la nature. De-là viennent les grands éloges qu'on donne

généralement aux huiles douces & récentes, tant des végétaux que des animaux, dans tous les cas où on a avalé des poiſons âcres. Lors donc que le *meconium*, devenu âcre par le ſéjour, irrite les inteſtins & produit des tranchées douloureuſes, ces huiles ſont très-bien indiquées. On doit cependant prendre garde de n'en pas donner une trop grande quantité, ou de ne pas inſiſter trop long-tems ſur leur uſage. Nous avons vu ailleurs (*u*) qu'ils diminuent la force des ſolides; & s'ils ſéjournent trop long-tems dans l'eſtomac & les inteſtins, ils s'y ranciſſent, & contractent une acrimonie très-pernicieuſe. On obſerve même que ſi des hommes ſains & robuſtes ont mangé à diner de la viande chargée de beaucoup de graiſſe, il leur monte le ſoir à la bouche une huile toute pure, mais déja ſi âcre qu'elle brûle en paſſant l'œſophage & le goſier, & ôte preſque la reſpiration. C'eſt pour cette raiſon qu'à ce nombre de la matiere médicale, l'Auteur ne preſcrit qu'une petite quantité d'huiles douces, & qu'il les mêle à des ſyrops, afin que la vertu

(*u*) Aphor. de Boerh. avec les Commentaires de M. Van-Swieten, §. 35. traduits en François par M. Moublet, Docteur en Médec. 2 vol. in-12. Avignon, 1765.

ſavonneuſe du ſucre rende ces huiles miſcibles aux humeurs aqueuſes, & les empêche de demeurer trop long-tems attachées à la ſurface des inteſtins. C'eſt encore pour la même raiſon qu'on ajoute le jaune d'œuf, & le miel mercurial, à l'huile de lin lorſqu'on la donne en clyſtere aux enfans nouveaux nés, & qu'on avertit d'en répéter l'uſage une fois le jour, juſqu'à ce qu'on ait aſſez lubrifié les voies, après quoi il eſt mieux de s'en abſtenir tout à fait.

On eſt auſſi en coutume de recommander des onctions ſur le bas-ventre avec des onguens adouciſſans, mais ces onguens ne peuvent pas ſervir auſſi directement à lubrifier les inteſtins.

M. Tiſſot (*x*) a obſervé que les huiles par expreſſion qu'on donne aux enfans de naiſſance, calment quelquefois, à la vérité, aſſez promptement les tranchées du ventre; mais qu'elles reviennent enſuite plus ſouvent, ſi on en continue l'uſage. Il a guéri quelques enfans ſans leur faire d'autre remede que de leur interdire les huiles.

(*x*) Avis au peuple ſur ſa ſanté, chap. XXVII. §. 381.

§. 1349.

Par cette méthode & ces remedes, on remédie très-efficacement à tous ces différens & funeſtes ſymptomes, qui naiſſent de cette ſeule cauſe (1345).

TOUTE la ſurface intérieure des premieres voies eſt enduite, dans les nouveaux nés, d'une mucoſité épaiſſe & tenace, qui eſt la ſource d'un grand nombre d'accidens, comme nous l'avons déja dit pluſieurs fois. Les gros inteſtins, en particulier, contiennent une grande quantité du *meconium* tenace, qui les aggrave, les diſtend, & les irrite lorſqu'il a acquis de l'acrimonie par le ſéjour. Or, ſi on expulſe ces matieres, l'eſtomac & les inteſtins ſe trouvent nettoyés, & deviennent propres à recevoir, retenir & changer l'aliment qui doit ſervir à la nutrition, & à l'accroiſſement du nouveau né. On voit donc que la méthode qu'on vient d'expoſer, & les remedes qu'on a preſcrits, ſont en état, malgré leur ſimplicité, de ſurmonter

tous les accidens qui ont été détaillés jusqu'ici.

§. 1350.

Les anti-acides, & parmi eux sur-tout les absorbans, sont ici d'usage, ou jamais.

Comme on nourrit l'enfant nouveau né du lait de sa mere, ou d'une nourrice, ou qu'on y substitue des bouillies au lait, des farineux, du pain; & que toutes ces choses ont une tendance très-prochaine à l'acidité; il est clair que les anti-acides doivent avoir lieu dans cette occasion. Parmi ces remedes, on donne la préférence aux absorbans, qui domptent efficacement l'acide sans avoir eux-mêmes aucune âcreté. Voyez ce que nous en avons dit ailleurs (*y*) en parlant des maladies qui dépendent de l'acide spontané.

§. 1351.

Il ne faut recourir aux opiats que

(*y*) Aphor. de Boerh. avec les Comment. de M. Van-Swieten, §. 66. traduction de M. Moublet.

rarement, & avec beaucoup de circonſpection.

C'Est un uſage très-pernicieux, & malheureuſement trop commun chez le peuple, de donner des narcotiques aux enfans, dès qu'ils témoignent par leurs cris qu'ils ſont en ſouffrance. Ces remedes, à la vérité, calment bien la douleur en émouſſant la ſenſibilité des nerfs; mais la cauſe continue toujours d'agir, & peut détruire ces corps délicats & tendres lorſqu'on y penſera le moins. Si le *meconium* retenu & devenu âcre porte l'irritation dans les inteſtins, le ſeul parti qu'il y ait à prendre eſt de l'expulſer. Si c'eſt l'acrimonie acide qui produit les accidens, on peut la corriger avec ſûreté par les abſorbans. Mais comme la liberté du ventre eſt avantageuſe à ce premier âge, pour évacuer le *meconium* & l'amas de la bile, devenue quelquefois âcre par le ſéjour, les narcotiques, qui conſtipent communément, ne peuvent être que pernicieux; ainſi on doit conſtamment s'en abſtenir, à moins que les cris continuels de l'enfant n'indiquent qu'il a beſoin de quelque ſoulagement, auquel cas on doit ſe borner

aux anodins les plus doux, tels que le ſyrop de pavot rouge, celui de diacode, & ſemblables qu'on trouve chez tous les apothicaires, & qu'on donne à petite doſe, délayés dans l'eau, à pluſieurs repriſes, juſqu'à ce que l'enfant repoſe tranquillement. Les narcotiques plus forts ſont toujours contraires. Les nourrices mercenaires, & celles à qui on confie la garde des enfans, leur donnent ſouvent en cachette des remedes pour les faire dormir, & comme ces remedes ne produiſent bientôt plus aucun effet, elles en augmentent la doſe, & portent quelquefois la témérité juſqu'à leur en donner tout à la fois une grande quantité. Enfin elles y accoutument ſi bien ces petits malheureux, qu'ils ne peuvent plus enſuite s'en paſſer. J'en ai vu qui, en conſéquence de cette pernicieuſe coutume, ont été comme ſtupides & hébêtés juſqu'à l'âge de trois à quatre ans. La plûpart cependant, en avançant en âge, ont recouvré la liberté de leurs ſens.

§. 1352.

Il faut éviter auſſi tous les re-

medes qui ſont trop atténuans, irritans, volatils.

DANS la matrice d'une femme ſaine les humeurs dont l'enfant eſt nourri, & qui ſervent à ſon accroiſſement, ſont des humeurs douces, & nous avons obſervé ailleurs (z) que ſi la mere, pendant ſa groſſeſſe, uſe d'alimens ou de boiſſons trop âcres, & qu'elle ſe plaiſe trop aux mets de haut goût, ſon fruit s'en reſſentira. Après que l'enfant eſt né, le lait de ſa mere, qui eſt ſi doux, eſt l'aliment que la nature lui a deſtiné. Les tendres entrailles d'un enfant de naiſſance ne ſçauroient rien ſupporter de tout ce qui eſt âcre & irritant ; auſſi tous les Médecins prudens évitent-ils ſoigneuſement, lorſqu'ils voyent des enfans malades, de preſcrire ces ſortes de remedes. Ainſi on ne peut que condamner la conduite de ces femmelettes qui donnent aux enfans, pour les faire dormir, des compoſitions chaudes où entre l'opium, telles que la thériaque, le mitridate & autres, qu'elles leur font prendre de gré ou de force. On fait un grand uſage, en quelques endroits, de

(z) Traité des maladies des femmes groſſes.

la compoſition connue ſous le nom d'Électuaire, ou de calmant de Nicolay, & dans les boutiques ſous celui de *Calmant des Enfans*, par rapport à l'effet qu'il produit. Cet électuaire, outre une aſſez grande quantité d'opium, contient de la noix muſcade, de la canelle & du gérofle. J'ai même vû donner par ces femmelettes un autre électuaire très-chaud, le *Philonium Romanum*, dans la compoſition duquel entre non-ſeulement une très-forte doſe d'opium, mais encore du poivre, & la racine brûlante de pyrethre. Cette compoſition eſt ſi chaude, qu'il s'en faut peu qu'elle n'enflamme le goſier lorſqu'on l'avale.

Dès que le ſel volatil de Silvius commença d'avoir de la célébrité, il fut regardé preſque comme un remede univerſel, cet auteur faiſant dépendre preſque toutes les maladies du ſeul acide; & on l'employa, en particulier, pour les enfans, quoique ce ſoit un remede fort actif, compoſé d'un alkali volatil, & d'huiles aromatiques très-chaudes, pour remédier à l'acrimonie acide des premieres voies, ſi familiere à cet âge, & qui donne lieu à tant de maux. Mais les vapeurs ſeules de ce ſel, ſi elles

viennent à frapper l'odorat de l'homme le plus robuſte & le plus ſain, mettent, ou peu s'en faut, tout le corps en convulſion. Que n'a-t-on donc pas à craindre lorſque cette vapeur, rendue plus active par la chaleur du corps, déploie ſon action ſur l'eſtomac & les inteſtins d'un enfant tendre & délicat ? Il eſt vrai que l'acide que le ſel de Silvius rencontre dans les premieres voies, en dompte l'activité, l'union qu'il contracte avec cet acide le changeant en un ſel neutre d'un caractere doux & benin ; mais avant que cette union ſe faſſe, il peut nuire par ſon acrimonie.

C'eſt-là la raiſon pour laquelle les Médecins prudens employent de préférence les abſorbans, pour corriger l'acide des premieres voies dans les enfans. Ils les ont même préférés aux alkalis fixes, quoique ceux-ci ſoient moins ſtimulans que les volatils. En effet, les uns & les autres peuvent porter de l'irritation dans les parties, s'il ne ſe trouve point d'acides avec leſquels ils puiſſent s'unir, ou avant que cette union ſe faſſe, dans le cas où il y en a ; au lieu que les abſorbans, qui ſont des remedes doux & ſans nulle ſorte d'acrimonie, ne ſçauroient ja-

mais avoir aucun inconvénient.

§. 1353.

Pour chaque mal particulier (1345); on le guérit facilement quand on connoît les cauſes, & le traitement de toutes les maladies décrites juſqu'ici.

TOus les maux dont on a fait l'énumération au paragraphe 1345, ſe guériſſent pour l'ordinaire heureuſement, dès qu'on a enlevé la cauſe qui y donnoit lieu, c'eſt-à-dire dès qu'on a évacué le *meconium*, & débarraſſé l'eſtomac & les inteſtins des humeurs viſqueuſes & tenaces qui en enduiſent les parois. Cependant il peut arriver que le *meconium*, ayant acquis de l'acrimonie par le ſéjour, ait fait des impreſſions fâcheuſes ſur les inteſtins, dont quelques-unes ſubſiſteront même après l'expulſion du *meconium*. C'eſt ainſi, par exemple, que les inteſtins peuvent s'enflammer, & que l'eſtomac, à force d'avoir été agacé par un vomiſſement opiniâtre, continuera à rejetter les alimens. Mais en pareil cas, le traitement eſt

le même que celui qu'on a proposé ailleurs, en parlant de ces maux, ayant cependant toujours égard à la foiblesse de l'âge, qui ne comporte que des remedes très-doux.

Delà, on comprend pourquoi on doit s'abstenir soigneusement de tout ce qui peut faire sur les tendres organes du nouveau né, des impressions subites & fortes. C'est pour cette raison que Moschion (*a*) avertit prudemment de faire coucher les enfans *de naissance dans un lieu modérément chaud, point trop éclairé, & où il n'y ait aucune odeur.* Nous imitons ainsi la sage nature, qui, selon la remarque d'Albinus, dans ses *Annotations Académiques* (*b*), a fermé d'une petite membrane la prunelle des enfans de naissance, de peur qu'une trop vive lumiere ne blessât leurs yeux délicats. Elle a pris une semblable précaution pour l'organe de l'ouie, partie en y plaçant une membrane qui bouche le conduit auditif, & partie en rendant fort court ce canal, qu'elle allonge ensuite insensiblement, à mesure que l'organe se fortifie. Mais cela posé, on en use donc fort mal avec les enfans

(*a*) *Spach. gynæc. pag. 7. n. 69.*
(*b*) *Lib. I. pag. 33.*

des Rois, en les plaçant, auſſi-tôt après la naiſſance, dans de grands appartemens fort éclairés, & en tirant le canon fort près de ces appartemens. Si on ne peut pas abolir entiérement cette méchante coutume, on peut du moins en diminuer le danger au point qu'il devienne preſque nul.

L'extrême délicateſſe de toutes les parties, dans un enfant qui vient de naître, ſes os, qui ont la flexibilité de la cire, exigent des attouchemens fort doux de la part des perſonnes qui les ſoignent, ſans quoi on s'expoſe à leur cauſer des difformités dans les membres, auxquelles il ſera bien difficile de remédier dans la ſuite. On abandonne cependant entiérement le ſoin des enfans à des femmelettes, qui les ſerrent étroitement avec des eſpeces de ſangles, & qui donnent à leurs membres tel arrangement qu'il leur plaît, ſans conſulter aucunement les Médecins ni les Chirurgiens, dont elles mépriſent inſolemment les ſages avis; & cela au grand détriment de ces pauvres innocens, qui en ſouffrent ſouvent beaucoup.

Moſchion (*c*) recommande prudem-

(*c*) *Spach. gynæc. pag. 7. n. 69.*

ment de placer le nouveau né ſur une couchette molle, mais qui ne le ſoit pourtant pas trop. Il craignoit que l'épine du dos, ou le col, ne ſouffriſſent des diſtorſions, ſi le matelas ſe laiſſoit trop affaiſſer par le poids du corps.

Tant que l'enfant eſt reſté dans le ſein de ſa mere, plongé dans la liqueur de l'amnios, il pouvoit remuer librement tous ces membres; mais dès qu'il a vu le jour, on le garote ſi bien dans ſon maillot, qu'il ne lui eſt plus poſſible de faire le moindre mouvement. On peut ſans inconvénient, pourvu qu'on ne le ſerre pas trop, enfermer l'enfant dans ſes linges, afin que la nourrice & les gardes puiſſent le ſaiſir, & le tranſporter d'un lieu à un autre, l'approcher de la mammelle, &c. Pour ce qui eſt du tems pendant lequel on doit tenir l'enfant au maillot, Moſchion (*d*) dit que les uns ſont d'avis que ce ſoit pendant quarante jours, & d'autres pendant deux mois; mais qu'il penſe qu'on doit l'y tenir juſqu'à ce que le corps ait pris de la conſiſtance & de la fermeté, ce qui arrive plutôt chez les enfans robuſtes,

(*d*) *Spach. gynæc. pag. 10. n. 107. 108. & Harmon. gynæc. Part. I. cap. 21. pag. 17.*

& plus tard chez les enfans foibles & délicats.

Le principal, ou plutôt l'unique uſage du maillot, eſt donc de garantir l'enfant du froid, des attouchemens trop rudes, & du frottement mutuel des parties entr'elles, en les enveloppant chacune ſéparément d'un linge très-doux. Mais la pernicieuſe coutume de ſerrer l'enfant étroitement avec une ſangle, de façon à ôter à ſes petits membres toute liberté de ſe mouvoir, en les tenant dans une extenſion forcée, droits à côté l'un de l'autre, & dans une ſituation telle qu'il ne ſeroit pas au pouvoir de l'homme le plus robuſte & le plus ſain, de la ſupporter, cette pernicieuſe coutume, dis-je, eſt par malheur généralement reçue aujourd'hui. En parlant ailleurs des prognoſtics qu'on tire dans les maladies de la maniere dont le malade reſte couché dans ſon lit, nous avons dit que la meilleure eſt celle qu'on obſerve conſtamment chez les hommes qui ſe portent bien, pendant leur ſommeil : or, on remarque que chez eux les membres ne ſont jamais directement étendus lorſqu'ils dorment, mais à demi-fléchis. La raiſon en eſt que pendant le ſommeil tout mouvement volontaire étant ſuſpendu, les

muſcles fléchiſſeurs l'emportent ſur les extenſeurs, & fléchiſſent légerement les articulations. Mais les inſenſées qui ſoignent les enfans font tous leurs efforts, au contraire, pour s'oppoſer à cette flexion des articles; elles étendent directement le bras & l'avant bras, les fixent dans cette ſituation par des circuits de bandes fort ſerrés, les appliquent aux côtes & les tirent en arriere. Elles traitent de la même façon les extrémités inférieures, en empêchant ſoigneuſement toute inflexion des genoux; & lorſqu'elles ont ainſi enveloppé le malheureux enfant de bandes, comme une momie, & l'ont rendu immobile, elles le montrent enſuite avec complaiſance à la mere & aux aſſiſtans, en s'applaudiſſant de leur ridicule ouvrage comme d'un chef-d'œuvre.

Ces mêmes écervelées, qui ſont ſi ſoigneuſes de mettre les pauvres enfans à la torture, s'étonnent de ce que les pleurs & les cris de ces petits infortunés font place à la tranquillité & à la joie, dès qu'on les a délivrés de leurs entraves, & qu'ils peuvent mouvoir librement leurs membres. Cette preuve ſi frappante, dont j'ai voulu faire uſage pour corriger la pratique du maillot trop

ſerré, n'a pu vaincre l'obſtination des femmes, & les engager à accorder un peu plus de liberté à l'enfant. Auſſi ai-je toujours été préſent, deux fois par jours, à l'emmaillotement des Princes de la famille Impériale, pendant les ſix premieres ſemaines de leur naiſſance; & à moins que je ne viſſe bien clairement que l'enfant pouvoit fléchir librement tous ſes membres, j'ordonnois ſur le champ qu'on défît tout le maillot, malgré les murmures des femmelettes chargées de cet emploi, auxquelles on ne peut impoſer ſilence qu'en prenant un ton d'autorité, la raiſon n'ayant pas de priſe ſur de telles têtes. J'ai eu ſoin auſſi de faire inculquer aux ſages-femmes, qu'on charge pour l'ordinaire d'emmailloter l'enfant les premiers jours de la naiſſance, de ne point trop ſerrer les bandes, & enfin j'ai eu le bonheur d'en corriger inſenſiblement pluſieurs.

Il ne paroît pas qu'on ait jamais rien à craindre d'un maillot trop lâche. Dans la matrice l'enfant nage librement dans les eaux; il remue fortement ſes membres, il frappe des pieds. Des Nations entieres ne connurent jamais l'uſage du maillot; on ſe contente de couvrir mollement l'enfant pour le défendre des

injures de l'air. Les Européens admirent cependant la force & l'agilité de ces peuples (*e*), où il eſt très-rare de trouver des hommes qui aient des difformités.

Une attention plus importante encore eſt de bien prendre garde de ne pas comprimer trop fortement la tête des nouveaux nés. Moſchion (*f*) conſeille très-ſagement de couvrir ſimplement *la tête de l'enfant avec des morceaux de drap ou de laine bien propres*. Dans le même chapitre où il traite des bandes qu'on doit appliquer ſur toutes les parties du corps, il ne fait aucune mention de ligature par rapport à la tête, & en cela il a très-certainement raiſon. Les os du crâne étant encore très-mols, dans ce premier âge, & unis ſeulement entr'eux par des membranes, pourroient facilement chevaucher les uns ſur les autres par l'effet d'une compreſſion extérieure, & comprimer ainſi le cerveau en diminuant la boîte oſſeuſſe où il eſt enfermé. Il ſuffit pour couvrir la tête, de mettre un bonnet doux & peu ſerré. Parmi les foux de naiſſance, on trouve ordinai-

(*e*) M. de Buffon, Hiſt. Nat. Tom. II. pag. 457 de l'édition in-quarto.

(*f*) *Spach. Harmon. gynæc. Part. I. cap. 21. pag. 17.*

rement

rement que le crâne eſt d'une figure irréguliere.

Un autre inconvénient du maillot trop ſerré, eſt d'empêcher le libre mouvement du thorax, tel qu'il eſt requis pour la reſpiration. En outre, il pouſſe fortement en dedans les dernieres fauſſes côtes, d'où peuvent s'enſuivre beaucoup de maux. La compreſſion que les viſceres abdominaux eſſuyent eſt cauſe que l'eſtomac ne peut ni recevoir, ni retenir une ſuffiſante quantité de lait; d'où il arrive que l'enfant le regorge très-ſouvent, & qu'il ſouffre des vomiſſemens fâcheux, comme Mauriceau (*g*) l'a très-bien remarqué.

Comme le fœtus dans le ſein de ſa mere, ſuſpendu au cordon ombilical, s'agite aiſément en tous ſens, pendant que la mere ſe remue, on a cru, non ſans raiſon, qu'un mouvement pareil, & comme oſcillatoire, devoit faire plaiſir aux nouveaux nés. Delà eſt venu l'uſage des berceaux, par leſquels on les fait jouir d'un exercice très-doux, en leur fortifiant en même-tems le corps de plus en plus. L'expérience journaliere nous apprend que les enfans de

(*g*) Traité des Maladies des femmes groſſes, tom. I. Liv. III. Chap. 37. pag. 506.

la plus mauvaiſe humeur, ſe calment & tombent dans un doux ſommeil, lorſqu'on les berce légerement. Mais il faut que l'agitation qu'on donne au berceau ſoit égale & douce; ce qui a fait dire à Moſchion (*h*) *que les berceaux devoient être ſuſpendus, ou faits de façon à pouvoir rouler ſur leurs pieds avec la plus grande facilité.* Les berceaux ſuſpendus ſont inconteſtablement les meilleurs de tous, la plus petite force ſuffiſant pour leur communiquer, ſans bruit, un mouvement très-doux & parfaitement uniforme; mouvement qui diminue par degrés inſenſibles, & qui finit enfin ſans donner la moindre ſecouſſe à l'enfant.

§. 1354.

Les enfans ſouffrent beaucoup du lait même, lorſque ſe coagulant trop tôt & trop fortement dans leur eſtomac, il ſe condenſe en une maſſe âcre & peſante.

DÈs que l'enfant eſt né, & le cordon ombilical coupé, tout commerce eſ

(*h*) *Spach. gynæc. pag. 9. n. 104.*

interrompu entre la mere & lui. Mais après quelques heures d'abſtinence, pendant leſquelles les premieres voies ont le tems de ſe bien nettoyer, ainſi que nous l'avons dit, il faut que l'enfant prenne de la nourriture. La prévoyante nature la lui tient toute prête dans le lait tenu, ſéreux & déterſif, qu'elle lui a préparé dans le ſein maternel. Rien donc ne peut être plus naturel & plus utile pour l'enfant, que d'être nourri du lait de ſa propre mere. C'eſt elle qui a fourni à ſa nourriture & à ſon accroiſſement, pendant les neuf mois de la groſſeſſe; & il eſt même fort probable, comme nous l'avons déjà remarqué ailleurs, que dans les derniers mois, cette nourriture eſt un véritable lait, qui ſe porte à l'utérus de l'enfant.

Mais ſi tout changement ſubit dans les alimens n'eſt pas ſans quelque danger, même pour les adultes & les hommes qui jouiſſent de la meilleure ſanté, il eſt clair qu'on a tout lieu de craindre qu'une nourriture étrangere ne jette l'enfant dans pluſieurs maux, & ne le faſſe languir. Or, la nature ayant donné non-ſeulement aux femmes, mais aux femelles des quadrupedes, un nom-

bre d'autant plus grands de mammelles qu'elles ont coutume de porter plus de petits, afin que chacun d'eux trouve un aliment tout prêt dès qu'il eſt né, il eſt évident que ſon intention eſt que l'enfant nouveau né ſoit nourri du lait de ſa mere, juſqu'à ce que l'accroiſſement de ſes forces, & l'éruption des dents, le mette en état d'uſer d'une nourriture plus ſolide, & qui exige de plus grands efforts pour être digérée, & convertie à ſon uſage. Un Médecin ſage ne dérogera jamais à cette loi naturelle, ſans des raiſons bien preſſantes & bien fortes.

Il eſt vrai que le lait s'aigrit de lui-même dans l'eſtomac, qu'il s'y coagule, & y devient âcre par le ſéjour, d'où réſultent beaucoup de maux dont nous avons à parler préſentement. Ce ſont ces maux qui ont perſuadé à certains que le lait n'étoit pas le meilleur aliment qu'on pût donner aux nouveaux nés, & qu'il ſeroit mieux de lui préférer quelqu'autre nourriture. Mais ſi l'on ſuppoſe que les organes digeſtifs des enfans n'ayent pas même la force de digérer le lait, qui a déjà été élaboré & préparé dans le corps de la mere, comment ſe flatter que ces mêmes organes puiſſent domp-

ter les autres ſortes d'alimens, qui certainement ſont plus éloignés du caractere des humeurs ſaines que le lait? Aſſurément cela eſt ſans vraiſemblance. Le lait, avant qu'il ſe ramaſſe dans les mammelles, a éprouvé l'action de tous les viſceres & de tous les vaiſſeaux du corps, & circulé avec toutes les humeurs, dont il a preſque déjà revêtu la nature. Or, il n'y a point d'art qui qui puiſſe donner aux alimens une telle préparation avant qu'on les prenne. Nous concluons donc avec raiſon, que le lait eſt l'aliment le plus approprié pour les enfans. Quant aux maux qui ſont une ſuite de ſa dégénération, lorſqu'il n'eſt pas bien digéré, ils peuvent être prévenus; & lorſqu'ils ont déja lieu, il n'eſt pas bien difficile, comme on le verra dans la ſuite, d'y remédier.

Quoique Van-Helmont ait condamné l'uſage du lait, & qu'il ait fait un long détail des accidens auxquels il peut donner occaſion, il ne laiſſe pas de convenir que la nature l'a dépoſé dans les mammelles, pour fournir au nouveau né la nourriture & la boiſſon, eſpece d'aliment, ajoute-t-il, qui lui eſt commun avec les brutes. Cette derniere conſidération paroît en avoir diminué le

mérite à ſes yeux, au point qu'il donne la préférence ſur le lait à la bouillie préparée avec la biere, préférence dont il allegue des raiſons très-ſingulieres, pour ne rien dire de plus (*i*).

On ſçait que le pain cuit avec la biere s'aigrit promptement, & beaucoup. Or tout homme qui aura quelque connoiſſance de l'économie animale, n'aura garde de donner la préférence à un aliment auſſi groſſier, ſur le lait que l'enfant tire immédiatement de la mammelle.

Auſſi le biſarre paradoxe de Van-Helmont, qui condamne également toute eſpece de lait, tant celui de la femme que celui des autres animaux, n'a pas trouvé beaucoup de partiſans. Tous les hommes ſenſés ſe moqueront toujours avec raiſon des vaines promeſſes des Chimiſtes, de prolonger la vie beaucoup au-delà de ſon terme naturel, & ne priveront point leurs enfans du lait de leur mere, de peur qu'il n'émouſſe l'activité de l'*Entis Cedrini*, de l'*Arboris vitæ*, &c.

D'autres célebres Médecins, dont je reſpecte les lumieres, n'ont pas penſé

(*i*) *In Capitulo : Infantis nutritio ad vitam longuam, p. 622 & ſuiv.*

uſſi défavorablement du lait ; ils en reconnoiſſent les avantages, mais ils préferent au lait de femme celui des animaux ; & ils appuient cette opinion de raiſonnemens ſpécieux.

Ils commencent par avouer que l'Hiſtoire profane & ſacrée atteſte que des reines & des princeſſes ont nourri elles-mêmes leurs enfans (*k*) ; ils conviennent que c'eût été un crime en elles de ne pas ſe ſoumettre à cette loi de la nature, & de vouloir ſe ſouſtraire à un devoir auſſi ſacré. Mais l'innocence de ces premiers âges invitoit, dit-on, à le remplir. Les meres alors communiquoient à leurs enfans avec leur lait la ſemence de toutes les vertus ; au lieu que dans nos tems de corruption ils ſucent le vice avec le lait. On fait des vœux, en conſéquence, pour qu'il ſoit déſormais interdit aux meres, par autorité publique, de nourrir elles-mêmes leurs enfans (*l*) ; & en attendant que cette heureuſe loi ſoit promulguée, ils exhortent les Médecins à ne pas ſe laſſer de faire leurs repréſentations ſur

(*k*) Vandermonde, ſur la maniere de perfectionner l'eſpece humaine, Tome II. chap. 5. pag. 49.

(*l*) Brouzet, ſur l'Education médicinale des enfans, Tome I. chap. 5. pag. 165.

un objet qui intéreſſe de ſi près la félicité publique.

Mais j'avoue, pour moi, qu'il me paroît que notre ſiecle ne doit pas être jugé avec tant de rigueur. S'il y a aujourd'hui beaucoup de vices, il ne laiſſe pas d'y avoir auſſi quelques vertus. L'enfance du monde fut déjà ſouillée par un parricide ; & quinze ſiecles après la création le débordement des crimes étoit ſi grand, que Dieu, par un juſte châtiment, fit périr tout le genre humain dans les eaux du déluge, ne faiſant grace qu'au ſeul Noé, homme irréprochable, & à ſa famille. Or, on ne peut pas douter que ces premiers ſiecles ne fuſſent pires que le nôtre, puiſqu'il eſt dit : *que toute chair ſur la terre avoit corrompu ſa voie* (*m*).

D'ailleurs, j'aurois de la peine à croire que le lait ait quelque influence ſur les mœurs. Je n'ignore pas qu'on allegue quantité de faits en faveur de cette opinion ; mais combien d'autres faits ne peut-on pas leur oppoſer ? Quelle différence de mœurs, par exemple, entre les deux freres Abel & Caïn ! ils étoient cependant nés des mêmes parens, & avoient ſucé les mêmes mam-

(*m*) Geneſe, chap. 6.

melles. Croira-t-on que ce ſoit avec le lait de la mere des vivans que Caïn ait ſucé ce caractere d'emportement, d'envie & d'horrible cruauté, qui en ont fait un monſtre exécrable à la poſtérité? En un mot, une expérience journaliere prouve que des enfans de mœurs très-oppoſées ont eu ſouvent les mêmes parens, & ont été nourris du même lait. S'il eſt vrai (ce dont on me permettra de douter) qu'en Moſcovie & en Iſlande (*n*), les meres n'allaitent jamais elles-mêmes leurs enfans, eſt-on bien aſſuré que les vices dominent moins dans ce pays-là qu'ailleurs? Le jeune veau, devenu avec le tems un taureau indomptable, a ſucé le même lait que ſes paiſibles ſœurs. Des parens inquiets ſur le ſort de leur enfant, vouloient renvoyer une nourrice, d'ailleurs très-ſaine, uniquement parce qu'elle leur paroiſſoit ſtupide; ſur quoi un vieux Médecin, conſulté, leur dit plaiſamment en ſouriant, que *cette nourrice avoit pourtant plus d'eſprit que la vache par laquelle ils vouloient faire nourrir leur fils.* Le célebre Auteur (*o*) que je combats prouve lui-même combien peu le lait a d'in-

(*n*) Brouzet, ſur l'éducat. médicin. t. I. ch. 5. p. 160.
(*o*) Même endroit, page 175 en note.

fluence ſur les mœurs ; car il avoue qu'il a été nourri dix-huit mois par une femme adonnée au vin, ſans que ſa ſanté ni ſes forces en ayent ſouffert ; & quant aux mœurs, le beau Traité qu'il nous a donné ſur l'éducation médicinale des enfans, n'eſt certainement pas d'un ivrogne.

Du reſte ceux qui veulent proſcrire le lait de femme comme capable de faire paſſer dans l'enfant les vices du corps & de l'eſprit des meres, ne devroient-ils pas craindre pour leurs nourriſſons la ſtupidité de l'âne, ainſi que la lubricité & la pétulence des chevres, lorſqu'ils leur donnent pour nourriture le lait de ces animaux (*p*) ?

Si on alléguoit en faveur du lait des bêtes les cures qu'il a opérées dans des cas très-difficiles, nous répondrions que celui de femme en a fait encore de beaucoup plus merveilleuſes. On peut voir ce que nous avons dit ailleurs à ce ſujet (*q*). Nous avons obſervé que le lait tiré tout chaud des mammelles, dès qu'il eſt expoſé à l'air, laiſſe échapper une

(*p*) Vandermonde, ſur la perfection de l'eſpece humaine, Tome II. chap. 5. page 88.

(*q*) Aph. de Boerh. avec les Comment. de M. Van-Swieten, de la traduction de M. Moublet, §. 28, n. 1. & §. 1211. article de la Phthiſie.

vapeur d'une odeur assez agréable, qui se répand aussi-tôt dans l'atmosphere, & qu'on croit, non sans fondement, être fournie par le fluide le plus subtil & le plus élaboré qui soit dans le corps de la mere. Or, tout ce principe fugitif périt, dès que le lait est exposé à l'air; aussi la sage nature a-t-elle voulu que l'enfant tirât immédiatement le lait de la mammelle, afin qu'il ne perdît rien de cette vapeur subtile.

Un autre argument qu'on fait valoir contre l'allaitement des meres, c'est qu'il diminue leur fécondité, ensorte que, selon ce sentiment, la population augmenteroit très-considérablement si toutes les femmes cessoient de nourrir leur fruit. L'illustre Auteur, déjà si souvent cité (*r*), prétend que les deux tiers au moins du tems que les femmes emploient à nourrir, est en pure perte pour leur fécondité; mais cette opinion paroît répugner aux observations journalieres les plus constantes. J'ai vu un très-grand nombre de femmes, qui accouchoient presque tous les ans fort heureusement, quoiqu'elles allaitassent elles-mêmes leurs enfans. J'ai connu,

(*r*) Brouzet, sur l'éducation medicinale des enfans. Tome I. chap. 5. pag. 164.

entr'autres, une femme de condition, qui avoit fait dix-huit enfans, qu'elle avoit tous nourris; & en relevant de ſa derniere couche, elle n'avoit rien perdu de ſa beauté, au point qu'on l'auroit plutôt cru la ſœur que la mere de ſes filles. Je remarque qu'en Autriche les femmes ſont d'une grande fécondité, celles même du peuple qui n'ont pas le moyen de faire nourrir leurs enfans, & qui trouvent plus court & plus commode de leur préſenter la mammelle dans la nuit, que de ſe lever pour leur préparer une autre nourriture. J'ai même ſouvent entendu ces femmes ſe plaindre de ce qu'elles n'avoient fait que ſept à huit couches, dans la ferme perſuaſion où elles ſont qu'à chaque accouchement il ſort de leurs corps quelque choſe de nuiſible, dont la rétention pourroit, à ce qu'elles croyent, les rendre bientôt malades. On voit donc que l'allaitement n'eſt pas un obſtacle à la fécondité; & je vois tous les jours que les enfans ainſi nourris pendant la groſſeſſe, ne laiſſent pas de ſe bien porter, & de prendre leur accroiſſement à l'ordinaire.

La Reine de France a nourri elle-

même M. le Dauphin ; & dans ſes maladies elle n'a jamais voulu ceſſer de le faire. Pendant un accès de fievre intermittente, une dame touchée de compaſſion pour les pleurs de l'enfant, qui avoit faim, lui préſenta la mammelle. La Reine l'ayant ſçu, en fut ſi fâchée, qu'elle fit rendre le lait à l'enfant en lui paſſant les doigts dans la bouche, ne voulant pas, dit elle, qu'une autre qu'elle remplît ſa fonction de mere (*s*).

Mais ſi par foibleſſe, par maladie, ou par telle autre cauſe que ce ſoit, la mere ne peut, ou ne veut pas nourrir ſon enfant, tout ce qu'on a de mieux à faire alors, eſt de faire choix d'une bonne nourrice pour la ſuppléer. La premiere qualité qu'on exige dans une nourrice eſt une ſanté entiere & parfaite. Auſſi tous les Médecins examinent-ils avec la plus grande attention, s'il y auroit quelque choſe de maladif dans celle qu'on leur préſente. Si la couleur de la peau eſt bien naturelle, les yeux vifs & animés ; les gencives fermes & bien colorées, les dents ſaines & propres, les levres vermeilles, toute l'habitude du corps nette ; ſi la bouche, le nez, ni aucune autre partie n'exha-

(*s*) *Ibid. p. 166.*

lent pas une mauvaiſe odeur ; en un mot, ſi toutes les fonctions s'exécutent convenablement, le concours de toutes ces circonſtances nous aſſure d'une bonne ſanté. On obſerve en même tems ſi l'enfant qu'elle a nourri juſqu'alors ſe porte bien, & a crû ſuffiſamment ; d'où on conclut que le lait lui a bien profité. En outre, une ſage-femme prudente & entendue viſite avec ſoin toutes les parties de ſon corps, & ſi elle découvre quelque part une cicatrice ſuſpecte, des puſtules, des fleurs blanches, &c. on n'héſite pas à congédier cette nourrice, & on en cherche une autre qui ſoit en état de ſoutenir l'examen le plus rigoureux.

Quant à l'âge, on regarde comme les meilleures nourrices celles de 25 à 30 ans ; mais j'en ai connu de 20 qui étoient robuſtes, parfaitement ſaines, & qui ſe ſont très-bien acquittées de leur fonction. On croit trouver plus de prudence dans les nourrices plus âgées, & j'avoue que cette raiſon peut être de quelque conſidération, du-moins pour les particuliers, car les nourrices des princes leur préſentent ſimplement la mammelle ; le reſte de leur conduite eſt confié à des femmes d'une prudence & d'une fidélité

éprouvées. Chez les particuliers où la nourrice fait en même-tems l'office de gouvernante, on fera bien de préférer, tout étant égal d'ailleurs, celles qui ont déjà fait pluſieurs enfans, pourvu qu'elles ſoient encore dans la fleur de l'âge, à celles qui en ſont encore à leur premiere couche.

On veut que les mammelles ne ſoient point flaſques, mais fermes, tendues, élaſtiques, & d'une groſſeur médiocre. Ætius (*t*) craignoit que dans les grandes mammelles, il ne s'amaſſât une trop grande quantité de lait, qui venant à ſe corrompre par le ſéjour, deviendroit nuiſible à l'enfant. Mais j'ai remarqué ailleurs, en parlant des maladies des accouchées, qu'outre l'appareil glanduleux qui ſépare le lait & les réſervoirs où il ſe ramaſſe, on trouve encore dans les mammelles la tunique adipeuſe, qui, ſi elle eſt diſtendue par beaucoup de graiſſe, augmente, à la vérité, conſidérablement le volume de ces parties, mais ne produit pas une ſécrétion de lait plus copieuſe. Elle s'y oppoſe plutôt par la compreſſion qu'elle exerce ſur les glandes qui en ſont l'organe. J'ai ſouvent obſervé en effet, que ces

(*t*) *Lib. IV. cap 4.*

grandes mammelles ne fourniſſoient que fort peu de lait.

On exige du mammelon qu'il ſoit rouge, ferme, & aſſez prominent, afin que l'enfant puiſſe le ſaiſir avec facilité. Il convient qu'il ne ſoit pas trop gros, parce qu'il pourroit alors faire obſtacle à la liberté des mouvemens de la langue, qui ſont requis pour la déglutition. Il ne faut pas, non plus, qu'il ſoit trop petit, parce que l'enfant a peine à le retenir dans la bouche, & qu'il lui échappe aiſément dès qu'il eſſaye de téter. Il eſt bon auſſi que lorſqu'on preſſe légerement la mammelle, ſur tout vers l'alvéole du mammelon, le lait jailliſſe facilement, & à une grande diſtance, comme de pluſieurs petits ſyphons. Si ceux-ci étant trop larges donnent le lait à grands flots, Ætius (*u*) appréhendoit que l'enfant ne fût ſuffoqué. Au reſte cet Auteur veut que la nourrice n'ait ni moins de 20 ans, ni plus de 40.

Il a été un tems où la mere ne commençoit à allaiter ſon enfant que quatre, & même ſix ſemaines après ſon accouchement, c'eſt à-dire lorſqu'elle étoit délivrée des lochies, qu'on croyoit avoir un caractere d'impureté, & qu'elle étoit

(*u*) *Ibid.*

parfaitement remiſe des douleurs de l'enfantement. Mauriceau (*x*) donne la préférence au lait de la mere ſur celui d'une étrangere, mais en attendant qu'elle pût s'acquiter de ce devoir, il voudroit que l'on fît nourrir l'enfant par une nourrice qui auroit accouché depuis douze à quinze jours. Il eſt aiſé de voir qu'une telle nourrice ne ſe trouve que rarement; ce qui a fait dire à Paul d'Ægine (*y*) que c'étoit un grand bonheur pour l'enfant de rencontrer une nourrice dont le dernier accouchement ne datât pas de fort loin, ſur-tout ſi l'enfant dont elle avoit accouché étoit un mâle. Je me mets fort peu en peine du ſexe de l'enfant, pourvu que d'ailleurs la nourrice ſoit bonne. Il s'eſt encore trouvé d'autres Auteurs qui ont cru, comme Paul d'Ægine, qu'il falloit choiſir à un enfant mâle une nourrice qui eût accouché d'un mâle, & tout au contraire, s'il étoit queſtion d'une fille.

On reconnoît le bon lait aux qualités ſuivantes; ſon odeur n'a rien de déſagréable, il eſt blanc, doux & légerement ſucré. Il ſe délaye parfaite-

(*x*) Traité des maladies des femmes groſſes, &c. T. I. Liv. III. chap. 43. pag. 526.

(*y*) *Lib. I. cap.* 2.

ment dans l'eau. Si on en met une goutte ſur l'ongle & qu'on l'incline, il ne s'écoule pas tout ſur le champ, mais il en reſte quelque peu ſur l'ongle. S'il s'y attache trop, on le regarde comme trop groſſier & trop viſqueux. On ne veut pas qu'il ſoit tout à fait blanc & opaque, mais qu'il ait quelque choſe de bleuâtre, & d'à-demi-tranſparent.

Au ſurplus les Auteurs (*z*) avertiſſent prudemment qu'on doit faire choix d'une nourrice ſage & point ſujette à la colere, à quoi Ætius (*a*) ajoute, & *non épileptique*. Nous avons dit ailleurs, en traitant de l'épilepſie, que cette terrible maladie laiſſe ſouvent de grands intervalles entre ſes paroxiſmes, & que dans ſes intervalles, on ne ſçauroit découvrir aucun veſtige du mal. En outre, les femmes ſujettes aux grandes paſſions, le ſont auſſi ſouvent beaucoup aux maladies hiſtériques. On doit écarter ſoigneuſement de pareilles nourrices; car des obſervations conſtantes ont appris que des enfans ont été ſouvent ſaiſis tout à coup de convulſions, pour avoir tété des nourrices tranſportées de

(*z*) *Ætius, Lib. IV. cap. 4. Moſchion, apud ſpach. pag. 7. n. 76.*
(*a*) *Lib. IV. cap. 5.*

colere; ce qui ne ſurprendra nullement, ſi l'on ſe rappelle ce que nous avons dit ailleurs des effets étonnans que produiſent les grandes & ſoudaines paſſions de l'ame ſur le corps.

On fait donc fort bien dans les Cours des Princes d'avoir pluſieurs nourrices, qu'on met ſous la garde d'une dame prudente. Elles vivent en commun & d'une maniere uniforme, converſent librement entr'elles, allaitent & ſoignent chacune leurs propres enfans, ce qui fournit l'occaſion de découvrir les vices du corps ou de l'eſprit qu'on n'avoit pas apperçu d'abord. C'eſt ce qui a fait dire à Ætius (*b*) qu'il convenoit aux riches d'avoir plus d'une nourrice.

Comme il eſt prouvé par des obſervations indubitables, que le lait ſéparé & dépoſé dans les mammelles n'a pas encore entiérement dépouillé le caractere des alimens & de la boiſſon, on ſent bien qu'il eſt néceſſaire de preſcrire un certain régime à la nourrice. Ætius (*c*) avertit prudemment de lui donner en tems requis, & dans une quantité convenable, une nourriture de bon ſuc. Il veut qu'elle s'abſtienne des porreaux,

(*b*) *Ibid. cap. 6.*
(*c*) *Ibidem.*

des oignons, des ails macérés dans le sel, de tous les alimens d'une odeur forte & désagréable, qu'elle ne mange même que très-modérément des confitures & autres friandises, &c.

Il ne faut pourtant pas changer d'abord, & du tout au tout, la façon de vivre à laquelle la nourrice est accoutumée, & avec laquelle elle a vécu jusqu'alors en bonne santé. Moschion (*d*) en parlant du régime des nourrices, dit sagement que pour qu'elles se portent bien, il faut les faire vivre d'une maniere commune, & comme tout le monde vit. Les meres trop soigneuses de procurer du lait à leurs enfans, pechent contre ce précepte toutes les fois qu'elles présentent à leurs nourrices des mets préparés avec tout l'art des cuisiniers; qu'elles les forcent, quoique rassasiées, de goûter du moins quelques peu de friandises qu'elles leur offrent. Elles croient par-là faire du bien à leurs enfans, tandis que dans le vrai elles ne font que surcharger l'estomac de la nourrice. Il est avantageux à celle-ci, à la vérité, de prendre beaucoup d'alimens, pourvu que l'appétit y réponde, parce qu'elle a toujours du lait

(*d*) *Spach. gynæc. pag. 7. n. 77.*

prêt en abondance ; mais une nourriture ſimple, compoſée de bouillons à la viande, des chairs roties ou bouillies des jeunes animaux, eſt tout ce qu'il y a de mieux pour elle ; elle ſe trouve encore fort bien des herbages tendres, des fruits d'été bien mûrs & point acides, des œufs frais, des laitages ; les alimens fort gras, âcres, ſalés, aromatiques, ſont à éviter. En ſe conduiſant ainſi, il ſe formera dans le corps de la nourrice une quantité conſidérable d'un chyle bon, doux & louable, qui fournira abondamment à la nourriture de la mere & de l'enfant ; & on pourra même mettre aſſez de variété dans ces alimens, pour prévenir le dégoût qui réſulte toujours de l'uſage des mêmes choſes, lorſqu'on le continue trop long-tems.

Quand le nouveau né commence à téter, on recommande communément à la nourrice de rendre ſa nourriture plus liquide, en prenant plus de bouillon, & ſe retranchant ſur la quantité de la viande. Si ſon appétit demande une nourriture plus forte, elle pourra délayer ſon chyle par une boiſſon tenue & abondante.

A meſure que l'enfant prendra des

forces, on pourra accorder par degrés à la nourrice des alimens plus ſolides, comme le recommande Moſchion (*e*).

On regarde l'eau pure comme la meilleure de toutes les boiſſons, parce que toutes celles que l'art prépare, telles que la biere, le vin, & ſemblables, ou ſont déjà acides, ou tendent prochainement à le devenir; & on ſçait combien l'acrimonie acide eſt à craindre pour les enfans. Moſchion (*f*) n'accordoit les premiers jours à la nourrice que de l'eau ſimple; mais dans la ſuite l'enfant avançant en âge, il permettoit qu'on y mêlât un peu de vin. Il paroît qu'on doit accorder quelque choſe à cet égard à l'habitude & aux pays. On ſçait que dans certaines contrées on ne boit jamais, ou que très-rarement de l'eau. Or, ſi on vouloit réduire, par exemple, ſimplement à l'eau une nourrice accoutumée de tout tems à la biere, elle ne pourroit qu'à grande peine en ſoutenir l'uſage, & bientôt elle tomberoit en langueur. Je n'ai jamais vu que la biere, pourvu qu'elle fût douce, nouvelle, & bien déféquée, ait jamais fait de mal à aucunes de celles

(*e*) *Ibid.*
(*f*) *Ibid.*

qui avoient coutume d'en uſer ; ſur-tout la biere la plus pure qui s'aigrit moins facilement, & qui eſt plus nourriſſante. Lorſque le lait venoit à manquer à la nourrice, Ætius (*g*) lui ordonnoit de boire de la biere. « Le même jour, dit-» il, les mammelles ſe rempliſſent de » lait, mais juſqu'à ce qu'il s'y ſoit » amaſſé, la femme, dès qu'elle a avalé » la biere, ſent une foibleſſe générale » ſe répandre dans tous ſes membres ». La biere que nous recommandons ne doit pourtant pas avoir acquis, par la fermentation, une qualité enivrante ; car alors elle jetteroit la nourrice dans une forte ivreſſe. J'ai vu cette biere faire un effet merveilleux ſur beaucoup de nourrices, & en particulier ſur ma propre épouſe. Lorſqu'elle nourriſſoit ſes enfans, elle prenoit le ſoir, en ſe mettant au lit, une livre de biere, au moyen de quoi elle avoit toute la nuit ſes mammelles pleines de lait.

Lorſque les nourrices uſent d'une nourriture abondante, & languiſſent en même-tems dans le repos & l'oiſiveté, bientôt leur ſanté en ſouffre. Auſſi tous les Médecins leur recommandent-ils de faire un exercice ſalutaire ; ils

(*g*) *Lib. IV. cap. 6.*

conſeillent ſur-tout ceux qui donnent beaucoup de mouvement aux parties ſupérieures, comme de paitrir, de faire les lits, & même de porter de l'eau. La promenade à un air pur, libre & ſerain, leur eſt extrêmement avantageuſe. La tranquillité de l'eſprit & la gaieté, contribuent encore infiniment à conſerver la nourrice en ſanté.

On conſidere ordinairement l'apparition des regles chez les nourrices comme un accident fâcheux; il n'en faut même pas ſouvent davantage pour les faire renvoyer, parce qu'on regarde aſſez généralement le ſang menſtruel comme un ſang impur & gâté, ainſi qu'on l'a déja dit en traitant des maladies des filles. Ætius (*h*) avertit « de » ne pas donner aux nourrices beau» coup de friandiſes, & ſur-tout des pi» gnons; car ceux-ci étant fort huileux, » engendrent de la bile, flottent dans » l'eſtomac, & en outre excitent au » coït, dont la nourrice doit abſolument » s'abſtenir, le coït provoquant les » mois, & ces derniers corrompant le » lait, & en diminuant extrêmement la » quantité ». Moſchion (*i*) dit encore

(*h*) *Ibid.*
(*i*) *Ibid.*

la

la même choſe. Quand on choiſit une nourrice, on lui demande communément ſi, quand elle a nourri, elle avoit ſes ordinaires; ſi elle répond qu'oui, on l'en eſtime moins. J'ai vu dans une ſeule année changer ſix fois de nourrice pour cette ſeule raiſon. En pareil cas, j'examine ſoigneuſement la nourrice & ſon lait; ſi je trouve que ſa ſanté n'eſt point du tout altérée, & que ſon lait ne péche par aucun endroit, ni par la quantité, ni par la qualité, je ne conſeille jamais d'en changer. Il eſt de plus à remarquer, que dès que ces malheureuſes nourrices apperçoivent les moindres veſtiges de leurs regles, le trouble & l'inquiétude s'emparent de leur eſprit par la crainte qu'elles ont d'être renvoyées. Ce trouble & cette inquiétude diſparoiſſent, & la gaieté en prend la place, dès qu'on leur releve l'eſpérance par l'aſſurance qu'elle ne ſeront point congédiées. Je puis atteſter, avec toute la bonne foi poſſible, que moyennant les conditions énoncées ci-deſſus, je n'ai jamais obſervé qu'il ait réſulté aucun inconvénient pour les enfans, d'être allaités par des femmes qui avoient leurs regles. Il paroît qu'il y a bien plus

à craindre du fréquent changement des nourrices.

On eſt en uſage chez les princes de ſéparer la nourrice de ſon mari. Ætius (*k*) défend ſéverement le coït, & par rapport aux menſtrues qu'il craignoit, & parce que quelques femmes en reſtent enceintes, ce qui eſt, dit-il, tout ce qui peut arriver de pire au nourriſſon. On obſerve cependant tous les jours que des femmes qui cohabitent librement avec leurs époux, & dont pluſieurs même deviennent enceintes, ne laiſſent pas d'allaiter heureuſement leurs petits dans ce tems-là même. Si on vouloit être trop ſévere ſur cet article, ne ſeroit-il pas à craindre qu'une jeune femme, dans la fleur de l'âge, qui mene une vie douce, & ſe nourrit bien, ne cherchât à ſe ſatisfaire en ſecret, ou qu'elle ne tombât dans la langueur ſi elle étoit obſervée de trop près? j'ai vu cela arriver quelquefois; & c'eſt cette raiſon qui a fait penſer à M. Brouzet (*l*) qu'un uſage modéré des plaiſirs de l'amour ne pouvoit être préjudiciable ni à la mere, ni

(*k*) *Ibid.*

(*l*) Educat. medicin. Tom. I. chap. 5. pag. 205 & ſuivantes.

à l'enfant. On trouve, à la vérité, quelques nourrices d'un tempérament froid & lent, qui ont très-peu de penchant à l'amour; mais on choisit d'ordinaire pour cet emploi des femmes très-saines, pleines de suc, & fort éloignées de ce tempérament.

Il ne paroît pas d'ailleurs qu'il y ait tant à s'alarmer si les femmes viennent à concevoir pendant qu'elles nourrissent. Cela arrive assez fréquemment aux meres qui allaitent elles-mêmes leurs enfans. Comme les regles sont ordinairement supprimées chez les nourrices, il leur arrive souvent d'être grosses sans qu'elles le sçachent. Dans la plûpart même, le lait, dans les premiers mois de la grossesse, est aussi bon & aussi abondant qu'il a coutume de l'être. A mesure que le volume de la matrice augmente, la quantité de lait qui se portoit aux mammelles diminue communément, & disparoît enfin tout à fait de lui-même; mais l'enfant a toujours joui quelques mois de plus du lait de sa mere, & il est plus facile ensuite de le sevrer. On croit assez généralement que si les femmes allaitent pendant la grossesse, le fœtus en souffrira; mais le volume de l'embryon est si peu

de choſe dans les premiers tems, qu'il trouve aiſément à ſe nourrir dans la matrice, quoiqu'il ſe dérive chaque jour aux mammelles une grande quantité de lait. Si une femme peut fournir à la ſubſiſtance de deux, ou même d'un plus grand nombre d'enfans, qu'elle porte quelquefois en même-tems dans la matrice, pourquoi ne pourra-t-elle pas nourrir tout à la fois, & l'enfant qu'elle allaite, & le fœtus qu'elle a conçu ?

J'ai vu une femme, qui, ſentant les premieres douleurs de l'accouchement, donnoit la mammelle à un enfant d'un an, & lui diſoit en ſouriant, de dire adieu au lait, deſtiné à celui qui alloit naître. Sur ce que je lui témoignois ma ſurpriſe, elle me dit que c'étoit déjà pour la ſixieme fois qu'elle faiſoit la même choſe. Peu d'heures après elle mit au monde un enfant ſain & robuſte, qu'elle allaita à ſon ordinaire fort heureuſement.

Il ne ſera pas hors de propos, je penſe, de parler en cet endroit des obſtacles qui font que l'enfant ne peut pas, ou ne peut que très-difficilement téter, & d'examiner en même-tems par quels moyens on peut détruire ou corriger ces obſtacles.

On ſçait que la langue & les levres ſont ce qui ſert le plus à la ſuction ; ainſi l'intégrité de ces parties, & la liberté de leurs mouvemens ſont très-requiſes pour cette fonction. Parmi les ligamens qui affermiſſent la langue, & qui la retiennent dans ſa place, le principal eſt celui qui eſt attaché à la partie antérieure & inférieure de la langue, & qui eſt connu ſous le nom de *frein* ou de *filet*. La bouche étant ouverte, & la pointe de la langue élevée en haut, il ſe préſente d'abord à la vue. Il eſt formé par la continuité & la duplicature lâche de la membrane qui tapiſſe l'intérieur de la bouche. Ce ligament empêche que la langue ne ſe renverſe trop en arriere. On remarque que chez les enfans de naiſſance il s'avance plus vers la pointe de la langue que chez les adultes, & qu'il l'atteint même quelquefois, quoique rarement ; ce qui s'oppoſe à ce que la langue puiſſe s'élever vers la voûte du palais, ou s'avancer juſqu'au bord des levres, & prive cette partie de la liberté des mouvemens néceſſaires pour la ſuction. On remédie à cet inconvénient en faiſant couper par un Chirurgien habile la partie excédente du filet qui bride la langue.

Les ignorantes ſages-femmes ont la pernicieuſe coutume de déchirer elles-mêmes avec les ongles ce filet, ou de le couper avec des ciſeaux, dans la ferme croyance où elles ſont que cette opération eſt abſolument indiſpenſable pour que l'enfant tete avec facilité, & même pour qu'il parle librement étant grand, ce qui a fait paſſer en proverbe par rapport aux babillards, *qu'on leur a trop coupé du filet.*

Mais avant d'en venir à cette ſection, il eſt évident qu'on doit examiner d'abord ſi elle eſt néceſſaire, ou non. Si l'enfant avance la langue juſqu'à l'extrémité des levres; s'il touche avec la pointe la voûte du palais; s'il ſaiſit le doigt, & le ſuce lorſqu'on le lui met dans la bouche, il n'eſt point néceſſaire de couper le filet, puiſqu'alors la langue a toute la mobilité requiſe à cet âge, ſçavoir pour la ſuction & la déglutition. Quand le célebre Petit (*m*) étoit en doute s'il falloit couper le filet, il faiſoit préſenter la mammelle à l'enfant; s'il pouvoit téter, il ne le coupoit pas, lors même qu'il croyoit que la liberté de la langue en étoit gênée. Il aimoit

(*m*) Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, an. 1742. pag. 247 & ſuivantes.

mieux alors différer l'opération juſqu'après le ſevrage, parce qu'elle étoit alors plus facile, & qu'il avoit d'ailleurs ſouvent obſervé que ce vice ſe corrigeoit inſenſiblement avec l'âge, enſorte que des enfans à qui tout le monde avoit jugé indiſpenſable de couper le filet immédiatement après la naiſſance, ne laiſſoient pas de parler dans la ſuite avec la plus grande liberté. D'ailleurs, comme cette opération eſt très-difficile dans ce premier âge, & qu'on craint toujours de couper trop ou trop peu du filet, c'eſt avec raiſon qu'on la renvoye à un autre tems, à moins qu'on ne ſoit forcé de la faire par l'impoſſibilité où l'enfant ſe trouve de pouvoir téter. M. Petit s'eſt vu une fois obligé de faire une ſeconde ſection du filet à un adulte, pour lui rendre la liberté de la parole, la premiere n'ayant pas été ſuffiſante pour cela. Au contraire, ſi l'inciſion a été trop prolongée, la partie antérieure de la langue manque de ſoutien.

Le même Auteur a vu un enfant balbutier, uniquement, à ce qu'il penſe, parce qu'on lui avoit coupé le filet mal à propos, & ſans néceſſité; il avoue que plus de la moitié des enfans pour

lesquels il a été appellé, n'en avoient pas besoin, & qu'il ne l'a pas même coupé à tous ceux à qui cette bride paroissoit gêner les mouvemens de la langue.

Il y a à chaque côté du filet les arteres & les veines ranines, qu'une main mal habile peut facilement blesser, surtout les veines qui sont plus superficielles. Comme l'enfant nouveau-né s'essaye presque continuellement à sucer, il augmente par-là l'hémorrhagie, & périt en suçant lui-même son propre sang. M. Andry (*n*) rapporte un cas malheureux de cette espece, d'après Dionis. Un Chirurgien appellé auprès d'un enfant de naissance, unique héritier d'une riche famille, pour lui couper le filet, ouvrit sans s'en appercevoir la veine ranine. Dès qu'il eut vu l'enfant téter avec facilité, il s'en fut tranquillement, ne se doutant de rien. La nourrice le croyant rassasié, le mit dans son berceau. L'enfant continuoit à remuer les levres comme s'il tétoit encore; mais comme ce mouvement est assez ordinaire aux enfans, on ne soupçonna rien de fâcheux. Cependant le petit malheureux commença à pâlir,

(*n*) Orthopédie, Tom. II. pag. 309.

il devint foible, & dans peu il mourut. On trouva par l'ouverture du cadavre, l'eſtomac rempli de ſang. L'hiſtoire de la Médecine nous offre pluſieurs exemples pareils.

On voit par tout cela que l'opération dont il s'agit demande une main habile pour être faite avec ſûreté. Cependant quoique l'hémorrhagie qui la ſuit quelquefois épouvante toujours, & que quelques cas malheureux aient appris qu'elle n'eſt pas ſans danger, il eſt pourtant vrai qu'un Chirurgien inſtruit, adroit, & qui ne manque pas de courage, peut s'en rendre maître. M. Petit (*o*) aſſure qu'il n'a vu périr de cette hémorrhagie aucun des enfans pour leſquels il a été appellé. Dans les adultes on ouvre ſans riſque, comme on ſçait, les veines ranines; mais c'eſt qu'ils retiennent la langue immobile, lorſqu'on les avertit de ne pas la remuer; & l'eau froide, ou bien un morceau de glace qu'on met ſous cette partie, réprime aſſez promptement l'hémorrhagie. Les enfans, au contraire, continuant à ſucer le ſang qui s'échappe des vaiſſeaux ouverts, l'hémorrhagie, loin de s'arrêter, augmente toujours

(*o*) Mémoires de l'Acad. Roy. des Sciences, an. 1742.

davantage. Le meilleur moyen pour la réprimer efficacement eſt donc d'empêcher la ſuction, en rendant la langue immobile; & c'eſt à quoi M. Petit eſt parvenu par un procédé fort ingénieux.

Ce grand Chirurgien avertit que l'hémorrhagie peut être une ſuite de l'opération, quoique très-bien faite, & que les veines ranines n'aient été aucunement léſées. Il a vu un cas pareil où il s'en falloit plus de deux lignes que l'inſtrument n'eût atteint ces veines, & où cependant il s'écoula une quantité de ſang conſidérable. Cela peut arriver lorſque des rameaux notables des vaiſſeaux ranins rampent dans la duplicature du frein, ce qui a lieu ſurtout quand celui-ci ſe trouve plus gros qu'à l'ordinaire.

On eſt menacé encore d'un autre accident lorſqu'on a coupé le filet ſans néceſſité, ou qu'on a trop prolongé l'inciſion. Le peu de ſang qui s'échappe toujours des petits vaiſſeaux ouverts, excite l'enfant à la déglutition; & comme la langue, en pareil cas, n'eſt plus ſuffiſamment retenue par le filet qu'on a coupé imprudemment, elle ſe recourbe en arriere, enſorte que ſa pointe

eſt tirée vers le voile du palais, tandis que ſa baſe déprime l'épiglotte, & ferme la glote, d'où s'enſuit une prompte ſuffocation. M. Petit (*p*) a été témoin de ce triſte cas. « Un enfant, dit-il, à » qui on coupa le filet immédiatement » après ſa naiſſance, étouffa cinq heures » après. On crut que l'opération en étoit » cauſe ; on m'appella pour faire l'ou- » verture du cadavre. Je portai d'abord » mon doigt dans la bouche, & je n'y » trouvai point la langue, mais ſeule- » ment une maſſe charnue qui bou- » choit le paſſage de la bouche au go- » ſier. Je fendis les deux joues juſ- » qu'aux muſcles maſſeters, & je trou- » vai la langue renverſée au-delà de ce » que j'appelle la valvule du goſier, la » pointe tournée vers le pharinx, où » elle avoit été pouſſée par les mouve- » mens de la déglutition. Ce cas me » parut extraordinaire, & je cherchois » la cauſe de ce fait, lorſque peu de tems » après je fus appellé pour un enfant » auquel on avoit coupé le filet deux » heures après ſa naiſſance, & qui peu » après étoit tombé dans le même cas. » Mon premier ſoin fut d'introduire le » doigt juſqu'à la langue, que je ne

(*p*) Même endroit.

» trouvai pas encore entiérement ren-
» verſée dans le goſier; je la remis
» dans la bouche, ce qui fit un bruit
» ſemblable à celui que fait un pi-
» ſton que l'on retire avec force du
» corps d'une ſeringue. Je retirai mon
» doigt, & j'obſervai que l'enfant fai-
» ſoit de la bouche ce que font ceux
» qui tetent. J'entendois un bruit de
» déglutition qui dura quatre ou cinq
» minutes, puis tout à coup il retomba
» dans l'étouffement, ce qui ſe paſſoit
» dès qu'on ramenoit la langue dans
» la bouche. Enfin, on fut obligé d'em-
» ployer une compreſſe de la longueur
» de deux pouces, large de quinze li-
» gnes, épaiſſe de demi-pouce, couſue
» à une bande à quatre chefs, au moyen
» de laquelle bande j'aſſujettis la langue
» dans la bouche, depuis la pointe juſ-
» qu'auprès de ſa racine où étoit cette
» compreſſe. On l'ôtoit chaque fois que
» l'enfant vouloit téter, & on la remet-
» toit enſuite pour contenir la langue;
» ce moyen ayant réuſſi tout le jour,
» on envoya l'enfant & la nourrice à
» la campagne. Le bandage omis pen-
» dant quelque tems, l'enfant retomba
» dans le même étouffement, & per-
» ſonne n'ayant ramené la langue à ſa

» place, il étouffa. Nous le trouvâmes » mort dans l'état fâcheux de ceux qu'on » a étranglés.

» Deux ou trois ans après je fus ap- » pellé, continue M. Petit, pour pareil » cas, & comme l'enfant étoit dans mon » voiſinage, je ne me fiai qu'à moi- » même; je réuſſis, & l'enfant eſt encore » vivant ».

Mais ce qui paroîtra encore plus ſingulier, c'eſt que le même malheur eſt arrivé à un enfant deux heures après ſa naiſſance, quoiqu'on ne lui eût pas coupé le filet. M. Petit (*q*) aſſure avoir vu encore ce fait étonnant. On lui mit par haſard le doigt dans la bouche, & tout auſſi-tôt la ſuffocation ceſſa, l'enfant s'étant mis à le ſucer; elle revint encore pluſieurs fois, & diſparut toujours de la même maniere. Il fallut placer auprès de ce malheureux enfant, la nuit & le jour, des gardes pour l'empêcher de ſuffoquer. Après deux ou trois ſemaines il perdit enfin l'habitude d'avaler ſa propre langue. On ſçait que les eſclaves d'Angola s'étouffent ainſi eux-mêmes pour ſe venger de leurs maîtres, lorſqu'ils leur rendent la ſervitude trop dure. Qui eſt-ce donc qui a enſeigné à

(*q*) Même endroit.

ces misérables cet art funeste, dont on ne peut jamais faire qu'une seule expérience? L'accident arrivé à l'enfant dont parle M. Petit, ne peut-il pas être attribué à la trop grande flexibilité du filet? & ne pourroit-on pas soupçonner aussi, que la violence des convulsions des muscles de la langue, produit un effet pareil chez les épileptiques qui suffoquent dans le paroxisme?

Quand il est indispensablement nécessaire de couper le filet, on doit apporter les plus grandes précautions pour ne pas ouvrir les vaisseaux ranins. Si le Chirurgien peut placer ses doigts entre la langue & la mâchoire inférieure, il fait assez aisément cette section avec des ciseaux à pointes mousses. Mais par malheur il arrive souvent que la langue est si fortement bridée, que sa pointe ne peut pas s'élever. M. Petit (*r*) a imaginé & décrit un instrument excellent, avec lequel on peut faire cette opération en toute sûreté, en même-tems qu'il a montré les imperfections d'un autre instrument dont on étoit en coutume de se servir auparavant.

Il arrive quelquefois, mais rarement, que la langue est attachée par les côtés

(*r*) Même endroit.

aux parties circonvoiſines, au moyen de certains ligamens contre nature (*s*) qu'il faut couper, ce qui ſe fait ſans grand danger, parce qu'il n'y a pas tant lieu de craindre d'ouvrir les vaiſſeaux, que par l'opération du filet.

On a obſervé depuis peu un nouvel obſtacle à la ſuction, auquel on n'avoit guere penſé juſqu'ici. La langue eſt quelquefois ſi fortement appliquée à la voûte du palais, qu'elle ſemble y être attachée par de la colle. En pareil cas, il faut éloigner avec une ſpatule, ou telle autre choſe, la langue du palais, afin que l'enfant puiſſe ſucer & avaler. On rapporte les cas de trois enfans qui furent pluſieurs jours ſans pouvoir téter par cette ſeule raiſon, & qu'on ſauva heureuſement par ce moyen ſi ſimple (*t*).

Il peut ſe trouver encore dans le voile du palais & dans le goſier, des obſtacles qui s'oppoſent à la ſuction & à la déglutition, ou qui du-moins les rendent difficiles, en troublant l'action des parties qui ſervent à ces fonctions. C'eſt ainſi qu'Hippocrate a dit (*u*) : *que*

(*s*) Levret, l'Art des Accouchemens, §. 1321.

(*t*) Mémoires de l'Acad. Roy. de Chirurgie, t. III, page 16.

(*u*) *De dentitione.*

les enfans qui touſſent en tétant, ont ordinairement la luette trop groſſe. Il parle enſuite au long de certains ulceres de mauvais caractere qui occupent quelquefois ces parties.

Si l'enfant naît avec la levre ſupérieure fendue (ce qu'on appelle bec-de-lievre), il a de la peine à téter ; & ce qui augmente cette difficulté, c'eſt qu'alors la voûte du palais eſt auſſi ordinairement fendue. L'air entrant librement dans cette fente empêche la ſuction, ou ſi l'enfant tire quelque peu de lait de la mammelle, il reflue communément par le nez. La même choſe arrive, ſi on eſſaye de nourrir ces malheureux enfans à la cuiller ; ainſi il n'eſt pas ſurprenant que pluſieurs périſſent. Il en échappe pourtant quelques-uns. Il paroît que ceux-ci prennent inſenſiblement l'habitude de fermer la fente du palais avec le dos de la langue, qu'ils élevent, tandis qu'ils ſucent avec la pointe & les levres. Lorſque les enfans ſont devenus grands, on leur fait l'opération du bec-de-lievre ; la fente du palais ſe retrécit pour l'ordinaire peu-à-peu, & s'efface enfin tout-à-fait (*x*). J'ai vu quelques

(*x*) Levret, l'art des Accouchemens, §. 1321. 1324. Mém. de l'Acad. Roy. de Chirurg. t. I. in-4°. p. 605.

ſujets nés avec la levre ſupérieure ſans diviſion, qui ne laiſſoient pas d'avoir à la partie poſtérieure de la voûte du palais une fente à y placer facilement le bout du petit doigt. J'ai vu auſſi un homme de plus de cinquante ans, qui reſta avec un bec-de-lievre de naiſſance, n'ayant jamais rien fait pour en guérir, dont le palais étoit cependant entier. Il ne me fut pas poſſible de ſavoir s'il avoit été fendu ou non auparavant.

Par tout ce que nous avons dit ci-deſſus, on voit aſſez que le lait eſt l'aliment le meilleur, comme le plus naturel qu'on puiſſe donner à l'enfant. Il s'agit préſentement d'examiner les changemens qu'il éprouve naturellement dans l'eſtomac, & quels ſont les maux qu'il cauſe, lorſqu'il ne ſe digere pas bien.

Si on laiſſe repoſer du lait dans un vaſe bien propre, il paroît d'abord, comme chacun ſait, d'un blanc parfaitement uniforme. Il s'éleve enſuite à la ſurface une ſubſtance blanche, légere, épaiſſe & graſſe, qu'on nomme crême, ou beurre. Quand on en a enlevé cette ſubſtance, ce qui reſte eſt un lait écrémé, un peu bleuâtre, & plus tranſparent, où ſe trouvent mêlés enſemble la partie ſéreuſe & caſeuſe. Si on jette dans

du lait de la préſure, qui eſt un lait caillé qu'on trouve dans l'eſtomac des jeunes animaux ruminans, il ſe forme un coagulum uniforme, qu'on peut couper, & qui ſe ſépare bientôt de lui-même, en petit lait, & en *coloſtrum* (*y*), ou fromage; d'où l'on voit que le lait ſe coagule naturellement dans l'eſtomac. C'eſt ce qu'on voit à l'œil chez les enfans voraces qui ſe chargent d'une trop grande quantité de lait à la fois. Ils le regorgent peu de tems après l'avoir pris, ſous forme de fromage, mais mol & peu compacte. Il eſt à remarquer d'ailleurs, que le lait de femme a moins de parties caſeuſes que celui des animaux, car il eſt fort doux & fort tenu; nouvelle raiſon pour lui donner la préférence ſur tout autre lait, quand il s'agit de la nourriture des enfans nouveaux nés. Celui qui en approche le plus eſt le lait d'âneſſe, enſuite celui de jument, de chevre & de brebis, dans l'ordre que je viens de les nommer. Mais le lait, quel qu'il ſoit, tend de lui-même à l'acrimonie acide, ſur-tout lorſqu'on le laiſſe repoſer dans un endroit chaud. Or, cet acide, dès qu'il eſt développé, accélere &

(*y*) *Boerh. Chemia, tom. II. Prolegom. part. II. pag.* 298.

augmente dans l'eſtomac la coagulation du lait ; & c'eſt alors, comme le porte le texte, que les enfans ont beaucoup à ſouffrir de ce lait, trop tôt & trop fortement coagulé dans leur ventricule. J'ai vu quelquefois après la mort tout ce viſcere rempli & diſtendu par une maſſe fromageuſe épaiſſe, & ſentant l'aigre.

Le lait naturellement coagulé dans l'eſtomac, mais encore mou, ſort peu-à-peu par le pylore, & parvenu dans le duodenum, il y rencontre auſſi-tôt la bile qui eſt ſavonneuſe, & le ſuc pancréatique, très-analogue à la ſalive. Ces deux liqueurs le diſſolvent, le délayent, & le mettent en état de parcourir tout le canal inteſtinal. Dans ce trajet, il laiſſe échapper tout ce qu'il contient d'utile, lequel eſt reſorbé par les veines lactées. Les feces ou le marc s'évacuent par l'anus ; car on obſerve que les enfans qui ne vivent que de lait, ne laiſſent pas de rendre des excrémens ſolides, & en aſſez grande quantité. Il paroît que c'eſt la partie fromageuſe qui les fournit principalement ; & c'eſt là, peut-être, ce qui a fait dire à Hippocrate (z), que *les enfans qui rejettent beau-*

(z) *De dentitione.*

coup de matiere laiteuſe (*a*) *par le vomiſſement, ont le ventre ſerré;* car il eſt remarquable qu'il ne dit pas que ce ſoit proprement le lait que ces enfans rejettent (*b*); & en effet c'eſt le *coloſtrum* qu'ils vomiſſent, ou plutôt qu'ils regorgent; ainſi la quantité des matieres fécales doit naturellement diminuer. On lit encore dans Hippocrate (*c*), que *ceux dont les urines ſont plus abondantes que les ſelles, ſont plus nourris qu'il ne convient.* En effet, chez les enfans dont parle ici Hippocrate, tout ce qui peut être diſſous par l'action des forces digeſtives paſſe dans le ſang, ce qui diminue la quantité des gros excrémens, tandis que l'abondance des urines montre que les veines lactées ont pompé beaucoup de lait. Hippocrate (*d*), au contraire, condamne *les enfans qui n'urinent pas aſſez, mais qui ont des déjections crues & trop fréquentes. Ces enfans*, ajoute-t-il, *ſont ſujets à des maladies.* Il loue les ſelles abondantes, pourvu que d'ailleurs la digeſtion ſe faſſe bien. *Ceux*, dit-il, *qui ont des déjections copieuſes, & chez qui la coction*

(*a*) *Multum lacteum.*
(*b*) Γαλακτώδες.
(*c*) *Ibid.*
(*d*) *Ibid.*

des alimens ſe fait parfaitement, jouiſſent d'une meilleure ſanté que les autres. C'eſt que cela prouve tout-à-la-fois que l'enfant prend beaucoup de lait, & qu'il le digere convenablement.

Le lait, dans l'état naturel, ſe coagule donc dans l'eſtomac ; mais ce coagulum devient une cauſe de maladie, lorſqu'il ſe forme trop promptement, & qu'il eſt trop dur. On peut prévenir efficacement ces concrétions morbifiques, par les conſidérations ſuivantes auxquelles on doit ſe rendre attentif.

Lorſque les enfans ſouffrent ou qu'ils ont faim, ils ne le marquent que par leurs cris. Or, il arrive ſouvent que les nourrices leur préſentent la mammelle auſſi-tôt, ſans ſe mettre beaucoup en peine de découvrir ce qui peut occaſionner les plaintes ; & ſi elles abondent en lait, elles y reviennent encore après de courts intervalles. Il eſt bon, à la vérité, que les enfans nouveaux nés tettent ſouvent, mais il faut qu'ils ne prennent qu'une médiocre quantité de lait à la fois, ſans quoi leur eſtomac ſe trouveroit trop diſtendu, & ne pourroit pas agir ſuffiſamment ſur ce lait qui, venant bientôt à s'aigrir, exciteroit de nouveau les cris de l'enfant. Si on lui donne en-

core à tetter, on augmente très-considérablement tous ses maux. Aussi Moschion (*e*) avertit-il prudemment de ne pas présenter la mammelle à l'enfant toutes les fois qu'il pleure, mais de rechercher avec soin si la cause de ses pleurs ne viendroit point de ce qu'il est trop serré dans son maillot, de quelque partie qui est en souffrance, par la trop grande contriction des bandes, ou enfin de ce que l'enfant croupit dans son urine ou ses excrémens. On connoît, *dit-il*, qu'il a besoin de nourriture, quand les *hypocondres sont creux*, l'estomac étant alors désempli, par la longueur du tems qui s'est écoulé depuis qu'il n'a pas tété; en ce qu'il entr'ouvre la bouche & remue les levres; qu'il saisit fortement le doigt qu'on lui présente, & le suce. Il est quelquefois inquiété & molesté par la trop grande quantité de lait contenue dans son estomac. Il s'agite alors, & se jette de côté & d'autre. La plénitude de l'estomac fait enfler les hypocondres. En pareil cas les anxiétés augmentent, si l'on fait téter de nouveau l'enfant. Que si par les plus exactes recherches, on ne découvre rien à quoi on puisse

(*e*) *Spach. gynac. pag. 9. n. 99. 100. 101.*

attribuer ſes pleurs, Galien (*f*) dit qu'entre le mammellon de la nourrice, il reſte encore deux grands adouciſſemens à ſes maux : « un mouvement modéré, & le » chant, par leſquels on calme non ſeulement ſes ſouffrances, mais on lui procure le ſommeil, la nature témoignant » elle-même par-là que les enfans ſont » nés avec un penchant naturel pour la » muſique & les exercices. »

Il y a encore une autre cauſe qui augmente & accélere la coagulation du lait dans l'eſtomac; c'eſt le mouvement trop fort du berceau. On ſait que du lait récemment trait, qu'on met dans des vaiſſeaux de verre très-propres, ſe coagule par la ſeule agitation, & que le beurre ſe ſépare même quelquefois, en très-peu de tems, des autres parties; après quoi ce lait ne tarde pas de s'aigrir, & contracte enſuite une acrimonie rance. Le beurre enlevé, ce qui reſte eſt le petit lait, mêlé avec le fromage, ce qu'on appelle lait écrémé, lequel eſt encore aſſez épais, & tend prochainement à l'acidité. Ainſi quand les gardes, pour appaiſer les cris importuns de l'enfant, le bercent avec violence, bientôt le lait ſubit une altération pareille dans

(*f*) *De ſanitate tuenda, lib. I. cap. 7.*

ſon eſtomac. En parlant dans une autre occaſion (*g*) des maux produits par l'acrimonie acide dans le ventricule, on a remarqué que ce viſcere, par lui-même, n'eſt peut-être pas d'une extrême ſenſibilité, mais que ſon orifice ſupérieur, ou le *cardia*, eſt très-ſuſceptible d'impreſſions douloureuſes par tout ce qui eſt âcre. Lors donc que l'acide eſt en repos dans l'eſtomac, l'enfant ne ſouffre point du tout. Mais dès que des rots qui l'élevent en haut, l'agitation ou le changement de ſituation du corps le mettent en mouvement & l'appliquent à cet orifice, il en réſulte de violentes cardialgies. Que ne ſouffre donc pas un malheureux enfant, qui, couché preſque à plat, eſt rudement ſecoué dans ſon berceau ? Le cerveau même, ſi mobile à cet âge, peut facilement ſe reſſentir de ces violentes ſecouſſes, ſur-tout ſi elles ſont inégales ; d'où l'on a lieu de craindre des vertiges, des vomiſſemens & des convulſions (*h*). J'ai connu un enfant robuſte de huit ans, que ſes camarades avoient mis par force dans un ber-

(*g*) Voy. les Aphor. de Boerh. avec les Comment. de M. Van-Swieten. §. 63. de la traduction de M. Moublet.

(*h*) Brouzet, Educat. médic. des Enfans, Tom. I. p. 123.

ceau,

ceau, où ils l'agiterent violemment, qui fut pris d'un vertige ténébreux, suivi d'un vomissement de bile érugineuse, après lequel il languit encore pendant quelques jours.

On préfere donc avec raison les berceaux qui n'appuyent pas sur le pavé, mais qui, mollement suspendus des deux côtés, peuvent recevoir un mouvement oscillatoire très-doux & uniforme, qui diminue petit à petit, & insensiblement, & finit enfin sans donner aucune secousse; quand les berceaux roulent sur le pavé, dès que le mouvement cesse, il en résulte un ébranlement violent qui éveille pour l'ordinaire l'enfant en sursaut.

Au reste, l'agitation modérée que procure un berceau bien suspendu, est très-avantageuse aux enfans. C'est une sorte d'exercice du corps, fort douce, qui leur est à la fois agréable & salutaire.

§. 1355.

Car cette masse devenant peu-à-peu plus âcre & plus acide, communique aux excrémens une couleur verte, & d'une odeur acide;

produit des vomiſſemens aigres ; des tranchées, des vents, des douleurs, & une infinité d'autres maux, mais principalement des convulſions.

ON a vu dans le chapitre des maladies dépendantes de l'acide ſpontané (*i*), que le ſiege principal de cette acrimonie ſe trouve dans les organes de la premiere digeſtion, ſavoir l'eſtomac & les inteſtins, qui par conſéquent en reçoivent les premieres impreſſions.

Le lait coagulé dans l'eſtomac devient âcre par le ſéjour ; & dès qu'une fois il s'eſt aigri, tout le lait que l'enfant avale enſuite ſe coagule auſſi-tôt fortement, & dans peu il contracte la même acrimonie. Auſſi les Médecins prudens ſe hâtent-ils de recourir promptement aux abſorbans pour la dompter, dès que l'enfant fait des rots acides, ou qu'il rejette par le vomiſſement des matieres aigres ; ſachant bien qu'il eſt très-difficile de remédier à cet accident, ſi on donne à l'acide le tems de pénétrer & d'imbiber,

(*i*) Voyez les Aphor. de Boerh. avec les Comment. de Van-Swiéten. §. 60 & ſuivans, de la traduction de M. Moublet.

pour ainſi dire, toute la ſurface intérieure de l'eſtomac; car de même que du lait frais ſe corrompt ſur le champ, ſi on le verſe dans un vaſe où il a longtems ſéjourné du lait, la même choſe arrive dans l'eſtomac à celui que l'enfant prend de nouveau; & alors généralement tout ce qui eſt contenu dans la totalité du conduit inteſtinal, contracte une acrimonie acide; les excrémens prennent une couleur verte, & ſentent fortement l'aigre.

Le foie, qui eſt dans les nouveaux nés d'un volume fort conſidérable, ſépare une grande quantité de bile, laquelle ſe mêlant au *coloſtrum* dans le duodenum, en détruit la ténacité & corrige l'acrimonie acide; auſſi chez les enfans qui ſe portent bien, les excrémens ſont jaunâtres & d'une conſiſtance égale. Mais dès que la bile manque, ou que ſon énergie s'affoiblit, il ſort par l'anus avec les excrémens des grumeaux blanchâtres & fromageux. La couleur jaune des excrémens ſe change en une couleur verte, quelquefois ſi foncée, qu'il ſemble que les linges de l'enfant aient été teints avec du verd-de-gris, & que ces taches ont toute la peine du monde à s'effacer. Delà vient que les Médecins

reconnoiſſent à coup sûr par les excrémens, s'il y a des acides dans les premieres voies. C'eſt un très-bon ſigne, ſi les matieres ſont égales, liées, & ſans mêlange de grumeaux laiteux. Lorſqu'elles verdiſſent promptement dans les linges, quoiqu'elles fuſſent jaunes en ſortant du corps, c'eſt ſigne que l'acrimonie acide eſt ſur le point de naître. Mais ſi elles ſentent l'aigre, & ſortent vertes, on en infere avec raiſon que tout le canal inteſtinal eſt farci de concrétions fromageuſes acides (*k*). Cette acrimonie prenant toujours de nouvelles forces, & irritant continuellement les premieres voies, on conçoit facilement qu'il doit en réſulter des douleurs, des vents, des tranchées, & quantité d'autres maux.

Les enfans qui ſont dans cet état tombent dans une maigreur univerſelle. Le bas-ventre ſeul, farci du *coloſtrum* accumulé dans les inteſtins, ſe tuméfie; & à moins que ce *coloſtrum* ne puiſſe être évacué, & l'acrimonie domptée, ces enfans périſſent miſérablement. Car dès que le mal en eſt venu là, ils guériſſent très-difficilement. Cependant ils ne laiſſent pas ſouvent d'être voraces. C'eſt ce

(*k*) *Ibid.* §. 63 & 64.

qu'Hippocrate (*l*) ſemble avoir eu en vûe, lorſqu'il dit que *les enfans à la mammelle qui ne profitent pas, deviennent maigres, & ſe remettent avec peine.* Il dit encore dans un autre endroit (*m*) que *les enfans voraces, qui ſe gorgent de lait, ne prennent pas aſſez d'embonpoint.* Et ailleurs encore (*n*): *Les enfans voraces, qui vont médiocrement à la ſelle, mais qui ne profitent pas, ſont maladifs.*

Les Médecins ont très-ſouvent occaſion de voir de ces malheureux enfans, dont toutes les parties ſont dans la plus grande maigreur, tandis que le bas-ventre eſt bouffi & tuméfié; ſur-tout chez le pauvre peuple, à qui la miſere & les travaux domeſtiques font ſouvent négliger le mal dans ſa naiſſance, & demander trop tard les ſecours de la médecine; ces enfans reſtent pendant long-tems conſtipés; ils ont enſuite une diarrhée colliquative; leurs forces s'épuiſent, & la mort termine bientôt leurs ſouffrances. On ſera peut-être étonné qu'une maladie, provenant de l'acrimonie acide, finiſſe par une diarrhée putride. Mais il eſt à remarquer que ce ſont les

(*l*) *De Dentitione.*
(*m*) *Ibid.*
(*n*) *Ibid.*

inteſtins enfin gangrenés qui en fourniſſent la matiere, ſans compter que la partie caſeuſe du lait, quoiqu'elle s'aigriſſe d'abord, à raiſon de la grande quantité de ſéroſité qu'elle contient, tend pourtant d'elle-même à la nature animale; car le vieux fromage ſe putréfie & prend une âcreté inſigne. Il y a plus, lors même qu'il n'eſt pas encore pourri, ſi on l'approche du feu, il ſe fond comme de la corne, & exhale une odeur déſagréable, pareille à celle que répandent les parties ſolides des animaux, quand on les brûle; & en outre, le fromage donne par l'analyſe chimique les mêmes produits que les ſubſtances animales, tant ſolides que fluides.

Le plus ſouvent néanmoins le mal ne vient pas auſſi avant. Les enfans périſſent auparavant dans les convulſions, produites par l'acide qui corrode les inteſtins, & qui irrite ſympathiquement tout le ſyſtême des nerfs dont la mobilité eſt ſi grande à cet âge. Delà vient l'avertiſſement que nous donne Hippocrate dans le paſſage ſuivant: « Les en-» fans ſont pris des convulſions, lorſ-» qu'il leur arrive une fievre aiguë, » qu'ils ne vont pas du ventre, qu'ils » ont des inſomnies & des frayeurs;

» qu'ils crient & changent de couleur, » étant tantôt d'un verd pâle, tantôt » livides, & tantôt rouges. Depuis la » naiſſance juſqu'à l'âge de ſept ans, les » enfans ſont très-expoſés à ces acci- » dens ». La conſtipation indique que les excrémens ſont retenus ; & les autres ſymptômes ſont des ſignes de douleur. C'eſt ce qui a fait dire à Hyppocrate dans un autre endroit: (*o*) « Dans » les enfans la fievre aiguë, la ſuppreſ- » ſion des ſelles, les veilles, l'agitation » des pieds, le changement de couleur, » la rougeur, préſagent des convul- » ſions ». En effet, quand les enfans ont des tranchées, ils frappent continuellement des pieds. Une rotation ſinguliere du globe de l'œil, qu'on entrevoit ſous les paupieres preſque fermées, indique encore des convulſions. Ils regardent leurs gardes d'un air craintif; les envies de vomir ſuivent de près ; & après cela les convulſions.

§. 1356.

On guérit ces maux par les antiacides fixes, par les purgatifs, par

(*o*) *Coac. prænot. n.* 3.

les lavemens, par des doux carminatifs, & par l'uſage intérieur & extérieur des matieres huileuſes douces.

ON peut détruire sûrement l'acrimonie acide par le moyen des abſorbans, comme nous l'avons déja dit; mais dans le cas dont il s'agit, ils ne ſuffiſent pas ſeuls. Il faut de plus des remedes qui puiſſent diſſoudre aſſez efficacement les concrétions caſeuſes pour les mettre en état de ſortir facilement par le pylore, & de parcourir les nombreuſes circonvolutions des inteſtins. On ſe trouve encore fort bien d'appeller en même tems au ſecours un léger purgatif, pour faciliter & accélérer l'évacuation de ces matieres par l'anus.

Comme les acides augmentent les concrétions laiteuſes, on a eu recours aux anti-acides fixes, c'eſt-à-dire, aux ſels alkalis, dans la vûe de détruire par eux l'acide, & de diſſoudre les concrétions qui ſont ſon ouvrage. Delà viennent les grands éloges que le célebre Hofman donne « aux poudres abſor-» bantes, imprégnées d'huile de tartre » par défaillance, ſi on les mêle avec

» égale partie de rhubarbe, une ou deux
» gouttes d'huile d'anis, ou de fenouil,
» & un peu de safran, & qu'on en réite-
» re souvent l'usage ». (*p*)

Il est cependant certain par des expériences directes, rapportées par l'illustre Boerhaave (*q*), dans sa chimie, que si on mêle de l'huile de tartre au lait, il le coagule & le fait séparer en grumeaux, qui ne sont pourtant pas aussi gros, & ne prennent pas une consistance aussi ferme que ceux qui sont produits par les acides. En outre, si vous mêlez à du lait bouillant & coagulé par les acides, ou par la présure, un alkali fixe, vous verrez qu'il n'est pas vrai, comme on l'assure par-tout, que ce coagulum reprenne sa premiere fluidité, & que les alkalis aient la propriété de dissoudre les grumeaux formés par les acides. De plus, comme les alkalis fixes ont une âcreté considérable qui pourroit devenir nuisible, si elle n'étoit adoucie sur le champ par la rencontre des acides, & que d'ailleurs ils ne peuvent pas dissoudre les concrétions occasionnées par ces derniers, plusieurs Médecins préferent d'attaquer l'acrimonie acide par les ab-

(*p*) *Medic. System. & ration. Tom. II. pag. 342.*
(*q*) *Chem. Tom. II. proces. XCI. pag. 302, 303.*

ſorbans, qui ſont des remedes benins & ſans conſéquence ; & ils emploient en même tems d'autres remedes qui fondent tout doucement les concrétions laiteuſes.

Il y a trois remedes qu'on recommande particulierement pour ce dernier uſage ; ſavoir, la bile, le jaune d'œuf, & le ſavon, compoſé d'un ſel alkali fixe, & d'une huile par expreſſion. Si la bile a les qualités requiſes, & ſe trouve en ſuffiſante quantité chez l'enfant, elle diſſout le lait coagulé dans l'eſtomac, en ſe mêlant avec lui dans le duodenum. Dans le veau on trouve beaucoup de lait coagulé dans le premier eſtomac ; mais après ſon mêlange avec la bile, il ſe diſſout ſi parfaitement, qu'il ne reſte plus aucun veſtige de concrétion dans le quatrieme eſtomac. De cette obſervation les Médecins ont conclu que, lorſqu'il arrive à l'enfant des accidens dépendans de la coagulation du lait, cela venoit de ce que la bile manquoit, ou qu'elle n'avoit pas aſſez d'activité pour remplir la fonction à laquelle elle eſt deſtinée. Or, dans ce cas ils ont cru qu'il n'y avoit rien de mieux à faire que de donner à l'enfant de la bile préparée dans le corps d'un autre animal. Et com-

me ſon amertume étoit un obſtacle à ce qu'ils la priſſent par la bouche, ils la faiſoient entrer dans les lavemens. On trouve dans les boutiques des Apothicaires du fiel de bœuf épaiſſi à une légere chaleur. On fait avec ce fiel, & un peu de ſafran en poudre, de petites pilules qu'on enveloppe exactement d'une feuille d'or, & dont on fait avaler quelques-unes à l'enfant deux ou trois fois le jour, dans une cuillerée de quelque ſoupe épaiſſe, afin qu'il ne les voie pas. Cet artifice réuſſit quelquefois aſſez heureuſement, ſur-tout ſi on a affaire à des enfans voraces qui avalent vîte, & avant que les pilules enveloppées dans la ſoupe aient eu le tems de ſe diſſoudre.

Quelques-uns, uſant encore d'un ſemblable artifice, ont fait avaler à des enfans une veſicule du fiel d'anguille, pleine de bile; comme ce poiſſon n'a point de dents, & digere pourtant fort bien, on a cru que la nature lui avoit accordé une bile plus active qu'aux autres animaux. On trouvoit encore dans ce remede un autre avantage. C'eſt que cette bile étoit pure, & n'avoit point ſouffert l'action du feu; & qu'en outre, étant avalée dans ſa propre véſicule, d'où elle

ne ſortoit qu'inſenſiblement & goutte à goutte, par un conduit très-délié, elle ſéjournoit davantage dans l'eſtomac, & ſe mêloit intimement aux matières contenues dans ce viſcere.

On ſait que le jaune d'œuf mêlé aux huiles & aux baumes naturels, leur donne la propriété de ſe diſſoudre dans l'eau, & qu'il va même juſqu'à dompter la ténacité des réſines. On a pris delà occaſion de le recommander pour diſſoudre les concrétions laiteuſes, leſquelles ne ſont pas formées ſimplement de la partie caſeuſe, mais encore de la partie graſſe & butireuſe du lait qui ſe laiſſe aiſément diſſoudre par le jaune d'œuf; à quoi on peut ajouter que ce dernier eſt abſolument ſans acrimonie, & qu'il fournit une nourriture douce.

Quand on fait bouillir un ſel alkali, dont on a augmenté l'acrimonie par le mêlange de la chaux avec une huile par expreſſion, en y ajoutant de l'eau, il ſe fait une combinaiſon exacte entre le ſel alkali & l'huile, & de cette union il réſulte une maſſe blanche, ferme, qu'on peut couper avec le couteau, parfaitement diſſoluble dans l'eau; qui ne ſe fond point d'elle-même à l'air comme l'alkali, & n'imprime point ſur la langue

la ſaveur âcre de ce ſel. C'eſt ce qu'on appelle un ſavon (*r*), lequel eſt d'autant meilleur, & d'autant plus propre aux uſages médicinaux, que l'alkali eſt plus pur, & l'huile pareillement plus pure, & ſans goût ni odeur déſagréables. On retrouve dans le ſavon la vertu atténuante & déterſive du ſel alkali, ſans aucune cauſticité. Il réſiſte aux acides, qu'il empêche de coaguler le chyle ou le lait, & diſſout de nouveau ces liqueurs, lorſqu'elles ont été déja coagulées par un acide ; ce que ne font pas les alkalis ſeuls. En un mot : « le ſavon » fait ce que ne peuvent faire ni l'eau » ni l'huile, & peut faire ſans riſque ce » que l'alkali ne fait qu'avec danger, & » ce qui eſt impoſſible aux autres ſels ». Comme le dit Boerhaave dans ſa Chymie.

Nous ſavons par des obſervations nombreuſes & inconteſtables, qu'on peut faire prendre, ſans inconvénient, une grande quantité de ſavon de Veniſe. On ne ſera donc pas ſurpris de trouver à ce chiffre de la matiere médicale une formule où entrent deux dragmes de ſavon, avec le double de jaune d'œuf, qu'on

(*r*) *Boerh. Chem. tom. II. proceſſ.* LXXIII. *pag.* 257 *& ſuiv.*

délaye dans quatre onces d'eau, & qu'on donne aux enfans par cuillerées. On y ajoute encore de la rhubarbe, des yeux d'écrevisses, & pour adoucir le tout, suffisante quantité de syrop de guimauve. Il convient de prescrire une aussi forte dose de savon, lorsque le gonflement & la tension de l'épigastre & de l'abdomen indiquent que l'estomac & les intestins sont farcis de grumeaux de lait. Peu après qu'on a donné ce remede, il sort par l'anus de petites masses fromageuses, d'abord blanches, & ensuite un peu teintes de la couleur de la rhubarbe; ce qui est suivi d'un soulagement insigne, & de la détumescence du bas-ventre. La vertu légérement stimulante & purgative de la rhubarbe favorise l'action dissolvante du savon dans toute l'étendue du canal intestinal; de même que les poudres absorbantes, en détruisant l'acide des premieres voies; & par-là on satisfait parfaitement à toutes les indications.

Il faut de pareils remedes pour dissoudre & expulser les concrétions fromageuses. Mais une moindre dose de savon suffit pour prévenir la trop forte coagulation du lait dans l'estomac. Aussi en recommandant ailleurs l'usage du lait

dans le traitement de la *phthiſie*, & pour adoucir les tourmens de la goutte, n'avons-nous preſcrit, pour remplir cette indication, que ſept à huit grains de ſavon à prendre tous les matins.

Si quelque mal-intentionné, voulant nuire à un payſan, jette ſeulement un gros de ſavon dans un de ces grands vaiſſeaux où l'on a coutume de battre fortement & continuellement le lait, pour en ſéparer le beurre, cette ſéparation ne ſe fera point, ou ne ſe fera du-moins que très-difficilement. Cela m'a engagé à donner à des enfans de naiſſance, pendant quelques ſemaines, deux ou trois fois par jour, une ou deux cuillerées de la mixture ci-deſſus, où je faiſois fondre ſeulement quinze à vingt grains de ſavon; ce qui m'a toujours très-bien réuſſi pour empêcher la coagulation du lait, & la génération de l'acide dans les premieres voies.

Les cliſteres où l'on fait entrer le ſavon, ou la bile, rempliſſent la même indication. Ils diſſolvent & évacuent les concrétions laiteuſes, lorſqu'elles s'accumulent & ſéjournent dans les gros inteſtins. On trouve auſſi des formules de ces lavemens au chiffre correſpondant de la Matiere Médicale.

Pour ce qui eſt des carminatifs, ou des remedes qui chaſſent les vents, il n'y a que les plus doux dont on puiſſe ſe trouver bien. On peut conſulter ce que nous avons dit ailleurs ſur l'uſage de ces remedes au chapitre des *rots* & des *vents*. Dès qu'une fois on a corrigé ou expulſé la cauſe irritante, toute cette flatulence ſe diſſipe promptement.

Nous avons ci-devant parlé, au paragraphe 1348, des avantages qu'on peut retirer des huiles données intérieurement, & des précautions à prendre dans leur uſage. On peut auſſi en frotter légérement le ventre. Mais ſi on ſe ſert d'huiles échauffantes & aromatiques pour les onctions, on ne doit les employer qu'à petites doſes, ou mêlées avec des huiles douces, de peur que la peau tendre & délicate des enfans n'en ſoit enflammée, ce qui leur cauſeroit de grandes inquiétudes.

Quand l'acrimonie acide prédomine chez les enfans, on doit preſcrire à la nourrice un régime qui corrige la trop grande pente de ſon lait à s'aigrir; ſur quoi on peut conſulter ce que nous avons dit dans une autre occaſion (*s*).

(*s*) Aphor. de Boerh. avec les Comment. de M. Van-Swieten, §. 66. de la traduction de M. Moublet.

§. 1357.

De la même origine viennent le plus ſouvent des accès d'épilepſie, le genre nerveux étant irrité par l'acrimonie mordicante qu'acquiert le lait qui s'eſt coagulé dans l'eſtomac.

LEs enfans ont la tête fort groſſe, tout le corps fort mol, & les nerfs très-tendres, ſuſceptibles d'impreſſions très-fortes, même par les cauſes les plus légeres. Auſſi la ſage nature, qui veille à la conſervation de ſon ouvrage, a-t-elle eu ſoin de prémunir l'œil contre une lumiere trop vive, & les oreilles contre le grand bruit, ainſi que nous l'avons déja remarqué. Il n'y a donc pas lieu d'être ſurpris ſi l'acrimonie acide, en irritant les nerfs de l'eſtomac & des inteſtins, & par communication tout le ſyſtême nerveux, jette les enfans dans des convulſions épileptiques. Ces convulſions ne ſont pas ſimplement à redouter par le péril imminent où elles mettent la vie de l'enfant, mais encore par

les triſtes accidens dont elles ſont ſouvent ſuivies, & qui durent autant que la vie. En effet, des obſervations multipliées nous ont appris que des diſtorſions des membres, l'aveuglement, la ſurdité, la perte de la parole, la folie, &c. ont été plus d'une fois les ſuites funeſtes de ces convulſions.

Le célebre F. Hofman (*t*) a donc eu raiſon de dire que « les maladies propres aux enfans attaquent principalement la tête, & qu'elles ont leur ſiege » fixe & permanent dans cette partie, » intérieurement ou extérieurement ». Ce qu'il prouve enſuite par l'énumération de pluſieurs de leurs maladies.

§. 1358.

D'où il ſuit que s'ils ſont de nature à pouvoir être guéris, ces ſeuls remedes ſuffiſent.

C'Est dans cette occaſion ſur-tout, que les femmes s'amuſent à une infinité de petits remedes, tels que le corail rouge, l'ongle d'élan, la dent de loup, & je ne ſais quels amulettes qu'elles ſuſ-

(*t*) *Medecin. rat. Syſt. tom. II. pag. 340.*

pendent au col de l'enfant. Les Médecins peuvent donner aiſément les mains à de pareils remedes, pourvu qu'elles ne s'oppoſent pas au traitement plus efficace dont nous venons de parler, qui eſt le ſeul dont on doive attendre de bons effets. Mais quelque utile que ſoit ce traitement, il n'emporte pas toujours les maux pour leſquels on y a recours, ſur-tout lorſqu'ils ont fait un certain progrès; ce qui arrive ſouvent par la faute des gardes, leſquelles font ſouvent beaucoup de remedes frivoles & inutiles, avant d'appeller le Médecin. J'ai vu, après la mort d'un enfant, l'eſtomac diſtendu par une énorme quantité de concrétions fromageuſes, & ſi rempli, qu'il ne reſtoit plus aucune place pour les alimens ni pour les remedes. J'ai encore vu une autre fois un *coloſtrum* dur, qui, bouchant le pylore comme un coin, & empêchant qu'il ne pût rien ſortir de l'eſtomac, donna lieu à des convulſions mortelles.

Les Médecins ſont partagés entr'eux, pour ſavoir ſi, pendant que l'enfant tette encore, on doit lui donner quelqu'autre nourriture que le lait. Quelques-uns ont cru qu'il étoit extrêmement nuiſible d'aſſocier au lait des bouillons à la vian-

de, des panades, & autres choſes ſemblables, prétendant que la digeſtion en ſeroit immanquablement troublée.

Le lait de la mere, ou à ſon défaut celui d'une nourrice ſaine, eſt inconteſtablement le meilleur des alimens pour le nouveau né; il ſuffit à ſa nourriture, & par conſéquent on doit s'y borner. Mais vers le troiſieme mois, les femmes ont coutume de donner, une ou deux fois par jour, à l'enfant une bouillie faite avec une ou deux cuillerées de lait de vache, où elles délayent un peu de farine qu'elles font cuire légérement. C'eſt moins pour augmenter ſa nourriture & ſes forces, que pour l'accoutumer inſenſiblement à manger à la cuiller. Car les premiers jours les petits enfans roulent à la vérité cette bouillie dans la bouche, mais ils en laiſſent tomber la plus grande partie, & en avalent fort peu. Cependant il eſt toujours bon d'eſſayer de faire contracter à l'enfant l'habitude de cette ſorte de nourriture dont on pourroit ſe ſervir commodément, en cas qu'il arrivât à la mere ou à la nourrice, avant le tems du ſévrage, quelque accident qui obligeroit de ſuſpendre l'allaitement. Par exemple, ſi la nourrice vient à être frappée de quel-

que paſſion forte & ſubite, elle ne peut pas, ſans danger, préſenter la mammelle à l'enfant. Il faut qu'elle attende quelques heures pour donner à ſon eſprit le tems de ſe remettre. Car on ſait, par des obſervations certaines, que des enfans ont été ſoudainement ſaiſis de convulſions pour avoir tétté des nourrices tranſportées de colere, ou preſque mortes de frayeur.

Mais on ſe trouvera certainement fort mal de remplir de pareilles bouillies, dans la vûe de nourrir davantage, l'eſtomac d'un enfant qui tire avidement des mammelles une grande quantité de lait. Car l'eſtomac eſt alors ſurchargé, & il peut s'en enſuivre bien des maux, particulierement ſi par la quantité de la farine qu'on emploie, & la longueur de la cuite, on prépare de ces bouillies épaiſſes qui ſont plus capables d'aggraver ce viſcere, que de fournir au corps la nourriture dont il a beſoin. On doit remarquer de plus, qu'il ſe trouve une grande variété dans les diverſes farines des différens pays. Je me ſouviens qu'ayant apporté de chez moi de la farine de la premiere qualité, pour m'en ſervir pendant le voyage, je comparai ce qui m'en reſtoit à mon arrivée à Vienne

avec la farine d'Autriche, & je vis clairement que cette derniere étoit beaucoup moins viſqueuſe que celle de Hollande. Si on employoit de la farine du *malt*, elle auroit moins de viſcoſité. En certains pays, on humecte les grains de froment, en y jettant de l'eau; après quoi on les met dans un lieu modérément chaud où ils germent bien vîte. Dès que la germination commence, on deſſeche promptement les grains, au moyen d'une grande chaleur; en cet état on les appelle *malt*, & on s'en ſert pour faire la biere. Par ce commencement de germination bientôt étouffée, la viſcoſité de la farine eſt conſidérablement diminuée (*u*). On obtient le même avantage pour le pain, de la fermentation commencée & promptement ſupprimée, par la chaleur du four; ainſi le pain, qu'on doit ſe contenter d'écraſer dans le lait chaud, plutôt que de l'y faire cuire, peut tenir lieu de la farine du *malt*, qu'on ne ſçauroit ſe procurer en tout pays.

A meſure que l'enfant prend des forces, ſon eſtomac ſe fortifie auſſi de façon à pouvoir digérer d'autres alimens,

(*u*) Brouzet, Eſſai ſur l'Educat. médicin. des Enfans, Tom. I. pag. 215.

utre le lait. Mais on commence par eux qui ont le plus d'analogie avec lui, & le plus de légèreté. C'eſt ainſi qu'on oint le lait des animaux à celui de femme. Beaucoup d'enfans ſoutiennent très-ien ce régime, juſqu'au tems où on les evre ; après quoi ils ſe trouvent encore ſſez bien de ces bouillies, ſur-tout ſi on es prépare avec du biſcuit, qui ne reient rien de la viſcoſité de la farine, & ui s'unit parfaitement bien avec le lait. On eſt dans l'uſage d'y délayer encore n jaune d'œuf.

Beaucoup de Médecins veulent qu'on 'abſtienne abſolument du lait, dès que 'enfant commence à prendre de la nourriture (*x*). Cela étant, il paroîtroit peu convenable de mêler au lait du jaune l'œuf, celui-ci appartenant au regne nimal. Cependant je puis affirmer avec érité que j'ai ſouvent fait uſage du jaune d œuf, comme je l'ai déja dit au paragraphe 1356, pour détruire la trop orte coagulation du lait dans l'eſtomac, ans qu'il en ait jamais réſulté le moindre inconvénient.

Tout changement prompt & ſubit dans la maniere de vivre, même chez es hommes les plus robuſtes & les plus

(*x*) *Ibid. pag.* 270.

ſains, doit toujours être ſuſpect. Il paroît donc qu'il peut y avoir quelque danger à priver tout-à-coup l'enfant du lait, lorſqu'on le ſevre, ſi pendant l'allaitement, on ne l'a pas accoutumé inſenſiblement & peu-à-peu aux autres nourritures. M. Brouzet (*y*) avoue lui-même que les enfans perdent de leur couleur & maigriſſent par ce changement ſubit de nourriture. Il croit même qu'en ſévrant l'enfant, on lui cauſe une eſpece de maladie, mais telle qu'en la traitant convenablement, il en réſulte un bien dans l'économie générale de la vie. Mais je penſe, pour moi, qu'il vaudroit mieux que l'enfant continuât à jouir d'une ſanté parfaite, quand on le ſevre, que d'être malade, de quelque maniere que ce puiſſe être, par l'effet du ſévrage. En conſequence, je ſuis en coutume, après le ſixieme mois, & quelquefois même plutôt, ſi les enfans commencent à ſe dégoûter des laitages, (ce qui arrive à quelques-uns) de leur faire donner, deux fois par jour, des panades au bouillon de poulet ou de veau, mais fort peu à la fois au commencement. J'étois cependant toujours attentif à obſerver ſi je n'appercevrois

(*y*) *Ibid. pag. 259, 260.*

pas

pas quelque altération dans la ſanté. La ſeule choſe que j'ai remarquée, c'eſt que les excrémens prenoient une couleur brune, dès que les enfans uſoient de bouillon de viande. Du reſte, je n'ai rien obſervé de mauvais dans ce grand nombre d'enfans d'une naiſſance Royale dont j'ai pris ſoin, quoique j'apportaſſe la plus grande attention à tout, pour répondre à la glorieuſe confiance dont j'étois honoré. Tous ont ſoutenu ſans peine le ſévrage. Et en ceci nous avons Hippocrate (z) pour nous, puiſqu'il dit « que les enfans, qui, pendant qu'ils » tettent, prennent en même tems d'au- » tres nourritures, ſe laiſſent ſévrer plus » facilement que les autres ».

Il ne paroît donc pas qu'on ait tant lieu de craindre le mêlange du lait avec les autres nourritures préparées avec le bouillon de viande. Nous avons même remarqué ci-devant que la partie la plus groſſiere du lait, ſçavoir le fromage, approchoit plus de la nature animale, que le beurre & le petit-lait, auxquels il eſt uni. Pluſieurs ſont dans l'uſage, après que l'enfant eſt ſevré, de le nourrir avec le lait des animaux & du bouillon, ſans aucun inconvénient ſenſible.

(z) *De Dentitione.*

Au contraire, les enfans s'accoutument ainſi inſenſiblement à un genre de nourriture plus varié.

Cependant, après le ſevrage, il faut avoir égard dans le choix des alimens à l'âge & à la force. Pluſieurs Médecins, du nombre deſquels eſt Moſchion, auroient voulu qu'on n'eſſayât de ſevrer l'enfant que lorſqu'il auroit des dents en aſſez grand nombre, & aſſez fermes pour diviſer non ſeulement les alimens ſolides, mais encore pour les mâcher parfaitement. Ils recommandent alors de leur préſenter la mammelle plus rarement, & plus ſouvent d'autres nourritures, afin qu'ils ſe ſevrent inſenſiblement d'eux-mêmes.

Mais il arrive quelquefois que le lait, ſoit de lui-même, ſoit par maladie, manque aux nourrices avant que l'enfant ait un nombre ſuffiſant de dents. Il faut alors, ſi on ne peut pas ſe procurer une autre nourrice, y ſubſtituer celui des animaux. Si c'eſt celui de vache dont on fait choix, il convient de le délayer avec un quart d'eau, & de l'adoucir légerement avec un peu de ſucre, afin de le rendre plus ſemblable à celui de femme. Les nourrices mettent quelquefois ce mélange dans un vaiſſeau d'é-

tain, dont elles couvrent le bec de quelque peau douce, pour lui donner le volume & la forme du mammellon. Ce bec eſt en outre percé de pluſieurs petits trous, pour faciliter la ſuction à l'enfant. Si on mêle au lait une plus grande quantité d'eau, il tient lieu de boiſſon, on donne de tems en tems auſſi des panades, dont j'ai parlé ci-deſſus; & on continue à le nourrir de cette façon, juſqu'à ce qu'on voye paroître un plus grand nombre de dents aſſez fermes, ce qui indique qu'on peut accorder à l'enfant une nourriture un peu plus ſolide. Au ſurplus on n'a rien à craindre du ſucre qu'on ajoute au lait (*a*). Les anciens Médecins ont donné, même aux enfans nouveaux-nés, du miel & du *mulſum;* le ſucre s'oppoſe à la trop forte coagulation du lait. J'ai vu quelquefois, avec étonnement, que des Médecins qui défendoient ſévérement le ſucre, ne laiſſoient pas d'ordonner le même jour des ſyrops, où l'on ſçait que le ſucre entre en très-grande quantité.

Quant au tems auquel il convient de ſevrer l'enfant, on penſe aſſez géné-

(*a*) Brouzet, Educat. Médicin. des Enfans, Tom. I. pag. 273.

ralement que ce doit être lorſqu'il a la plus grande partie de ſes dents, & qu'elles ſont bien affermies dans leurs alvéoles. Or, comme l'apparition des dents varie extrêmement chez les enfans, il s'enſuit que ce tems ne ſçauroit être déterminé avec exactitude. J'ai vu un enfant abortif de cinq mois chez qui les deux inciſives de la mâchoire ſupérieure ſe montroient déjà manifeſtement. J'ai vu au contraire une petite fille bien portante, à qui la premiere dent ne ſortit qu'au dix-neuvieme mois. Cependant c'eſt communément vers le ſeptieme mois que la dentition commence, & ce ſont les inciſives des deux mâchoires qui paroiſſent les premieres. Il arrive pourtant aſſez ſouvent que les petites molaires les plus voiſines des canines, commencent à ſortir avant que toutes les inciſives aient paru. Après celles-ci viennent pour l'ordinaire les canines, mais plus tard. Or, comme pendant la dentition, les gencives démangent, ſe tuméfient, & deviennent fort douloureuſes, c'eſt un grand ſoulagement pour l'enfant d'avoir dans ce tems-là le mammellon de ſa nourrice, les gencives exceſſivement ſenſibles pouvant à peine ſupporter l'attouchement

de la cuiller. On ſevre donc l'enfant plutôt ou plûtard, ſelon que ſes dents ſont plus ou moins tardives. Comme les huit inciſives, les quatre molaires, & les quatre canines ſont ordinairement toutes ſorties à dix-huit mois, les Médecins ont conſeillé de ſevrer l'enfant à un an & demi ou deux. Mais il ne paroît pas qu'il y ait aucun inconvénient à ce qu'il tete plus long-tems. On lit dans l'Ecriture que le plus jeune des Macchabées en avoit tété trois (*b*).

On ne doit pourtant pas, dès que l'enfant eſt ſevré, lui donner indiſtinctement de tout. Il faut commencer par les alimens les plus tendres, & paſſer inſenſiblement aux nourritures plus fortes, afin de l'y accoutumer par degrés. Les enfans mangent pour l'ordinaire avec avidité, & même voracement, lorſqu'ils ſe portent bien, & quoiqu'ils aient des dents aſſez fortes, ils ſe donnent à peine le tems de mâcher, & avalent d'abord les alimens. Chez le peuple, les peres & meres ſont dans l'uſage de les faire aſſeoir à table avec eux; & comme ils ſont charmés de les voir manger de grand appétit, ils leur préſentent de tout. Les enfans ava-

(*b*) *Machab. lib. II. cap. 7. verſ. 27.*

lent bien tout ce qu'on leur donne, mais ils ne le digerent pas. Le bas-ventre farci d'alimens non digérés, ſe gonfle & ſe tuméfie, tandis que le reſte du corps maigrit exceſſivement; & ſouvent les pauvres enfans périſſent enfin de cachexie.

Il faut avoir la plus grande attention à entretenir la propreté de la peau, & à ne pas laiſſer croupir l'enfant dans ſon ordure, ou dans l'urine : car la négligence à cet égard produit ſouvent des rougeurs & des excoriations très-douloureuſes. D'ailleurs la craſſe de la peau, en ſéjournant dans les cryptes de cette partie, donne fréquemment lieu à des maladies cutanées. On enleve cette craſſe, en fomentant doucement la peau avec des éponges fines chargées d'eau, ou de lait; & en réitérant ces lotions deux fois par jour, on empêche qu'elle ſe ramaſſe dans la ſuite auſſi facilement. On a remarqué qu'en obſervant avec ſoin cette propreté, les enfans en étoient bien mieux nourris, & qu'ils croiſſoient davantage (*c*). Fiſcher guérit heureuſement une petite fille tombée dans l'atrophie, par des

(*c*) *De remed. ruſtic. variol. per balnea, &c. curand. pag. 30.*

bains compoſés d'égales parties d'eau & de lait.

On s'eſt bien trouvé de laver les enfans d'abord avec de l'eau dégourdie, & enſuite avec de l'eau froide, en les y accoutumant inſenſiblement. On fortifie par-là extrêmement le corps (*d*), & par la ſuite il eſt beaucoup moins ſenſible aux changemens des tems. En général, une éducation trop molle, & les ſoins trop recherchés des meres, rendent les enfans infirmes & languiſſans, en ſorte que pendant toute leur vie, ils ſe reſſentent de la moindre variation dans l'uſage des ſix choſes non naturelles. La Reine de Navarre, mere du grand Henri IV, ayant perdu pluſieurs enfans par cette éducation trop efféminée, ſes Médecins lui conſeillerent de faire nourrir ce jeune prince à la campagne chez un payſan. Elle voulut qu'il fût élevé tout comme ſes enfans, n'ayant que la même nourriture & le même vêtement; & c'eſt-là ce qui le rendit ſi robuſte, ſi agile & ſi infatigable; c'eſt ainſi du-moins que l'aſſure une tradition conſtante (*e*).

(*d*) Tiſſot, Avis au peuple ſur ſa ſanté, §. 340.

(*e*) Brouzet, Education médicin. des Enfans, Tom. I. pag. 329.

§. 1359.

Auſſi-tôt que les enfans ſont délivrés de ces maux, & commencent à vivre d'alimens cruds, de fruits, de viande, de fromage, & autres choſes ſemblables, il s'engendre des vers dans leurs inteſtins.

DÈs que les enfans ſont éloignés de la mammelle, & qu'ils commencent à vivre comme les adultes, la prudence veut qu'on les accoutume peu-à-peu à une nourriture plus ſolide ; mais qu'on leur donne d'abord des alimens faciles à digérer.

On a ſouvent obſervé qu'à cette époque les enfans deviennent ſujets aux vers. Auſſi Hippocrate (*f*), après avoir fait l'énumération des maladies qui arrivent aux nouveaux-nés, & pendant la pouſſe des dents, dit qu'on doit compter parmi celles d'un âge plus avancé, les lombrils & les aſcarides. Il n'a point fait mention en cet endroit du *tænia*, parce qu'il paroît avoir penſé, comme

(*f*) Aphor. XXVI. ſect. 3.

nous le dirons ci-après, que ce vers a la même origine que l'homme, & que l'enfant l'apporte en naiſſant du ventre de la mere. Galien, dans ſon commentaire ſur cet aphoriſme, a prétendu que les aſcarides & les lombrils ne proviennent pas d'un œuf, mais de la pourriture, particuliérement ſi elle eſt aidée d'une chaleur conſidérable ; & c'eſt pour cela, ſelon lui, que les vers ſont plus communs chez les enfans déjà avancés, que chez les nouveaux-nés & les enfans au lait, la chaleur étant plus forte chez les premiers.

Il eſt aſſez vrai ſemblable que les vers ſont en effet plus communs chez les enfans ſevrés, & qui uſent de la même nourriture que les adultes, que chez les enfans qui tetent encore. Cependant on ne ſçauroit nier qu'on n'en ait quelquefois obſervé chez les derniers. Le célebre Médecin Delille (*g*) en a vu des nids entiers dans ſa propre fille, âgée ſeulement d'onze ſemaines, quoique ſa femme ne la nourrît abſolument que du lait de ſes mammelles, & ne lui eût jamais donné de lait cuit. Comme il avoit obſervé dans cette petite fille la plus grande partie des ſymptômes des

(*g*) *De cordis palpitatione, pag.* 133.

vers, d'abord après ſa naiſſance, il ne pouvoit guere, dit-il, s'empêcher de croire qu'elle ne les eût apportés avec elle en naiſſant.

Un très-habile Médecin, Van-Dœveren, a recueilli, dans une diſſertation latine ſur les vers de l'homme, pluſieurs obſervations de fœtus en qui on a trouvé des vers dans les inteſtins, pendant qu'ils étoient encore renfermés dans la matrice. Cette diſſertation inaugurale, qui parut à Leyde en 1753, mérite très-fort d'être lue (*h*).

Une honnête dame, de beaucoup d'eſprit, qui allaitoit un enfant de trois mois, m'a aſſuré avoir vu ſouvent ſortir des petits vers de l'anus de cet enfant.

Tant que l'enfant ſuce les mammelles de ſa nourrice, le lait qu'il avale n'a point encore été expoſé à l'air; mais dès qu'il prend des alimens qui y ont été expoſés, il peut aiſément avaler avec les alimens les œufs que certains inſectes y ont dépoſés, ſur-tout s'il mange ces alimens cruds, & ſans qu'ils aient paſſé par le feu. Perſonne n'ignore qu'on trouve ſouvent des vers dans les fruits. Il eſt tout commun que le fro-

(*h*) *Diſſertat. inaugur. de verm. inteſt. homin. Lugd. Batav. 1753 pag. 31.*

mage en fourmille, non seulement de petits vers, mais d'assez gros. J'ai connu autrefois un homme qui, lorsqu'il avoit mangé du fromage blanc, sentoit deux jours après, autour du fondement, une démangeaison incommode, occasionnée par une grande quantité d'ascarides. Ce fromage est fait d'un lait dont on n'a point ôté le beurre, ce qui le rend assez gras, & d'un goût fort agréable. S'il s'abstenoit du fromage en question, ou qu'il en mangeât d'une autre espece, bien-tôt la démangeaison cessoit, & il ne paroissoit plus d'ascarides.

Il ne paroît donc pas bien surprenant que de ces œufs qu'on avale il en résulte des vers, puisque la chaleur & l'humidité contribuent si fort à les faire éclorre. Il reste cependant une difficulté. C'est qu'on ne trouve guere hors du corps humain des vers semblables à ceux qui s'engendrent dans l'homme ; en sorte qu'on ne sauroit être absolument certain que ces vers, qui sont si communs, proviennent d'autres vers pareils dont on auroit avalé les œufs. *Voyez* sur cela le paragraphe suivant.

§. 1360.

Ces vers ſont produits par les œufs des inſectes qui vivent dans l'air, ou dans la terre, qu'on avale, & qu'un foible mouvement ne peut détruire.

ON a cru pendant très-long-tems, comme on ſait, que les vers, ainſi que d'autres animaux, mais particuliérement les inſectes, pouvoient naître de la pourriture. Mais après que l'induſtrie de tant d'illuſtres Phyſiciens nous eut dévoilé l'admirable ſtructure & l'organiſation ſinguliere des inſectes, on vit clairement qu'une cauſe informe qui agit ſans vûe & ſans deſſein, comme la pourriture, ne pouvoit jamais donner l'être à un animal compoſé d'un ſi grand nombre de parties ſi différentes entr'elles, & diſpoſées dans un ordre ſi merveilleux, dont le nombre & la ſituation reſpective ne varient jamais dans la même eſpece. Auſſi le ſentiment des Anciens à cet égard fut-il bientôt généralement abandonné. Ce qui avoit pu y donner occaſion, c'eſt qu'ils avoient obſervé

que les insectes déposoient en effet plus souvent leurs œufs sur les corps actuellement en putréfaction, ou qui y ont une disposition prochaine, la chaleur qui accompagne la pourriture étant très-propre à les faire éclorre, & les vers qui en proviennent trouvant ensuite un aliment tout préparé. C'est ainsi que pendant l'été, les mouches déposent très-promptement leurs œufs sur les chairs fraîches des animaux. Une seule mouche renferme dans son ventre, qui en est tout distendu, cinq cens œufs, & même davantage, qu'elle sait répandre en bien peu de tems sur toutes les viandes qui se présentent; & les vers qui sortent bientôt de ces œufs, gâtent promptement ces viandes destinées à la nourriture de l'homme. Beaucoup de personnes, qui croient fermement que les vers sont toujours le produit de la pourriture, ne sauroient se résoudre à manger de la chair où elles auroient apperçu le moindre vermisseau. Il est certain néanmoins que les mouches font choix, pour y déposer leurs œufs, des viandes les plus tendres & du meilleur goût, de même qu'elles savent choisir les plus excellens fruits pour loger sûrement ces œufs dans la pulpe molle & délicate de ces mêmes fruits.

Elles n'épargnent pas même les animaux vivans ; avec leur aiguillon, qui eſt creux & qui contient un œuf, elles percent la peau & y laiſſent cet œuf ; le petit vers qui en ſort ronge ſon domicile, l'enflamme, & ſe nourrit du pus qui réſulte de l'inflammation. Bientôt il prend de l'accroiſſement & ſe change en chryſalide, d'où ſortant ſous la forme de mouche, il perce de nouveau la peau, & s'envole. C'eſt ce qu'on obſerve très-ſouvent dans les vaches.

Les mouches entrent auſſi dans les narrines des cerfs & des brebis, & y dépoſent leurs œufs. Une autre eſpece de mouches vole autour des chevaux, &, ſaiſiſſant le tems où cet animal fiente, il s'introduit dans l'anus, avant que ſon ſphincter en ait fermé l'ouverture, & laiſſe ſes œufs ſur les parois de l'inteſtin. Il eſt une infinité de moyens par leſquels les inſectes ſavent pourvoir à leur propagation, en ſe procurant un lieu commode, une chaleur convenable, & une nourriture facile. On peut conſulter ſur tout cela Swammerdam, Valiſneri, Redi, Reaumur, Lionnet, Bonnet, & pluſieurs autres Naturaliſtes qui ont recueilli ces faits avec une induſtrie merveilleuſe & un travail infatigable.

De plus, les Phyſiciens ayant découvert dans l'eau, qui a été expoſée à l'air, ou dans laquelle on a fait infuſer quelque partie de plantes, un nombre infini de petits animalcules, quoiqu'auparavant on n'y apperçût rien de tel par le microſcope, on en a conclu que l'air que nous reſpirons eſt tout rempli d'êtres vivans; & comme la terre de ſon côté en eſt pareillement couverte il n'a pas paru fort étonnant que les œufs de ces animalcules, qu'on ne ſauroit s'empêcher d'avaler, vinſſent auſſi à éclorre dans le corps.

Mais lorſque l'infatigable induſtrie de quelques grands Naturaliſtes leur eut fait découvrir que les inſectes étoient de différens ſexes & qu'ils s'uniſſoient enſemble, ainſi que les autres animaux; que certains avoient en même tems les deux ſexes, & ne laiſſoient pas de s'unir par un double coït avec les inſectes de la même eſpece; & qu'enfin entre tous ces différens inſectes, il n'y en avoit que quelques-uns de vivipares, tandis que le plus grand nombre étoit ovipares, on en vint à croire que c'étoit une loi générale chez les inſectes de ſe propager par les œufs qu'ils dépoſoient dans des matrices propres à

les faire éclorre, ou à la maniere des vivipares; d'où l'on tira cette conséquence que les vers qui s'engendrent dans le corps humain, proviennent ou de petits insectes qu'on avale tout vivans, ou de leurs œufs : & comme on découvrit dans les animaux vivipares même des œufs & des ovaires, il fut enfin reçu assez généralement que *tout animal vient d'un œuf.*

Il étoit réservé à un Physicien plein de génie, & amateur passionné de l'Histoire (*i*), de découvrir un nouveau moyen de propagation dans les insectes. Il avoit vu dans l'eau un certain corpuscule, qui se laissoit aisément appercevoir à l'œil nud & sans microscope, & qui ressembloit assez bien par la forme & par le volume à la graine de chardon bénit. Il hésita d'abord s'il appartenoit à la classe des végétaux ou des animaux. Mais il s'assura par un examen attentif, qu'il avoit un mouvement local, qu'en tendant ses filets il attrapoit les petits vermisseaux qui nageoient dans l'eau, qu'après les avoir saisis, il les approchoit de sa bouche & les avaloit; d'où il conclut, avec raison, que

(*i*) M. de Trembley, Mémoires pour servir à l'Histoire d'un genre de polypes d'eau douce.

ce corpuſcule étoit un véritable animal. Il lui donna le nom de polype d'eau douce, parce qu'il reſſembloit par ſes filets, & par le reſte de ſon corps, au poiſſon qu'on appelle ainſi.

M. de Trembley vit enſuite avec la plus agréable ſurpriſe, qu'il ſortoit du corps de l'animalcule un autre polype ſemblable au premier, de la même maniere que les branches d'un arbre ſortent du tronc; qu'il croiſſoit promptement, & qu'encore attaché au corps de ſa mere: il lui diſputoit déjà la proie. Quelquefois il s'en ſéparoit de lui-même, & après cette ſéparation, il nageoit, dévoroit les vermiſſeaux, les digéroit, & les rendoit enſuite par le fondement. D'autres fois, avant de ſe ſéparer, il donnoit naiſſance, de la même façon, à un polype ſemblable à lui, qui, dans les tems chauds, étoit bientôt auſſi fécond que ſa mere & ſon ayeule. C'eſt ainſi que cet animalcule à pluſieurs jambes, préſentoit à l'avide curioſité de l'Obſervateur, le ſingulier ſpectacle d'un corps qui tenoit un certain milieu entre l'animal & le végétal, jouiſſant d'un mouvement local, & pourſuivant ſa proie comme l'animal, & ſe propageant à la maniere des plan-

tes. Car le polype, comme je l'ai dit, ſortoit du polype, tout comme dans les arbres les branches naiſſent du tronc.

M. de Trembley découvrit des choſes encore beaucoup plus ſurprenantes. Lorſqu'il coupoit le polype par le milieu, il ſortoit de la tête une nouvelle queue, & de l'extrémité de la queue une nouvelle tête, qui tenoit au tronc. La même reproduction avoit lieu quand on coupoit le polype en deux ſelon ſa longueur. M. de Trembley a pouſſé ces diviſions & ſoudiviſions juſqu'à partager un ſeul polype en ſoixante portions, dont chacune devenoit un polype nouveau. En outre, par une adreſſe ſinguliere, & peu commuue, il eſt parvenu à retourner tout le corps de l'animal comme un doigt de gant, enſorte que ſa ſurface intérieure devenoit extérieure, & cette derniere intérieure. Après une opération auſſi fatigante pour l'animal, il devoroit encore ſa proie, & après avoir donné naiſſance à beaucoup d'autres polypes, il reparut encore ſous ſa premiere forme.

J'ai vu de mes propres yeux une partie de ces merveilles, M. de Trembley ayant bien voulu, par un effet de ſa politeſſe ordinaire, m'en rendre le

témoin ; & en marchant, quoique de loin, sur les traces d'un si grand maître, j'ai tâché de répéter moi-même quelques-unes de ses expériences. On en a fait de pareilles dans la suite avec succès sur des insectes plus considérables, tels que les vers de terre & les sangsues, &c. bien qu'ils ne soient pas aussi féconds que les polypes.

Nous tirerons du moins cet avantage de ces découvertes, de ne point tant nous hâter d'établir des regles générales, lors même qu'elles paroissent appuyées sur de nombreuses observations ; car il nous reste peut-être encore une infinité de choses à découvrir qui contrediront ces loix. Personne n'ignore que les plantes se propagent par la semence ; mais ce n'est pas l'unique moyen de propagation. Elles peuvent se multiplier aussi par l'écorce, les branches, les feuilles & les racines. Si on coupe celles de certaines plantes en plusieurs morceaux, & qu'on les mette dans une terre fertile, il en viendra un arbre semblable à celui qui a fourni ces racines. J'ai vu dans le jardin de l'Empereur, que l'aloës, appellé prolifique, jette une grande tige à plusieurs branches chargées de fleurs. Quand cel-

les-ci ſont tombées, il paroît ſur la même tige des milliers de petites plantules, qui tombant elles-mêmes à leur tour, propagent merveilleuſement l'eſpéce. Or, comme il y a pour les plantes, non un ſeul moyen de propagation, mais pluſieurs, n'en ſeroit-il pas de même pour les animaux? Aſſurément le polype n'eſt pas rendu fécond par l'accouplement; mais il a dans ſoi, & dans chacune de ſes parties ſéparées du tout, la faculté de ſe reproduire lui-même. Les célebres Naturaliſtes ci-devant cités, ont obſervé que certains inſectes étoient vivipares en été, & ovipares en automne. On en a trouvé d'autres qui étoient féconds, & donnoient naiſſance à des inſectes vivans, ſans aucune communication avec des individus de leur eſpece. Ces nouveaux inſectes, au ſortir du ventre de la mere, tenus à l'écart, & ſoigneuſement gardés dans des vaiſſeaux de verre bien bouchés, où ils étoient renfermés ſolitairement un à un, ne laiſſoient pas d'engendrer, dans le tems, des fœtus vivans; & il en étoit de même de ces derniers gardés avec les mêmes précautions. Cette expérience a toujours réuſſi pendant pluſieurs générations ſucceſſives.

Ces obſervations, & d'autres encore qu'on eſt en droit d'attendre de l'induſtrieuſe ſagacité des grands hommes qui cultivent aujourd'hui avec tant de ſuccès l'Hiſtoire naturelle, jetteront peut-être enfin un plus grand jour ſur la génération & la propagation des vers dans le corps humain. C'eſt aſſez du petit détail où nous ſommes entrés ici à ce ſujet; car nous aurons occaſion d'y revenir encore au paragraphe 1363, en parlant des vers qui ſe trouvent le plus communément dans l'homme, je veux dire ceux des premieres voies.

Si on conſidere le nombre prodigieux des inſectes, & l'extrême facilité avec laquelle leurs œufs, tant grands que petits, peuvent s'introduire dans le corps humain avec l'air, les alimens, ou la boiſſon, on ne ſera pas fort ſurpris de ce qu'il ſe trouve ſi ſouvent des vers dans l'eſtomac & les inteſtins. La difficulté paroiſſoit un peu plus grande lorſqu'on rencontroit des vers dans d'autres parties du corps, dont l'accès ne ſembloit pas, à beaucoup près, ſi facile. Ruyſch ayant trouvé des vers, non-ſeulement dans le foie, dans le conduit cyſtique, dans le pore biliaire, & la véſicule du fiel des moutons, (ces

vers auroient pu venir plus aiſément dans les parties par la voie des inteſtins) mais ſouvent encore dans les reins de ces animaux, & une fois dans ceux de l'homme, &, qui plus eſt, dans les arteres des chevaux, même pendant la vie; ayant lu en outre, chez de grands auteurs, qu'on en avoit trouvé juſques dans le cerveau; il avoue qu'il commença de douter ſi tous les animaux tiroient leur origine d'un œuf, comme le diſent Harvée & ſes ſectateurs. D'ailleurs, il ne comprend pas, dit-il, comment de tendres inſectes, ou leurs œufs, auroient pu réſiſter à l'action de l'eſtomac & des inteſtins, qui fait ſubir aux alimens les plus ſolides de ſi grandes altérations. Il ajoutoit encore que jamais homme n'a vu hors du corps humain des vers ſemblables à ceux qu'on y trouve. (Nous examinerons ce point ci-après.) Mais il eſt à remarquer que le même Ruyſch, dans la 64e. de ſes obſervations de Chirurgie & d'Anatomie (*k*), où ont lit ce que nous venons de rapporter, a fait graver la figure d'un tænia, qui avoit été tiré du corps d'un poiſſon. On peut conſulter encore

(*k*) On trouve ces obſervations traduites en François à la ſuite d'une édition de l'Anatomie de Palfin.

ce que nous avons dit ſur les vers dans une autre occaſion (*l*).

Les Médecins de l'antiquité, qui ont écrit ſur cette matiere, paroiſſent auſſi n'avoir ſçu que penſer ſur l'origine des vers dans l'homme, particuliérement en ce qui regarde le tænia, dont la longueur égale preſque quelquefois celle de tout le canal inteſtinal. Voici comme Ætius s'exprime à ce ſujet. « Le vers » large, ſi on peut l'appeller du nom de » vers, tire ſon origine de la tunique » interne des inteſtins grêles, laquelle » ſe change en un certain corps vivant » qui mord continuellement l'eſtomac, » & cauſe une faim inſatiable ».

On lit dans les Auteurs des obſervations très-ſingulieres ſur les vers trouvés dans les diverſes parties du corps. Le célebre Duverney rapporte dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences (*m*), qu'un enfant de cinq ans s'étoit toujours plaint d'une douleur violente vers la racine du nez. Il fut malade pendant trois mois d'une fievre lente, à laquelle ſuccéderent de fortes convulſions. Après la mort, on lui

(*l*) Voyez les Aphor. de Boerh. avec les Comment. de M. Van-Swieten, §. 916.

(*m*) Année 1700. Hiſt. pag. 39.

trouva dans le ſinus longitudinal ſupérieur du cerveau, un ver long d'environ cinq pouces, qui reſſembloit à un ver de terre. On auroit pu ſoupçonner que ce n'étoit qu'une concrétion polypeuſe, telle qu'il s'en forme ſouvent dans ce ſinus, laquelle auroit pu en impoſer pour un ver; mais l'auteur ajoute que ce ver vécut depuis ſix heures du matin juſqu'à trois heures de l'après-midi. Il paroît, au reſte, qu'il étoit du genre des vers ronds, qui ont aſſez de reſſemblance avec les lombrils.

Baglivi raconte, dans une lettre écrite à feu M. Andry (*n*), qu'un homme de quarante ans commença à ſentir tout-à-coup des douleurs très-fortes dans l'eſtomac & les parties circonvoiſines. Huit jours après ſurvinrent des mouvemens convulſifs extraordinaires, qui revenoient à chaque demi-quart d'heure, & qui le prenoient tout à coup par tout le corps; ils devenoit alors extrêmement pâle, & étoit ſans force. L'accès fini, le malade reprenoit ſes forces, & ſe portoit auſſi-bien qu'auparavant. Ces accès, pendant huit jours, retourne-

(*n*) De la génération des vers. Paris, 2 vol. in-12. 3. édition, 1741. Tom. I. pag. 101 & 102.

rent

rent si ponctuellement à chaque demi-quart d'heure, tant du jour que de la nuit, qu'une horloge n'auroit pas été plus juste. Les huit jours étant passés, les mouvemens convulsifs ne revinrent que de deux heures en deux heures; & peu de tems ensuite le malade fut attaqué de douleurs de poitrine & d'estomac si violentes, qu'il en mourut. Il disoit en mourant qu'il se sentoit déchirer le cœur & les entrailles comme par des chiens. Après la mort on lui trouva dans le péricarde un ver vivant, long d'un palme, tout noir & velu, le cœur un peu livide, & toutes les autres parties dans leur état naturel (*o*).

Le célebre M. de Senac (*p*) ayant vu des concrétions polypeuses rouges qui ressembloient parfaitement à des vers, révoque en doute les histoires qu'on nous a données de vers trouvés dans le cœur ou le péricarde. Il dit cependant

(*o*) Ce genre de vers, dont parle M. Baglivi, peut causer quelquefois des morts subites. Sphererius raconte chez Schenkius (*lib. 2. de corde*) qu'un gentilhomme de Florence, s'entretenant un jour avec un étranger dans le Palais du Grand Duc de Toscane, tomba mort tout d'un coup; que comme on craignit qu'il n'eût été empoisonné, on l'ouvrit, & qu'on lui trouva dans la capsule du cœur un ver tout vivant. Andry, de la génération des vers, Tom. II. pag. 437.

(*p*) Traité de la structure du cœur, Tom. II. p. 437.

que feu M. de la Peyronie l'avoit assuré avoir trouvé dans plusieurs chiens des pelotons de vers entre la base du cœur & le péricarde, & dans les ventricules mêmes. D'où il conclut qu'il n'est point du tout impossible qu'il se rencontre aussi quelquefois des vers dans le cœur de l'homme.

Mais comme le cœur est exactement renfermé de toutes parts dans le péricarde, n'ayant de connexion avec aucune partie du corps, si ce n'est avec lui-même par le moyen de ses vaisseaux, il s'ensuit que l'œuf du ver, ou telle autre chose d'où il tire son origine, a dû être porté en cet endroit-là par les vaisseaux. Or, de quelle petitesse ne doivent pas être les vaisseaux qui vont s'ouvrir à la surface du cœur ou du péricarde, où ils exhalent une rosée extrêmement fine pour tenir ces parties continuellement humectées? Mais la semence ou les œufs de l'insecte ont dû s'ouvrir une route à travers des tuyaux plus déliés encore, s'il est vrai, comme on l'assure dans le *Sepulchretum* de Bonet (*q*), qu'Adrien Spigelius ait trouvé un petit ver dans l'humeur vitrée de l'œil d'un cheval.

(*q*) *Lib. I. Obs. VI. sect. XVIII. Tom. I. pag. 422.*

On a découvert par le microſcope ans les eaux ſtagnantes & dans les in- ſions des plantes, de très-petits ani- alcules, qui, s'ils étoient mêlés avec os liqueurs, pourroient très-bien paſſer travers les dernieres filieres des vaiſ- aux; mais on n'a point d'obſervations ui prouvent que ces petits animalcules uiſſent jamais prendre un volume auſſi onſidérable que les vers du corps hu- ain, comme, par exemple, d'une pal- e, ou davantage.

Il n'y a donc pas lieu d'être ſurpris, que e très-habiles Naturaliſtes aient fait tant e difficultés contre l'hypotheſe de la énération des vers dans le corps hu- ain, par les œufs qu'on avale. Ce 'eſt pas ici le lieu d'examiner en détail outes ces difficultés. Il ſuffit à un Méde- in de connoître les ſignes de la préſen- e des vers dans le corps, de prévoir es maux qu'ils ſont capables d'occaſion- er, & de ſavoir les moyens d'expulſer es hôtes incommodes & dangereux. Ceux qui ſeront curieux d'approfondir e point d'hiſtoire naturelle, pourront onſulter d'autres écrivains (*r*), & par- iculierement M. le Clerc qui a raſſem-

(*r*) Voyez les Mémoires de l'Académie Royale des ciences, an. 1709. Hiſt. pag. 29.

blé & discuté les objections de part & d'autre dans son Histoire des Vers plats (*s*), (Lib. I, Cap. xiv, pag. 546 & seq.). Swammerdam (*t*), ce Naturaliste si éclairé & si exact, après avoir attentivement considéré la chose par tous les côtés, dit enfin : « Qu'il est très-difficile d'expliquer comment les vers » s'engendrent dans les animaux vivans, » &c... Quant à moi, ajoute-t-il, j'avoue qu'on m'a si peu proposé d'expériences solides sur cet article, que » je ne vois rien jusqu'à présent à quoi » je puisse m'attacher ; & bien que j'aie » trouvé beaucoup de vers de figures » très-différentes, dans les animaux vivans, terrestres, aquatiques, oiseaux, je ne puis rien dire de certain » & d'assuré sur leur origine ».

Il n'est donc pas étonnant que les plus sçavans Médecins aient été d'opinions si différentes, lorsqu'il s'est agi d'expliquer celle des vers de l'homme. Quelques-uns ont prétendu qu'on devoit à peine les regarder comme une maladie. On a trouvé à la partie supérieure de l'estomac d'un serpent à écailles des Indes, un sac rempli de près de

(*s*) *Hist. nat. & medic. fator. lumbric.*
(*t*) *Bibli. natur. Tom. II, pag. 708, 709.*

mille vers vivans, de la groſſeur & de la longueur des aiguilles à coudre, & il ne paroît pas que dans ce ſerpent ces vers fuſſent une maladie, puiſqu'on a trouvé dans un autre ſerpent de la même eſpece un ſac plein de vers, ſemblables en tout aux premiers. On a vu pareillement une grande quantité de vers dans l'eſtomac d'un tigre (*u*), & des obſervations récentes ont confirmé la même choſe. En outre, comme chaque eſpece d'animal, & même de plantes, a quelque eſpece d'inſecte qui s'y attache particulierement, on a ſoupçonné que les vers pourroient bien auſſi être de quelque utilité au corps humain, ou du-moins convertir à leur uſage des ſucs qui nous ſont ſuperflus, & vivre ainſi à nos dépens ſans nous cauſer cependant aucun dommage. Dans cette idée, on a cru qu'ils ne devenoient nuiſibles, que lorſqu'à force de ſe multiplier, ou par telle autre cauſe, venant à manquer de nourriture, ils irritoient les parties où ils ſe trouvent. Hippocrate, comme nous le dirons ci-après, a cru que le tænia étoit auſſi ancien que le genre humain. Cependant il paroîtra, je penſe,

(*u*) Mémoires de l'Acad. Roy. des Sciences, an. 1703, Hiſt. pag. 47.

par ce qui nous reſte à dire, que les vers ne ſont pas auſſi peu nuiſibles à l'homme, que ſe le perſuadent ceux dont nous venons de parler, quoiqu'il faille avouer qu'il eſt des perſonnes qui rendent quelquefois une grande quantité de vers, ſans qu'il ait précédé aucun ſigne qui ait pu les faire ſoupçonner d'y être ſujettes.

M. de Buffon, ſi célebre dans l'Europe entiere par ſon Hiſtoire Naturelle, après avoir conſidéré ce que le ſubtil M. Needham (*x*) a découvert touchant les vaiſſeaux ſéminaux du polype de la ſeche & du calmar, en eſt venu à penſer que tous les corps vivans, ou végétaux, contiennent certaines parties organiques, qui, quoique vivantes, ne ſont cependant ni animaux ni végétaux, mais quelque choſe qui tient le milieu entre l'animal & le végétal. Les animalcules qu'on découvre dans la ſemence par le microſcope, ne ſont, ſelon M. de Buffon, que ces mêmes molécules organiques, & non de véritables animaux, bien qu'elles aient la faculté de ſe mouvoir. Il y a dans tous les alimens, pris du regne animal & végétal, des parti-

(*x*) Nouvelles découvertes par le microſcope de T. Needham, pag. 60 & ſuivantes.

ules, qui, à l'aide d'un certain moule ntérieur, deviennent des molécules or- aniques vivantes, tandis que le réſidu le la nourriture, qui en eſt comme la partie brute, après s'être ſéparé de ces molécules actives, eſt expulſé du corps, comme inutile. C'eſt à ces molécules organiques que l'Auteur attribue la nutrition & l'accroiſſement des animaux. Raſſemblées dans certains réſervoirs deſtinés à cet uſage, elles forment la liqueur prolifique de l'animal. Lorſqu'elles ſe trouvent ramaſſées en grande quantité dans des lieux où elles peuvent s'unir, M. de Buffon croit qu'il peut en réſulter, dans le corps même de l'animal, d'autres animaux, tels que les tænia, les aſcarides, les vers qu'on trouve quelquefois dans les veines, les ſinus du cerveau, le foie, &c. Car ces animaux, ſelon M. de Buffon, ne ſont pas formés par d'autres animaux de la même eſpece, & ils ne s'engendrent pas de la maniere ordinaire; ils ſont produits par la matiere organique qui ſert à la nutrition, lorſqu'il arrive à cette matiere de s'extravaſer, ou qu'elle manque d'être reſorbée par les vaiſſeaux abſorbans. En un mot, M. de Buffon regarde comme très-probable

que cette substance productive, toujours active, & tendant continuellement à l'organisation, peut engendrer des vers, & autres petits animalcules de différente espece, selon la diversité des lieux & des matrices où elle se rassemble.

Tout ce que cet éloquent Philosophe a écrit sur cette matiere (*y*), est très-digne d'être lu; mais son opinion, quoique très-ingénieuse, paroît être exposée à de grandes difficultés.

Aussi le sentiment qui est encore le plus en vogue, suppose que les vers s'engendrent dans l'homme des œufs qui viennent du dehors, & qu'ils se multiplient dans le corps à la maniere des autres animaux. « Quoique ce sen-» timent, dit le célebre Gaubius (*z*), » dans sa Pathologie (§. 587, pag. 302), » ait aussi ses difficultés qui ne sont pas » aisées à résoudre, elles ne sont pas tel-» les cependant qu'on ne puisse espérer » un jour d'y répondre à l'aide de plus » grandes recherches. Quand la nature » elle-même nous a suggéré un système, » on ne doit pas d'abord l'abandonner,

(*y*) Histoire naturelle générale & particuliere, Tom. II. pag. 18, 19. & suiv. & pag. 258 & suivantes.

(*z*) *Institut. patholog.*

» parce qu'il préſentera quelque en-
» droit foible, à cauſe des bornes étroi-
» tes de nos connoiſſances ». Ce ſyſtê-
me ſuppoſe, comme on voit, qu'il exi-
ſte hors du corps humain des animaux
ſemblables à ceux qui y prennent naiſ-
ſance; ſur quoi, voyez ci-après le pa-
ragraphe 1363.

§. 1361.

Ils ſont leur nid dans la pituite inteſtinale ou gaſtrique, y ſont échauffés, y font des petits, & y prennent de l'accroiſſement.

COmme les vers dans l'homme réſident principalement dans les premieres voies, & que l'opinion la plus répandue leur fait tirer leur origine, comme nous l'avons dit, des œufs qu'on avale, il a paru vraiſemblable que ces œufs ſeroient détruits par le mouvement périſtaltique des inteſtins, ou que s'ils y réſiſtoient, ils ſeroient du-moins chaſſés par l'anus avec les gros excrémens, s'ils ne s'attachoient avec force aux parois du canal inteſtinal, quelle que ſoit la cauſe de cette adhéſion.

On ſait que l'eſtomac & les inteſtins ſont enduits naturellement d'une mucoſité bienfaiſante qui en lubrifie toute la ſurface intérieure, qui les défend contre toute acrimonie, & contre l'aſpérité de certains alimens que les perſonnes voraces ne ſe donnent pas toujours le tems de mâcher ſuffiſamment avant de les avaler. Ce mucus pourra fournir un nid aſſez commode aux œufs des vers, où ils trouveront tout-à-la-fois une chaleur douce pour les faire éclorre, & une ſorte de glu qui les fera adhérer aſſez fortement aux parois des inteſtins, pour que ni le mouvement périſtaltique de ces organes, ni les matieres chyleuſes & fécales qui en parcourent le canal, ne puiſſent les entraîner. Au reſte, comme la mucoſité dont il s'agit, eſt plus abondante chez les jeunes gens, on a cru que c'étoit la raiſon pourquoi ils étoient plus ſouvent travaillés des vers; & il n'eſt pas étonnant qu'on ait quelquefois trouvé ces derniers entierement recouverts de cette mucoſité.

§. 1362.

C'eſt pourquoi il s'en forme rarement chez les adultes, ſi ce n'eſt

dans ceux qui ſont languiſſans & leucophlegmatiques.

COmme il y a plus de ſéchereſſe chez les adultes, & que la bile & toutes les humeurs qui vont ſe dégorger dans le canal inteſtinal ont plus d'activité que chez les enfans, ils ſont par cette raiſon moins ſouvent attaqués de vers, à moins qu'ils ne ſoient farcis d'humeurs lentes, froides & muqueuſes, comme les leucophlegmatiques. On peut conſulter ce que nous avons dit à ce ſujet dans une autre occaſion (*a*), en parlant de la *glutinoſité ſpontanée*.

Il eſt certain néanmoins que tous les adultes, même ceux qui jouiſſent de la meilleure conſtitution, ne ſont pas pour cela exempts de vers ; mais comme tout le corps a chez eux plus de fermeté, & que le ſyſtême des nerfs y eſt moins mobile & moins irritable, les vers ſouvent n'y produiſent pas d'auſſi grands déſordres que chez les enfans. Ils en ont même aſſez ſouvent, ſans le ſavoir, qui ſont chaſſés fortuitement par les reme-

(*a*) Aph. de Boerh. avec les Comment. de M. Van-Swieten, de la traduction de M. Moublet, Tom. I. §. 69 & ſuiv.

des, ſur-tout par les purgatifs. Ils ſortent auſſi quelquefois dans le tems d'une maladie aiguë ſans qu'on s'y attende ; ce qui a fait dire à Hippocrate (*b*) : « Qu'il eſt avantageux pour le malade, » vers le tems de la criſe, de rendre par » les ſelles des vers ronds, conjointe- » ment avec les déjections ». Comme les criſes ſont accompagnées de beaucoup de troubles dans le corps, & de grandes altérations dans les humeurs, il n'eſt pas bien ſurprenant que les vers ronds, qui ſont aſſez mobiles, ſoient chaſſés de leur domicile. Ainſi l'évacuation des vers, en pareil cas, paroît bien déſigner la commotion ou le trouble critique, mais non pas toujours un événement favorable. En effet, ſi les humeurs tombées en putréfaction, par l'effet de quelque grande maladie, ſe précipitent par les ſelles, il eſt certain que les vers ſeront entraînés par les matieres corrompues, mais l'événement n'en ſera pas moins funeſte. C'eſt ainſi qu'on lit dans les *Epidémies* d'Hippocrate (*c*), le cas d'un homme, qui, s'étant mis à table pour diner, tout en chaleur, fut ſaiſi, après avoir beaucoup bu, d'une

(*b*) *In prognoſtic.*
(*c*) *Lib. I, text.* 12. *Ægrot.* 12.

douleur inflammatoire à l'hypocondre. La fievre étoit aiguë, & accompagnée de mauvais symptomes. Le 7 il rendit par *irritation & avec trouble des matieres fluides par les selles, mêlées de vers;* ce qui ne l'empêcha pas de périr le 11, cette évacuation n'ayant produit aucun soulagement.

C'est ainsi encore qu'on a observé à Béziers en 1730, une épidémie verminеuse dont furent attaquées un grand nombre de personnes. Dans les autres tems les habitans de cette ville étoient, à la vérité, assez sujets aux vers, mais cette année il n'y avoit ni sexe, ni âge, ni tempérament qui en fussent exempts, & les attaques en étoient si vives, que quelques-uns y succomberent, malgré tous les remedes qui furent sans effet. Il en falloit d'assez forts pour chasser par haut & par bas les vers dont la plus grande partie sortoient tout vivans du corps (*d*).

Il est très-commun dans les camps de voir les soldats, qui ont la dysenterie, des fievres intermittentes, remittentes ou continues, rendre des vers par les selles. Les vers rendus par les malades,

(*d*) Mém. de l'Acad. Roy. des Sciences, année 1730, Hist. pag. 42.

dont parle M. Pringle (*e*), étoient des vers ronds. Cet illuſtre Médecin avertit qu'on ne doit pas regarder ces vers comme la cauſe de la dyſenterie, ou des fievres, mais ſeulement comme les ayant rendues plus dangereuſes. On a fait dans notre armée la même obſervation ; d'où l'on voit qu'il ſe trouve aſſez ſouvent chez les adultes, livrés à des travaux pénibles, des vers qui auroient reſté dans leur corps, s'il n'étoit ſurvenu des maladies qui les en ont chaſſés ; car il eſt de la plus grande vraiſemblance que ces vers exiſtoient avant la maladie.

D'ailleurs, on obſerve aſſez communément le tænia, ou ver plat, chez les adultes.

§. 1363.

Il y en a de ronds, de larges, & de l'eſpece qu'on nomme aſcarides.

CEs trois eſpeces ſe rencontrent plus fréquemment dans l'eſtomac & les inteſtins de l'homme ; ainſi c'eſt d'eux principalement que nous avons à parler

(*e*) Obſerv. ſur les maladies des Armées, Tom. I. Pag. 12. & 381.

en donnant l'hiſtoire & le traitement des vers ; quoiqu'il ſoit certain qu'il s'eſt quelquefois trouvé dans les mêmes lieux d'autres eſpeces d'inſectes, ce qui n'a rien de fort étonnant. En effet, ſi les œufs fécondés de ces inſectes ſont portés dans ces parties, la chaleur & l'humidité doivent naturellement les y faire éclorre. On lit dans les auteurs pluſieurs obſervations de grenouilles & de lézards qui ont été rejettés par les ſelles ou le vomiſſement. Pendant le printems, les grenouilles dépoſent leur ſperme dans les eaux ſtagnantes, & il ſe trouve des gens aſſez mal-aviſés pour boire de ces eaux, lorſqu'ils ſont preſſés par la ſoif. Il paroît qu'une telle cauſe, ou d'autres ſemblables, peuvent donner lieu dans le corps humain à la production de certains inſectes, entierement différens des vers qui s'engendrent communément dans les premieres voies. Un Indien, âgé de 36 ans, étoit attaqué depuis long-tems d'une douleur conſidérable dans le bas-ventre ; comme les Indiens ſont fort ſujets aux vers, un Médecin lui fit prendre du *ſemen-contra*. Peu de tems après, les douleurs diminuerent, & il rendit par le fondement un ver mort de la longueur de 76 pouces qua-

tre lignes, & d'un tiers de pouce de diametre. Ce ver étoit rond, d'un jaune pâle; il avoit une tête dure; & depuis cette tête juſqu'à la queue, on y comptoit 117 anneaux cartilagineux, tous entiers. Dès que le ver fut ſorti, la douleur diſparut entierement; le viſage reprit une couleur vive, & dans la ſuite l'Indien ne ſe plaignit plus d'aucun mal (*f*). Il eſt clair que ce ver étoit totalement différent du ver rond ordinaire de l'homme.

On lit encore, dans un ouvrage Italien (*g*), un autre cas très-ſingulier. Un enfant de condition, fils unique d'une mere veuve, étoit travaillé de vers, avec de grandes douleurs dans le bas-ventre, de convulſions, &c. Ce malheureux enfant croyoit ſentir remuer dans ſon eſtomac un ſerpent qui lui déchiroit les entrailles. Les amers, les antilminthiques, & les purgatifs, loin de calmer la douleur, en augmenterent la violence. Le diagrede produiſit même des convulſions. Le célebre Médecin qui rapporte ce fait, voyant que tous

(*f*) Feuillée, Journal des Obſervat. phyſiq. &c. t. I. pag. 421.

(*g*) Gallo, diſſertaz. dell'uſo del latte, Tom. II. pag. 33, & ſuiv.

les irritans aigriſſoient le mal, lui fit avaler une aſſez grande quantité de lait de vache, lequel appaiſa preſque ſur le champ toutes les douleurs. Etant revenues, le lait les fit encore diſparoître. Mais un autre Médecin ayant donné un purgatif, tous les accidens reparurent avec violence. Le lait ramena encore le calme. Enfin la mere fort inquiéte ſur l'état de ſon enfant, en confia entierement le ſoin au célebre Gallo. Celui-ci voulut eſſayer s'il ne ſeroit pas poſſible d'attirer le ver du côté de la bouche, en l'alléchant par l'odeur du lait, dans l'eſpérance qu'il ſortiroit peut-être de lui-même, ou qu'on pourroit du-moins le tirer, après l'avoir ſaiſi. Cette tentative eut le plus heureux ſuccès : à la troiſieme fois, le ver monta à la racine de la langue, & on le tira avec des tenettes. Il étoit noir, rond & velu, un peu plus gros qu'une plume à écrire, & long de trente palmes d'Italie. Le Médecin le garda par curioſité dans ſon cabinet, pour perpétuer le ſouvenir d'un cas auſſi ſurprenant.

Un homme étoit tourmenté depuis deux ans de coliques extrêmement fortes, accompagnées d'efforts violens pour vomir, & d'une faim preſque in-

ſatiable. Il rendoit par l'anus beaucoup de vers plats, & par intervalles, des pelotons entiers de ces vers. On lui preſcrivit des pilules à prendre de tems en tems, avec une certaine décoction. Le malade impatienté de tant de ſouffrances, prit ces remedes plus ſouvent qu'on ne le lui avoit dit, ce qui le jetta dans des défaillances & des ſyncopes, pendant leſquelles il ſembloit près de mourir. Il y avoit en même tems des grouillemens d'entrailles ſi forts, qu'on pouvoit les entendre à la diſtance de plus de trente pas. Il ſortit enfin pluſieurs vers dont quelques-uns étoient aſſez longs, particulierement le dernier que le malade crut avec raiſon avoir été ſon plus mortel ennemi.

Ce ver ſortit vivant. Il étoit long de ſeize pieds, & tenoit toujours la tête élevée à la hauteur d'un pied & demi, ſoit qu'il rampât à terre, ſoit qu'il ſe reposât, roulé en peloton. Jetté dans un vaſe d'eau, il s'y donna des mouvemens ſinguliers, tenant conſtamment ſa tête élevée. Cette tête étoit noire & ronde comme un pois; le col étoit extrêmement grêle; il avoit deux yeux, & des éminences qui reſſembloient à des vertebres. Le malade ſe porta dans

la ſuite parfaitement bien, ſe félicitant de ſa témérité, laquelle étoit peut-être néceſſaire pour ſa guériſon, ou qui du moins l'accélera (*h*).

On parle dans les Eſſais de Médecine d'Edimbourg (*i*), d'un ver rendu par l'anus, qui avoit un pied & demi de long, & un pouce & demi de diametre, lorſque M. Robertſon, Peintre, le deſſina en préſence de pluſieurs Docteurs de l'Univerſité. Il étoit d'abord bien plus gros, mais auſſi-tôt que le malade l'eut rendu (ce dont il ne put venir à bout ſans le ſecours d'un voiſin, qui le lui tira en partie hors du corps), il en fut ſi effrayé, que, s'imaginant que c'étoit un de ſes inteſtins, il en coupa environ un pouce vers la queue, & lui plongea, une ou deux fois, la pointe d'un canif dans le corps, pour voir ce qu'il contenoit; il en ſortit une grande quantité de ſang; ce qui arriva encore lorſqu'on le lava ſix à ſept fois dans l'eau. Le malade perdit lui-même beaucoup de ſang en rendant ce ver, & ce qu'il en perdit, parut aller à quelques livres. Il en rendit auſſi quelques caillots pendant

(*h*) Mémoires de l'Acad. Roy. des Sciences, année 1740. Hiſt. pag. 51.

(*i*) Tome II. art. 26. pag. 416.

pluſieurs jours. Le ver étoit mort, lorſqu'il ſortit par les ſelles. Il étoit formé de pluſieurs grands anneaux ſemblables à ceux des vers de terre. Les interſtices qui ſont entre chaque jointure, étoient d'une couleur brune, pareille à celle du chocolat. Les jointures étoient plus pâles, ou plutôt elles étoient de couleur de chair livide. La tête de cet animal étoit beaucoup plus petite que ſon corps, quoiqu'elle fût auſſi formée par interſection; elle reſſembloit beaucoup au bec d'un canard; elle étoit applatie en deſſous, & l'on y voyoit une eſpece de bande qui deſcendoit le long du col, & qui ſe portoit, ſelon la longueur du corps, juſqu'à la queue où tous les anneaux & les jointures paroiſſoient ſe terminer. Cette bande étoit aſſez ſemblable à celle qui regne le long de la partie ſupérieure de l'inteſtin *colon*; il avoit l'ouverture de la bouche triangulaire, comme la ſangſue. Le malade écrivit depuis qu'il avoit rendu un autre ver ſemblable au premier, ou même plus gros, mais qu'il étoit ſorti par morceaux.

Il nous ſeroit facile de raſſembler ici quantité d'autres faits pareils; mais ceux que nous venons de rapporter,

ſuffiſent pour prouver qu'il s'eſt trouvé quelquefois dans l'eſtomac & les inteſtins de l'homme d'autres inſectes, outre les vers ronds, les larges & les aſcarides, dont nous avons maintenant à parler en particulier.

LES VERS RONDS. Ce ſont ceux qu'on rencontre le plus ſouvent dans les inteſtins. Comme ils reſſemblent aſſez, par l'extérieur, aux vers de terre dont il ſe trouve une grande quantité par-tout, pluſieurs ont cru qu'ils tirent leur origine de ces derniers dont les œufs s'inſinuent dans le corps, de quelque maniere que ce puiſſe être. C'eſt ainſi que le célebre (*k*) Linnæus prétend que ces deux ſortes de vers ſont exactement de la même eſpece; ce qui eſt encore le ſentiment d'un autre Écrivain (Scopoli) (*l*), très-verſé dans l'hiſtoire naturelle. « Cela eſt prouvé, dit-il, par la » ſtructure, l'habitation, la maniere de » vivre, la fécondité & la nature du » venin, qui ſont les mêmes dans les » deux vers ». Ils ſe reſſemblent aſſez par la fécondité, mais ni l'habitation, ni le genre de vie ne ſont les mêmes, à beaucoup près. Les lombrils reſtent dans

(*k*) *In ſyſtem. nat. pag.* 85.
(*l*) *De Hydrarg. idrienſ. tentamin.* 157.

la terre, dont ils se nourrissent ; on la leur trouve dans le corps, & ils la rendent par l'anus. Les vers ronds, dans l'homme, résident dans les intestins, & leur nourriture est très-différente. Les vers de terre d'ailleurs ont un vrai sang rouge, selon Swammerdam (*m*), & des pieds, ou du-moins cet observateur leur a découvert quelque chose qui en approche. Ce même Auteur (*n*) trouve ridicule l'opinion de ceux qui veulent que les vers de l'homme tirent leur origine des œufs des vers de terre qu'on avale, cette derniere sorte de vers exigeant une nourriture bien différente. Mais il croit que les vers humains peuvent provenir des œufs d'insectes qui ont vécu eux-mêmes dans les intestins d'autres animaux. On ne voit encore par aucune observation, que les vers de l'homme, non plus que les vers de terre, aient jamais subi aucune métamorphose. Il n'est pourtant pas impossible que certains insectes se transforment dans les intestins mêmes d'animaux vivans. Nous avons parlé au paragraphe 1360, d'une sorte de mouche, qui, s'insinuant dans l'anus des che-

(*m*) *Bibli. nat. pag.* 120. 247.
(*n*) *Ibid. p.* 710.

vaux, y laisse ses œufs; ceux-ci venant à éclorre, il en sort, avons-nous dit, un ver, qui, après un certain tems, se change en nymphe ou en chrysalide, & cette derniere en mouche.

On a trouvé dans les animaux des vers ronds, semblables en tout à ceux de l'homme; (nous parlerons des autres ci-après). Le célebre Vallisnieri en a trouvé dans les intestins des jeunes veaux, de ceux mêmes qui tétoient encore. Il les a disséqués avec toute la dextérité qu'on lui a connue, & il s'est assuré par-là, que la conformation intérieure n'est pas la même que celle des vers de terre. Il leur a trouvé au reste, au rapport de M. le Clerc, une prodigieuse quantité de véritables œufs. Je cite ici M. le Clerc, parce qu'il a rassemblé dans son *Histoire Naturelle & Médicinale des Vers plats* (pag. 222 — 252), les observations de Vallisnieri & de Redi sur cette matiere.

L'illustre Tyson (*o*) a disséqué pareillement des vers ronds de l'homme, qu'il a trouvés aussi totalement différens des vers de terre. Il croit avoir découvert une diversité de sexe dans les premiers, & il a fait dessiner le mâle & la femelle

(*o*) Transactions philosophiques.

diſſéqués. Il a fait repréſenter auſſi les vaiſſeaux ſéminaux dans les deux ſexes, & les œufs vus au microſcope, dont il penſe que le nombre ſe montoit à plus de dix mille dans un ſeul ver. On n'aura pas de peine à croire que tous ces œufs n'écloſent pas dans le corps ; il eſt probable qu'il en ſort une grande partie par les ſelles, leſquels peuvent enſuite propager l'eſpece, s'ils trouvent le moyen de rentrer encore dans le corps des hommes, ou d'autres animaux, où ils rencontrent encore leur domicile naturel & leur nourriture accoutumée. Il y a du célebre Liſter, dans les Tranſactions (*p*) Philoſophiques, une obſervation ſinguliere qui paroît favoriſer cette conjecture. Une jeune fille de huit ans, avoit un ulcere fort douloureux près de la malléole. Le Chirurgien appliqua ſur cet ulcere un jeune chat qu'il avoit fendu par le milieu. L'ayant ôté dans la ſuite, il trouva, partie dans le corps du chat, & partie dans l'ulcere, au-moins ſoixante vers, qu'il en retira. Le chat fut appliqué de nouveau, & Liſter ſe trouva préſent, lorſqu'on l'ôta pour la ſeconde fois. Il ne vit alors qu'un ſeul

(*p*) *The philoſoph. tranſact. &c. Abrigd. tom. III. pag.* 134.

ver,

ver, mais très-vigoureux & très-agile. On fit, après cela, des injections dans l'ulcere, qui en firent sortir plusieurs autres vers morts. Notre auteur examina attentivement ces vers, & voici ce qu'il en dit. « J'affirme que ces vers, » autant que j'ai pu en juger (& il m'a » été facile d'en faire la comparaison), » étoient de la même espece que les vers » ronds, que les enfans rendent si sou- » vent par l'anus. Ils avoient environ » trois à quatre pouces de long, & ils » étoient tous à-peu près de même gros- » seur, comme s'ils étoient sortis exac- » tement dans le même tems; cette gros- » seur étoit environ celle d'une grosse » plume de canard. Ils se terminoient » en une pointe aiguë par les deux ex- » trémités. Ils étoient roides, parfaite- » ment ronds, & sans divisions, ce qui » ne les empêchoit pas d'être fort agiles, » (j'entends les vivans). Au reste, ils » étoient plus blancs, que ne le sont les » vers ronds des premieres voies ». On voit par cette observation de Lister, que les vers ronds peuvent vivre de nos humeurs, non seulement dans l'estomac & les intestins, mais encore dans d'autres parties du corps.

Il est vrai que les mouches dépose

quelquefois leurs œufs dans les ulceres ; mais les vers qui en proviennent ſont infiniment plus petits. On ne peut pas ſoupçonner non plus que les vers dont parle Liſter aient été cachés dans les inteſtins du chat, avant de ſe montrer au-dehors ; le témoignage de cet auteur eſt ici du plus grand poids, & parce qu'il étoit juge très-compétent, & parce qu'il avoit examiné la choſe avec la plus grande attention. Il faut donc que les œufs de ces vers aient été portés dans l'ulcere par les vaiſſeaux avec les humeurs, ou qu'ils s'y ſoient introduits du dehors, ce qui ſuppoſeroit que les vers ronds, ou du-moins leurs œufs, peuvent ſubſiſter hors du corps humain.

L'opinion attribuée au célebre Fritſchius (*q*), qui veut que les vers ronds ne ſoient que les enveloppes ou les nymphes des tænia, n'eſt point du tout ſoutenable. La diſſection exacte du vers rond prouve déciſivement le contraire. Car on ne trouve pas ſous cette prétendue enveloppe un tænia, mais un canal alimentaire, un anus, une bouche, & un appareil très-diſtinct de vaiſſeaux ſéminaux, *&c.* On ſait d'ailleurs que les inſectes, lorſqu'ils ſont cachés ſous la

(*q*) *Vandœveren, de vermib. inteſt. pag.* 24.

figure de nymphes ou de chryſalides, ne prennent aucune nourriture, & qu'on n'a jamais obſervé chez eux de grands mouvemens, tels que ceux qu'on remarque dans les vers ronds qui parcourent tout le canal inteſtinal juſqu'à l'eſtomac, & qui de l'eſtomac reviennent encore dans les inteſtins.

Au reſte, quoique les célebres auteurs ci-devant cités, aient trouvé de véritables œufs dans les vers ronds, on lit cependant dans Amatus Luſitanus une obſervation qui ſembleroit prouver que ces vers ſont de la claſſe des animaux vivipares. « Une fille, dit cet auteur, » qui étoit travaillée de vers, & à qui » on avoit négligé de faire des remedes, » en rendit un rond d'une groſſeur très- » conſidérable. Le pere de la fille en » ayant écraſé la tête avec le pied, il » ſortit de cette tête pluſieurs autres » vers. La malade mourut peu de tems » après ». (*r*)

Cette obſervation aſſez groſſiere n'eſt appuyée que ſur le témoignage du pere, qui, ſans doute, n'avoit aucune notion de Phyſique & d'Hiſtoire Naturelle. Si l'on montre un ver rond à des ignorans,

(*r*) *Amat. Luſitanus. curat. Medecin. cent. V. n. 46. pag. 513.*

ils verront très-distinctement à travers la peau, les vaisseaux séminaux remarquables à leur couleur blanche, & diversement roulés les uns sur les autres; & ils prendront aisément ces vaisseaux pour des especes de petits vers renfermés dans un plus grand, auxquels ils ressemblent en effet assez bien. Ajoutez à cela que les vers ronds dans l'homme ont sur le tiers, environ, de toute leur longueur, à commencer par la tête, une fente (qui dans les vers ronds des veaux est plus près de la tête) par laquelle toute la suite des vaisseaux spermatiques peut facilement s'échapper, si on met le pied sur ces vers. J'en garde un de cette espece parfaitement entier, dont les vaisseaux spermatiques sortent tous par cette fente, & flottent librement dans la liqueur où je le conserve. Il peut se faire néanmoins que les vers ronds soient tout-à-la-fois vivipares & ovipares, puisque nous avons vu ci-dessus qu'il est des insectes qui sont alternativement l'un & l'autre en différens tems de l'année.

Au reste, les vers ronds sont ordinairement de la grosseur d'une plume à écrire, rarement plus gros, & quelquefois plus greles. La longueur n'est pas tou-

jours la même : il eſt rare qu'ils aient au-delà d'un pied. Je me ſouviens cependant d'en avoir vu un long d'un pied & demi. Mais il eſt à remarquer que nous parlons ici des vers ronds, proprement dits ; car nous avons déja obſervé dans ce même paragraphe, qu'on rend quelquefois par haut ou par bas des vers d'une autre eſpece, qui l'emportent de beaucoup ſur les vers ronds par la groſſeur & la longueur ; tel paroît avoir été le ver dont on trouve la deſcription chez Andry (*s*) ; car cet auteur avoue qu'il étoit différent du ver rond ordinaire, étant plein de rides & de plis, & ayant une eſpece de gueule aſſez apparente.

Les larges. On les appelle auſſi tænia, à cauſe de leur figure plate & de leur longueur, qui eſt ſouvent immenſe. On nomme encore cette ſorte de ver *ſolitaire*, parce qu'on l'a cru toujours ſeul, & occupant toute la longueur du canal inteſtinal. C'étoit-là le ſentiment d'Hippocrate, qui a cru que l'enfant l'apportoit en naiſſant du ventre de la mere. Il penſoit que tous les vers tirent leur origine de la pourriture. Et comme après la naiſſance, ſi le ſujet ſe porte bien, on

(*s*) De la Génération des vers, Tom. I. pag. 190.

va regulierement à la ſelle chaque jour, il concluoit de-là que la matiere putréfiante ne ſéjournoit point aſſez dans les inteſtins, & ne s'y trouvoit pas en aſſez grande quantité, pour donner naiſſance à un ver d'une auſſi prodigieuſe longueur ; raiſon qui n'a pas lieu de même pour le fœtus, renfermé encore dans le ſein de ſa mere, puiſqu'il ne ſe vuide point pendant les neuf mois de la groſſeſſe. Hippocrate ajoute qu'on a vu beaucoup d'enfans rendre des vers tant ronds que larges, la premiere fois qu'ils ont été du ventre. On ne peut pas nier aſſurément que ces vers n'euſſent pris naiſſance dans la matrice, & nous avons dit ailleurs que cela eſt effectivement arrivé quelquefois.

On voit par divers paſſages d'Hippocrate, qu'il a parfaitement bien connu le tænia, & l'on voit en même tems la raiſon pourquoi il l'a cru *ſolitaire*. C'eſt que ce ver occupe toute la longueur des inteſtins. L'opinion d'Hippocrate a été embraſſée par pluſieurs Médecins, & entr'autres par le célebre Andry, réfuté en cela par Dionis (*t*) qui a vu un homme dans le dernier degré du

(*t*) Diſſertation ſur le tænia, ou ver plat, pag. 14 & ſuivantes.

marasme, & presque épuisé par la fievre lente, rendre deux tænia enfermés chacun dans une enveloppe membraneuse particuliere. Dans l'espace de quinze jours, les forces & l'appétit revinrent, & il se rétablit parfaitement (*u*). On lit encore dans la Dissertation Latine de Van Doeveren, sur les vers des premieres voies, plusieurs observations qui prouvent que le tænia n'est pas toujours solitaire, & qu'il s'en trouve quelquefois plusieurs ensemble dans le corps humain.

On en rencontre aussi souvent plusieurs dans le corps des animaux. J'en ai vu moi-même trois dans les intestins greles d'un chien, à une assez grande distance les uns des autres. Lister (*x*) assure en avoir trouvé plus de cent dans le duodenum d'un chien vigoureux, ensorte que cet intestin en étoit tout rempli & distendu. Il trouva encore dans un rat le même boyau extrêmement plein aussi de vers plats, au point qu'il excédoit de beaucoup le volume de l'estomac; mais ces vers étoient entierement différens par la figure de tous ceux

(*u*) *Ibid. pag. 21.*
(*x*) Transactions philosophiques, Tom. III.

qu'il avoit jamais vus jusqu'alors. Dans le chien les tænia occupoient le jejunum & l'ileum, mais ils étoient à quelque distance les uns des autres. Il n'y en avoit aucun dans les gros intestins. Dans le jejunum & le duodenum, les vers étoient quelquefois seuls un à un, & quelquefois deux ou davantage, entrelassés les uns dans les autres. Il trouva constamment dans le voisinage de ces vers leurs excrémens, qui étoient d'une couleur grise. Tous avoient leur extrémité la plus déliée tournée vers le haut, comme s'ils étoient-là, gueule béante, à attendre le chyle qui descendoit en bas. Ils étoient tous de même longueur, & n'excédoient pas un pied. L'extrémité la plus grosse avoit la largeur de l'ongle du petit doigt, & finissoit en pointe, comme une lancette. Lister a comparé ces tænia de chiens, avec la figure d'un tænia humain qu'on voit dans Tulpius, & il leur a trouvé une grande ressemblance.

Il arrive quelquefois qu'il se rencontre avec le tænia des vers d'une autre espece. Raulin (*y*) a vu un homme,

(*y*) Traité des Maladies occasionnées par les variations de l'air, pag. 426.

qui avoit le *solitaire*, rendre par l'anus des vers ronds. Wepfer (ζ) a trouvé dans une chatte qu'il avoit tuée, en lui faisant prendre du vermillon, un tænia encore vivant & plusieurs vers ronds. Et dans un jeune loup de six mois, mais fort, il observa ce qui suit, après l'avoir fait périr en lui donnant de la racine de nappel. « La surface interne du » duodenum & du jejunum étoit comme » incrustée d'une substance visqueuse, » blanche, & en quelques endroits jaune, qui ressembloit à du lait pris. Dans » l'ileum & dans le jejunum, il y avoit » des vers cucurbitains solitaires, qui, » par le volume & la figure, ressemblent à des grains de citrouille. Ils » étoient unis entr'eux, longs d'un pied » & demi, & finissant en un filament qui » avoit près de neuf pouces de longueur, à l'extrémité duquel se trouvoit un petit globule semblable à la » tête d'une épingle. Au surplus, tous » ces tænia, ou vers plats, étoient encore vivans (*a*) ». Cette observation de Wepfer se rapporte assez à la description de Lister qu'on vient de lire ci-dessus. Mais il est remarquable que Wepfer

(ζ) *Cicut. aquat. Hist. & noxæ, cap.* 12. *pag.* 186.
(*a*) *Ibid. cap.* 2. *pag.* 180.

distingue les vers cucurbitains, unis ensemble & finissant par un filet, dont l'extrémité est terminée par un globule, des vers larges ou tænia ; mais dumoins la pluralité de ces derniers est-elle confirmée encore par le témoignage de cet auteur.

Il paroît qu'il y a plusieurs especes de tænia. M. Andry (*b*) en décrit deux. La premiere a les articles fort éloignés les uns des autres, vers le milieu de son étendue, & fort serrés aux deux extrémités, principalement à celle où est la tête ; car ce ver a une tête. Le col où tient cette tête, qui ressemble à un petit pois applati, mais qui n'en a au plus que le tiers du volume, est extrêmement délié & étroit. On remarque tout le long du corps de ce ver, après chaque articulation, directement au milieu de la lisiere, tout-à-fait au bord, un mammelon fort bien figuré, au bout duquel on découvre une ouverture dans laquelle se voit un vaisseau bleuâtre, qui, de cette ouverture, traverse jusqu'à la moitié de la largeur du corps du ver, & c'est ce tænia dont on voit la figure à la page 4 de l'ouvrage de M. Andry.

(*b*) De la Génération des vers, T. I. pag. 194 & 195.

L'autre tænia a les articulations moins relevées & beaucoup plus preſſées les unes vers les autres. Il a des mammelons preſque imperceptibles, & outre cela une longue ſuite de nœuds ou grains raboteux qui s'étendent en forme d'épine tout le long du milieu de ſon corps en dedans, depuis le commencement juſqu'à la fin. On trouve dans le Livre de M. Andry pluſieurs figures de ces deux ſortes de vers plats.

Il y a donc deux eſpeces de tænia : ſavoir le tænia ſans épine, & le tænia à épine.

Mais outre ces deux eſpeces, Dionis (*c*) en a obſervé une troiſieme qui eſt renfermée dans un ſac membraneux, d'où le ver ſort, lorſqu'il eſt rompu. Quand cette ſorte de ver plat eſt rejettée par le fondement, enfermée encore dans ſon enveloppe, on prendroit aiſément ce ver pour un ver rond. Et c'eſt-là peut-être ce qui a fait croire à quelques-uns que les vers ronds n'étoient autre choſe que les nymphes du tænia, comme on l'a déja dit ci-devant. Le célebre M. Winſlow, dont le témoignage eſt d'un ſi grand poids dans ces matieres, ayant diſſéqué un de ces vers

(*c*) Diſſertation ſur le tænia, pag. 21.

plats qui reſſemblent à des vers ronds, trouva qu'il contenoit un tænia ſous ſon enveloppe (*d*). On a trouvé auſſi des vers plats dans le foie des rats, enfermés dans un kiſte. (*e*) Mais il paroît par les figures qu'on a données de ces vers, qu'ils ne reſſemblent pas entierement aux tænia ordinaires.

Peut-être que l'induſtrieuſe curioſité des Naturaliſtes leur fera découvrir encore d'autres eſpeces de vers plats, outre ceux dont il vient d'être fait mention.

Ce ſingulier inſecte a extrêmement exercé l'eſprit des Philoſophes. Quelques-uns ont cru que le tænia étoit moins un animal unique, qu'une ſuite d'animaux, appuyés ſur les conſidérations ſuivantes. Ceux qui ſont travaillés de ce ver rendent ſouvent par l'anus des vers cucurbitains qui reſſemblent aſſez à des graines de courge ou de citrouille (*f*). (On trouve la figure de ces vers morts & vivans dans l'endroit cité de M. Andry). Ils ont en outre un mouvement évident; & la quantité qui

(*d*) *Ibidem.*

(*e*) Hiſtoire Naturelle, &c. avec la deſcription du Cabinet du Roi, Tom. VII, pag. 315.

(*f*) Andry, Génération des vers, Tom. I. p. 224 & ſuivantes.

en sort par les selles est telle quelquefois, qu'un malade qui avoit le *solitaire*, en apporta à M. Andry une grande tabatiere toute pleine où il les voyoit s'agiter en plusieurs manieres (*g*). Ces raisons ont fait croire à quelques-uns que c'étoient ou les œufs ou les petits du tænia. De plus, si on tire assez fortement quelques portions du corps du ver, pour les détacher les uns des autres, on verra que ces espaces compris entre les intersections ou articles, étant ainsi séparés, ressemblent parfaitement aux vers cucurbitaires (*h*). Il n'est donc pas étonnant que plusieurs aient cru que le tænia n'étoit qu'une chaîne de ces derniers vers. Ce qui favorisoit encore beaucoup ce sentiment, c'est qu'on a rendu souvent par le fondement plusieurs aunes du tænia, sans appercevoir ni tête ni queue, ni rien qui en approchât aux deux extrêmités. En outre, la même personne a quelquefois rendu en différens tems de grandes portions de ce ver, ce qui peut aisément s'expliquer, en supposant que le tænia ne soit formé que de l'union & de l'enchaînement des vers cucurbitains. D'au-

(*g*) Même Ouvrage, page 218.
(*h*) Le même, page 219.

tres, pouſſant la choſe plus loin, ont prétendu que les vers cucurbitains ne s'uniſſoient pas ſeulement enſemble, comme nous venons de le dire, pour former une chaîne nombreuſe de vers vivans, mais qu'après cette union ils ne compoſoient pas ſimplement une longue chaîne de vers, mais un ſeul & même animal formé du concours d'un grand nombre d'autres animaux; en ſorte que lorſque de nouveaux vers cucurbitains venoient ſe joindre au tænia, ſelon ſa longueur, celle-ci pouvoit s'accroître immenſément, le tænia devenir toujours plus long, & réparer ainſi promptement & facilement ſes pertes, lorſqu'il en ſortoit pluſieurs aunes par le fondement. Quoique cette formation d'un ſeul animal par le concours de pluſieurs, ſoit une choſe qui paroiſſe aſſez difficile à croire, on peut répondre qu'après toutes les étonnantes découvertes qu'on a faites en ce ſiecle touchant la reproduction des inſectes, il n'y a rien, ce ſemble, dont on puiſſe à l'avenir affirmer l'impoſſibilité. Si quelqu'un autrefois s'étoit aviſé de dire qu'il exiſtoit un animal, qui, diviſé en 64 parties, en reproduiſoit un pareil nombre entierement ſemblables à lui, il n'eſt pas

douteux qu'on ne ſe fût moqué de lui. Mais s'il avoit ajouté que le même animal retourné ſur lui-même, comme un doigt de gant, dévoroit encore ſa proie, la digéroit comme auparavant, croiſſoit & produiſoit ſon ſemblable, tout le monde eût cru qu'il contoit des fables abſurdes. Cependant nous ſavons aujourd'hui que tout cela eſt exactement vrai au pied de la lettre.

On peut former néanmoins une difficulté conſidérable contre cette formation du tænia par les vers cucurbitains, ou unis ſimplement enſemble, ou formant un ſeul animal. C'eſt que le tænia devroit être compoſé alors dans toute ſa longueur de parties homogenes. En effet, ſi l'on peut découvrir dans le tænia une partie différente des autres, & diverſement organiſée, cette opinion tombe ſur le champ, quoiqu'elle ait été défendue depuis long-tems par des Médecins célebres (*i*), & depuis par Valiſnieri, Coulet & pluſieurs autres.

Le ver plat ſort quelquefois tout entier ſous forme de peloton, comme Hippocrate l'a obſervé. Si on dévide ce peloton, que le ver ſoit long ou court,

(*i*) *Marcel. Donat. de medic. Hiſtor. mirab. Lib. IV. cap. 26. pag. 255.*

on voit que ſes articulations vont toujours en décroiſſant inſenſiblement en longueur & en largeur, & qu'il finit par une extrêmité fort déliée, terminée par un petit globule. Cette extrêmité du ver eſt appellée par quelques Médecins le *fil*, & les Médecins expérimentés craignent toujours que le tænia ne croiſſe de nouveau, quelque longue que ſoit la portion qui en eſt ſortie par l'anus, ſi ce fil n'a point ſuivi. Je l'ai ſouvent obſervé dans les tænia ſortis entiers, ſoit par maladie, ſoit par les remedes

Tyſon (*k*) rapporte que pluſieurs auteurs, parmi leſquels il compte Spigelius & Amatus Luſitanus, prennent cette partie la plus déliée du tænia pour la queue de ce ver. Quant à lui, il penſe au contraire que c'eſt la tête. Il trouva dans l'inteſtin ileum d'un chien qu'il diſſéquoit, un tænia vivant (*l*) faiſant pluſieurs tours & retours ſur lui-même. Ayant fendu adroitement l'inteſtin, il chercha l'extrêmité la plus déliée du ver, qui ſe portoit vers le duodenum, tandis que ſon extrêmité la plus groſſe, libre & ſans attache à aucune partie, s'étendoit en bas vers l'inteſtin

(*k*) Tranſactions philoſophiques, Tom. III.
(*l*) *Ibid.*

rectum. L'extrêmité la plus déliée s'enfonçoit dans la tunique interne des intestins, & y adhéroit si fortement, que ce n'étoit pas sans peine qu'on pouvoit l'en séparer, en l'élevant légérement avec l'ongle. Tandis qu'on faisoit cela, le ver se contournoit sur lui-même, se dégageoit du doigt, & s'enfonçoit de nouveau dans l'intestin d'où il falloit encore le séparer de la même maniere & avec la même difficulté. Tyson examina cette extrêmité du ver au microscope; & fit représenter en deux figures ce qu'il avoit observé. Il trouva qu'elle n'étoit point plate, mais quelque peu convexe, & couverte d'un duvet épais, ressemblant à des poils, qu'il vit ensuite sans microscope, en le considérant attentivement. Il remarqua encore la même structure dans deux autres tænia.

Wepfer (*m*) a pareillement observé que les vers s'attachent quelquefois fortement aux intestins. « Il trouva, dit-il, » dans de la mucosité intestinale quel- » ques vers plats, cucurbitains & ronds, » dont plusieurs étoient encore vivans; » ceux-ci avoient enfoncé profondé- » ment leur aiguillon dans la surface in- » terne des intestins, à laquelle ils ses-

(*m*) *Cicut. aquat. Histor. & noxæ, cap. 13. pag. 206.*

» toient ſuſpendus comme des ſangſues, » lorſqu'on élevoit le boyau ».

Tyſon (*n*) a penſé que la partie du tænia, qu'il regarde comme la tête de ce ver, lui ſert principalement à s'accrocher quelque part où il reſte fixé; ce qui explique pourquoi il ne ſort pas facilement tout entier, mais communément par grandes portions ſeulement, comme de pluſieurs aunes, à différens intervalles. Il doute pourtant ſi une partie auſſi peu conſidérable que l'eſt la tête du tænia, pourroit ſuffire à la nourriture & à l'accroiſſement d'un corps d'une longueur auſſi prodigieuſe. Cela lui a donné lieu de conjecturer que ces papilles ou mammelons que nous avons dit ſe rencontrer ſur chaque articulation du tænia, pompoient le chyle dont on trouve le ver rempli dans toute ſa longueur, & qui fournit le ſédiment blanc qui ſe dépoſe au fond des bouteilles où l'on conſerve le tænia dans quelque liqueur ſpiritueuſe. Au reſte, le célebre M. Bonnet (*o*), à qui l'hiſtoire naturelle a de ſi grandes obligations, & qui a fait

(*n*) Tranſactions philoſophiques, Tom. III.

(*o*) Mémoires de Mathématiques & de Phyſique, préſentés à l'Académie Royale des Sciences, &c. Tom. I. pag. 478--530. & Conſidérations ſur les corps organiſés, pag. 202. &c.

de ſi belles découvertes dans le regne animal & végétal, a vu diſtinctement la tête du tænia, & l'a fait deſſiner. Le lecteur trouvera raſſemblé dans l'ouvrage de cet illuſtre Naturaliſte tout ce qu'on ſait aujourd'hui ſur le tænia; les obſervations des plus célebres auteurs y ſont examinées avec ſoin, & l'on y détermine, à l'aide d'une logique exacte & des obſervations les plus sûres, ce qu'on doit penſer ſur chacune. Quant à nous, nous nous ſommes ſuffiſamment étendus ſur cette matiere; ce n'eſt point ici le lieu d'entrer dans un plus grand détail.

Comme on a vu ci-devant, au paragraphe 1360, où il s'agiſſoit de ſavoir d'où les vers de l'homme tirent leur origine, que l'opinion la plus probable eſt celle qui les fait venir du dehors, les hommes n'apportant pas toujours, à beaucoup près, ces vers du ventre de la mere, on a demandé avec raiſon ſi le tænia ſe trouve quelque part ailleurs hors le corps humain? Le célebre Linnæus (*p*) dit avoir rencontré un tænia, en préſence de ſept témoins, *in ochrâ acidularum.*

(*p*) *Syſtem. natur. Obſervat. in regn. animal.*

L'illuſtre M. Tiſſot (*q*) rapporte qu'un enfant de quatre ans, qui ſentoit une légere démangeaiſon à l'anus, rendit tout enſemble par cette partie un ver rond & un tænia naiſſant, dont l'extrêmité la plus déliée, ou le *fil*, « étoit » épaiſſe, blanche & égale; ce ver » étoit long d'environ deux pieds & cinq » pouces, faiſant quatre ou cinq con- » tours ſur lui-même, & il reſſembloit » parfaitement au ver que l'illuſtre Lin- » næus a trouvé dans les fontaines de » Suede, & un Médecin de mes amis » dans une de nos fontaines de Suiſſe ». M. Raulin (*r*) a vu tirer des inteſtins d'un agneau, qui n'avoit pas encore trois mois, une portion de tænia de vingt-ſix pieds de long. On obſerve ſouvent le tænia dans les bœufs, plus rarement dans les veaux, mais très-fréquemment dans pluſieurs ſortes de poiſſons (*s*). Or, comme ces divers animaux ſervent de nourriture à l'homme, on peut ſoupçonner que le tænia entre quelquefois dans le corps humain par cette voie-là.

(*q*) *De morbo nigro, ſchirris, &c. pag. 31. Vandæveren, Diſſertat. de vermib. inteſtin. pag. 33.*

(*r*) Sur les maladies par les variations de l'air, p. 444.

(*s*) Tranſactions philoſophiques, Tom. III.

On pourroit objecter à cela que la coction, les aſſaiſonnemens, & toutes les autres préparations qu'on fait ſubir aux alimens dans la cuiſine, les changent au point qu'on ne conçoit pas que les œufs de ces inſectes puiſſent conſerver leur intégrité, en ſuppoſant qu'ils pénetrent par cette voie dans le corps de l'homme. Cependant quelques obſervations ſemblent prouver que les tænia peuvent ſupporter une grande chaleur ſans mourir. L'illuſtre M. de Roſeen, premier Médecin du Roi de Suede, vit de ſes propres yeux, & fit voir à ſept autres perſonnes qui étoient à table avec lui, parmi les poiſſons qu'on ſervit, un tænia encore vivant, & en mouvement dans l'un de ces poiſſons. Il m'eſt arrivé aſſez ſouvent de voir de ces tænia dans des poiſſons en vie, mais je les ai trouvés vivans, dans la cavité du ventre, hors des inteſtins. Je les ai gardés dans l'eau vingt-quatre heures & davantage, & pendant tout ce tems-là, je les ai vu ſe mouvoir manifeſtement. On peut encore conſulter ſur cela M. Andry (*t*), qui remarque que pluſieurs perſonnes prennent

(*t*) De la Génération des vers, tom. I. pag. 53. & ſuivantes.

ces vers pour les œufs des poiſſons, & ne font pas difficulté de les manger (*u*). Coulet (*x*) a obſervé que les aſcarides, qu'il croit être la même choſe que les vers cucurbitains des autres auteurs, ſe refroidiſſent tout de ſuite dès qu'ils ſont ſortis du rectum, & qu'ils excitent ſur la partie de la peau où ils s'attachent, un ſentiment de froid très-vif. Le même écrivain les a vu promptement périr dans un air froid. Il aſſure qu'ils ſoutiennent facilement la chaleur de l'eau bouillante, même pendant un tems conſidérable, comme il s'en eſt convaincu par l'expérience ſuivante. Il jetta deux aſcarides dans un bouillon de veau brûlant, & les tint dans le même degré de chaleur par le moyen d'un bain-marie, pendant douze heures, après leſquelles il les trouva auſſi vigoureux, auſſi agiles & auſſi ſains, qu'ils l'étoient en ſortant des inteſtins. On voit donc par-là que ces vers peuvent réſiſter, ſans être détruits, à une chaleur très-conſidérable; ce qui fortifie encore le ſoupçon qu'ils peuvent entrer, eux ou leurs œufs, dans le corps humain avec les alimens.

(*u* *Ibid. pag.* 57.
(*x*) *De aſcarid. & lumbrico lato, pag.* 30.

Au surplus, j'ai cru, avant de quitter la matiere des vers plats, qu'il étoit à propos de rapporter ici une observation fort singuliere, qui paroît être très-favorable à l'opinion de Coulet. Le célebre Kœnig (*y*) ayant mis un ver cucurbitain vivant sur le dos de sa main, où il avoit fait tomber une ou deux gouttes de lait, il remarqua que le ver se traînoit transversalement; & que ce tubercule, ou espece de mammelon qui se trouve sur les côtés du ver, & dont nous avons parlé ci devant à propos du tænia, lequel égale à peine dans l'homme le point lacrymal, commençoit à se gonfler, & que son ouverture devenant ronde, de transverse qu'elle étoit auparavant, augmentoit de moitié. L'observateur ayant pris alors une lentille convexe, il vit sortir de cette espece de bouche, une sorte de trompe d'une ligne & un quart de long, d'une couleur brune à l'extrêmité qui se portoit vers la goutte de lait. M. Kœnig ayant alors appellé M. Herrenschwand, homme fort versé dans l'histoire naturelle, qui étoit présent, celui-ci avoua qu'il n'avoit jamais rien vu de pareil, ni joui d'un pareil spectacle. Cependant le ver

(*y*) *Act. Helvetic. vol. I. pag. 28.*

retira sur le champ sa trompe, soit que ce fût un effet du froid de l'air, ou que le bruit qu'avoit fait M. Kœnig, en appellant M. Herrenschwand, l'eût effrayé. Quoi qu'il en soit, cette observation prouve toujours que les mammelons font la fonction de bouche; & comme ces mammelons se trouvent sur chacune des articulations du tænia, on peut présumer avec beaucoup de vraisemblance, que leur fonction est la même dans ce ver. Il ajoute ensuite (z) que le sçavant M. Ernst, qui avoit publié une dissertation sur la seconde espece de tænia de Plater, lui avoit communiqué quelques expériences dont il résulte que, quand les vers cucurbitains s'unissent ensemble, ils forment un tout continu; en sorte que les liqueurs qui circulent dans leurs vaisseaux communs, passent de l'un dans l'autre sans interruption.

Il est donc indubitable que ces vers peuvent vivre & seuls, & unis à d'autres, & qu'après cette union, chacun reçoit de la nourriture, non seulement pour lui, mais pour les autres, & en reçoit réciproquement d'eux. Ainsi on ne doit être nullement surpris que le

(z) *Ibid. pag.* 30, 31.

même

même homme rejette par l'anus, & des vers ſimplement cucurbitains, & ces mêmes vers enchaînés les uns aux autres, & formant le tænia.

Les curieuſes obſervations de M. de Tremblei nous ont appris, à n'en pouvoir douter, que le polype ſortant du corps de ſa mere, comme une branche ſort de ſon tronc, eſt non ſeulement nourri par elle, mais qu'il la nourrit à ſon tour. Tel eſt le bonheur de ce ſiecle, que nous jouiſſons déja d'une infinité de connoiſſances, qui autrefois auroient paru dénuées de toute vraiſemblance; & nous avons lieu d'eſpérer des lumieres & de la ſagacité de tant de grands hommes qui cultivent aujourd'hui à l'envi l'hiſtoire naturelle, de nouvelles découvertes encore qui feront diſparoître enfin les difficultés qui reſtent ſur cette matiere.

(*Les aſcarides*). Galien (*a*) les définit de petits vers greles qui s'engendrent principalement dans l'inteſtin rectum, près du fondement. Ils ſont ronds, très-déliés, & pointus par les deux bouts. Il s'en trouve quelquefois un nombre très-conſidérable à l'extrêmité du rectum, qui ſortent avec les excré-

(*a*) *Comment. in Aphor. XXVI. Sect. 3.*

mens. Ils ſont extrêmement vivaces, &
dans un mouvement preſque continue
Auſſi les appelle-t-on *aſcarides*, d'un mo
grec qui ſignifie *ſentir, palpiter, ſe moi
voir.* Preſque tous les auteurs qui on
parlé des aſcarides les diſent fort grele
& fort petits. Ils reſſemblent beaucoup
dit-on, par la figure, la couleur & l
volume, aux petits vers qu'on trouv
ſi communément dans le fromage. Auſ
pluſieurs ont-ils cru qu'ils en tirent leu
origine (*b*). On a dit ci-devant (§ 1359
qu'un certain homme étoit travaillé de
aſcarides toutes les fois qu'il avoit man
gé du fromage blanc. Cependant on cro
que les aſcarides different du tout a
tout des petits vers qui s'engendre
dans le fromage; ces derniers ſubiſſe
une métamorphoſe qui les fait chang
de figure, au lieu que celle des premie
eſt conſtamment la même. Il ne répugn
pas néanmoins que les petits vers d
fromage, qui ſont auſſi fort vivaces
étant avalés tout vivans & parvenus
l'anus, ne puiſſent y cauſer une déma
geaiſon fort incommode, comme cel
qu'y cauſent les aſcarides. Ceux-ci re
ſemblent par la figure aux vers ron
dont nous avons déja parlé, mais

(*b*) *Vandœrveren, de vermib. inteſt. pag. 109.*

ſont beaucoup plus petits ; ce qui a fait croire qu'ils en provenoient peut-être. Cependant je ne ſache pas qu'on ait encore rien d'aſſuré ſur cet article. Les vers ronds ont pour l'ordinaire, comme on l'a déja remarqué, la groſſeur d'une plume à écrire, & quelquefois davantage. Mais on a trouvé dans l'homme & les animaux des vers qui leur reſſembloient, à cela près, qu'ils étoient beaucoup moins gros. Le célebre Médecin Vandelius (*c*) trouva dans trois chevaux qu'il diſſéqua, plus de ſoixante petits vers blancs extrêmement déliés & ronds qui ſe mouvoient librement dans toute la cavité du bas-ventre, mais particulierement vers le foie. Ces vers avoient trois à quatre pouces de long, & une demi-ligne de diametre. Le reſte de leur deſcription ſe rapporte aſſez à celle des vers ronds ordinaires. Vandelius apprit enſuite de ceux qui ſont dans l'uſage d'ouvrir les chevaux (*d*), qu'on leur trouve à tous, hors des inteſtins, une quantité plus ou moins grande de ces vers.

Si les aſcarides tiroient leur origine des vers ronds, ne pourroit-on pas pré-

(*c*) *Diſſertat. tres, pag.* 22.
(*d*) *Equorum lanionibus.*

ſumer qu'ils peuvent s'inſinuer quelquefois entre les tuniques de l'eſtomac & des inteſtins, & prendre en cet endroit un accroiſſement conſidérable ? Je propoſe ceci comme un doute que paroiſſent autoriſer quelques obſervations. Sinopée (*e*) trouva dans un cadavre l'eſtomac flaſque, quelque peu gonflé, & gangrené. « Il y avoit entre ſes tuni-» ques deux vers vivans, l'un vers le » fond, & l'autre à la partie ſupérieure » de cet organe. Leur longueur étoit de » neuf pouces (*f*). Ils ne paroiſſoient » ni l'un ni l'autre, ni par dehors ni par » dedans, & ils n'avoient aucun eſpace » pour ſe mouvoir, à moins qu'on n'in-» cisât les parois de l'eſtomac. Avant » d'en venir-là, je pouſſai tout douce-» ment, haut & bas, le ver qui occu-» poit la partie ſupérieure du ventricu-» le, pour tâcher de découvrir le trou » par lequel je croyois qu'il eût pénétré » aux approches de la mort. Mais avec » quelque ſoin que j'examinaſſe la ſurfa-» ce extérieure, & plus encore l'inté-» rieure de l'eſtomac, il ne me fut jamais

(*e*) *Parerg. medic. pag.* 62.

(*f*) *Uterque recta extensùs juxtà longitudinem ventriculi, niſi quod in medio parum deorſum flexus, ac rurſus elevatus.*

» poſſible d'appercevoir aucune ouver-
» ture. L'intervalle des tuniques, ou la
» petite loge où les vers étoient arrêtés,
» étoit à demi-pleine de pus, & répon-
» doit du reſte à la figure & à la groſſeur
» de l'hôte qui l'habitoit, de façon qu'il
» y étoit à l'aiſe; la ſéparation des tuni-
» ques de l'eſtomac ne s'étendoit pas
» plus loin ». De ce qu'on vient de lire, Sinopée conclut que ces vers avoient long-tems ſéjourné entre les tuniques de l'eſtomac.

M. Storck a vu pareillemment dans le cadavre d'une femme de vingt-cinq ans deux vers ronds cachés entre les tuniques du ventricule. Cette femme après avoir pris des anthelmintiques, rendit une prodigieuſe quantité de vers par haut & par bas; cependant elle continua à avoir des ſignes de vers dans les inteſtins, & périt enfin dans le maraſme. « On lui trouva, après ſa mort,
» les inteſtins entierement rongés en di-
» vers endroits, enflammés & corrom-
» pus. Et on y découvrit, à l'aide du
» microſcope, une infinité de petits in-
» ſectes d'une figure oblongue; & en
» outre, dans la ſubſtance même du
» jejunum, c'eſt-à-dire, entre ſes tuni-
» ques, trois vers dont chacun avoit plus

» de quatre pouces de longueur (g) ».

Il eſt évident que Coulet a voulu qu'on appellât aſcarides, les vers que les autres auteurs nomment cucurbitains. Cela paroîtra clairement, ſi on ſe donne la peine de comparer les figures de Coulet (*h*) avec celles d'Andry (*i*). Il a prétendu que les aſcarides des grecs, qu'on dit être courts & ronds, n'étoient que la même eſpece de vers. Car il dit en propres termes (*k*) : *Je ne fais pas difficulté d'aſſurer que ces vers ne ſont que les petits, encore jeunes, des aſcarides.* Mais cet écrivain ne prouve point du tout, que les petits vers ronds ſe changent jamais, à meſure qu'ils croiſſent, en vers cucurbitains.

Au ſurplus, nous obſervons encore aujourd'hui ce que les anciens ont dit des aſcarides. Hippocrate (*l*) remarque qu'ils ſe rendent ſur-tout incommodes vers le ſoir ; & c'eſt auſſi ce que j'ai ſouvent obſervé. Le célebre Bianchi (*m*) raconte d'un de ſes amis, que durant pluſieurs années les aſcarides lui cau-

(g) *Annus medicus ſecundus, pag. 228.*
(h) *De aſcarid. & lumbrico lato, poſt præfationem*
(i) De la Génération des vers, Tome I, pag. 224.
(k) Coulet, *Ibid. pag. 5.*
(l) *Epidem. lib. II. ſect. 1, text. III.*
(m) *Hiſtor. Hepat. Tom. I. part. II. cap. 7. p. 166.*

ſoient depuis les neuf heures du ſoir juſqu'à dix, un chatouillement ſi vif, qu'il ne pouvoit vaquer à aucune affaire pendant tout ce tems-là, & qu'après il étoit entierement libre de cette incommodité, à laquelle il étoit aſſujetti dans toutes les ſaiſons de l'année, & en quelque état qu'il ſe trouvât. Galien (*n*) avertit que les aſcarides exigent des remedes forts pour être chaſſés; & Bianchi (*o*) avoue que *cette engeance vermineuſe a réſiſté à tous les remedes.* Hippocrate a écrit (*p*) qu'il s'engendre des aſcarides dans le vagin, ce que Hollier a remarqué auſſi; après quoi ce dernier ajoute : *Nous ſavons encore qu'il en eſt ſorti avec l'urine des conduits urinaires.*

Après avoir expoſé & détaillé les principales connoiſſances qu'on a acquiſes ſur les trois eſpeces de vers dont l'homme eſt le plus communément attaqué, nous devons parler des divers accidens auxquels ils donnent lieu chez nous, afin qu'on puiſſe tirer delà les ſignes diagnoſtics de leur préſence dans le corps humain.

(*n*) *Method. med. lib. XIV in fine.*
(*o*) *In loco modo citato.*
(*p*) *De morbis, lib. IV.*
(*q*) *In Coac. Hipp. Comment. pag. 262.*

§. 1364.

Ils occaſionnent par leur irritation des nauſées, des vomiſſemens, des flux de ventre, des défaillances, des foibleſſes, des ceſſations, & des intermittences du pouls, des démangeaiſons des narines, des attaques d'épilepſie.

NOus avons vu ci-devant quels ſont les maux qui peuvent être occaſionnés par les vers dans les différentes parties du corps où ils ſe rencontrent. Ils peuvent porter le trouble dans toutes leurs fonctions ; mais il s'agit ici principalement des accidens qu'ils ont coutume de produire dans l'eſtomac & les inteſtins.

(*Des nauſées, des vomiſſemens*). En parlant ailleurs (*r*) des nauſées & du vomiſſement, nous avons prouvé qu'ils reconnoiſſent pour cauſe prochaine la convulſion des fibres muſculaires du goſier, de l'œſophage, de l'eſtomac, des inteſtins, du diaphragme & des

(*r*) Aphor. de Boerh. §. 652.

muſcles abdominaux ; & pour cauſe éloignée, tout ce qui irrite les fibres que je viens de nommer, ou des viſceres qui entrent facilement en convulſion. Si le mouvement d'une petite plume dans le goſier, ſi une humeur viſqueuſe dans l'eſtomac, ou flottante dans ſa cavité, ou collée à ſes parois, peut exciter des nauſées & des vomiſſemens (*s*), à combien plus forte raiſon ces effets ne ſeront-ils pas produits par des vers qui remuent dans l'eſtomac & les inteſtins, ou qui irritent ces parties ? C'eſt ce qui a fait dire à Hippocrate (*t*) ce qui ſuit : « Toutes les fois que des » perſonnes du ſexe vomiſſent à jeun, » pendant pluſieurs jours, des matieres » bilieuſes, ſans qu'elles ſoient enceintes, ou qu'elles aient la fievre, on » doit leur demander ſi elles rejettent » en même tems des vers ronds par le » vomiſſement. Si elles répondent que » non, on peut leur prédire que cela » leur arrivera. C'eſt à quoi les femmes » ſont particulierement ſujettes ; les » filles ne le ſont point autant, & les

(*s*) Aphor. de Boerh. avec les Comment. de M. Van-Swieten. §. 71. traduction de M. Moublet, Tome I. pag. 287, 288.

(*t*) *Prædict. lib. II. cap. 14.*

» hommes moins encore que ces der-» nieres ». En effet, les vers ronds ſont aſſez mobiles, & ſe traînent de tous côtés où ils ont coutume de trouver de la nourriture. Le tænia, au contraire, eſt moins mobile; & delà vient qu'il eſt quelquefois pendant pluſieurs années dans le corps, ſans occaſionner de grandes incommodités.

La même raiſon fait comprendre encore aiſément d'où vient que ceux qui ſont travaillés des vers enflent d'abord après le repas; l'amas de ces inſectes ſe portant alors vers les parties ſupérieures. En parlant ailleurs (*u*) des *vents* & des *rots*, on a fait voir qu'ils dépendent les uns & les autres d'une matiere élaſtique, qui tantôt eſt reſſerrée par des contractions ſpaſmodiques de l'eſtomac & des inteſtins, & s'échappe l'inſtant d'après impétueuſement & avec bruit, lorſque ces contractions ſe relâchent.

Mais l'air qu'on avale avec les alimens fournit une pareille matiere élaſtique; & cette matiere eſt encore conſidérablement augmentée par celui que la digeſtion dégage des mêmes alimens. Quant à la cauſe qui irrite les inteſtins, & les ſollicite à des contractions ſpaſ-

(*u*) Aphor. de Boerh. §. 646.

modiques, on la trouve dans le mouvement des vers & les picotemens qu'ils leur cauſent. Et ce qui fait qu'on compte ordinairement l'enflure ſubite du ventre parmi les ſignes de la préſence des vers dans les boyaux.

(*Des flux de ventre*). En parlant dans une autre occaſion (*x*) de la diarrhée fébrile, on a fait remarquer qu'outre l'irritation, ou le ſtimulus, elle reconnoiſſoit encore pour cauſe l'excès des forces expultrices des inteſtins ſur la force retentrice ou contractive de ces organes, ou le défaut d'abſorption des vaiſſeaux abſorbans.

Mais les vers, par leurs mouvemens & leurs picotemens, font l'office d'un ſtimulus; & nous voyons que quand on a des nauſées, la bouche ſe remplit de liquide. En outre, les vers troublent le mouvement périſtaltique des inteſtins, ſi favorable à la réſoption des humeurs renfermées dans le canal inteſtinal. De plus, la pituite gluante, qu'on dira ci-après être le foyer ou le nid des vers (*Voyez* le §. 1369), peut rendre encore l'abſorption difficile, en bouchant l'orifice des vaiſſeaux veineux qui s'ouvrent dans les inteſtins. Ajoutez à tout

(*x*) *Ibid.* §. 139 & ſuivans.

cela, que s'il se trouve une grande quantité de vers dans les boyaux, il en meurt toujours plusieurs, qui, venant à se putréfier, fourniſſent encore une nouvelle cause au flux de ventre.

(*Des défaillances*). Il n'est point étonnant que ce ver, que nous avons dit s'être trouvé dans le péricarde, en irritant le cœur, donnât lieu à de fréquentes syncopes. Mais on a fait voir ailleurs (*y*) que les vices de l'estomac portent aussi le trouble dans le mouvement de ce premier organe de la circulation. C'est ce grand empire de l'estomac sur le cœur, qui a fait appeller l'orifice supérieur du ventricule *cardia* par les anciens Médecins. Galien (*z*), après avoir beaucoup parlé de l'estomac & du cardia, conclut par dire : « On ne doit » pas être surpris si les douleurs de ce » viscere sont accompagnées de foi- » blesses & de défaillances, puisqu'on » voit quelquefois un petit mal au doigt » jetter certaines personnes dans des » syncopes. Il n'est assurément pas éton- » nant que cela arrive dans les affections » de l'estomac ; la sensibilité exquise » dont il est doué, & le voisinage de sa

(*y*) *Ibid.* §. 700 & suivans.
(*z*) *De symptom. caus. lib. I. cap. 7.*

» position le mettant en état d'agir prom-
» ptement & sympathiquement sur les
» *deux principes* ». Dans un autre endroit (*a*) où il parle encore sur le même sujet, il fait l'énumération de quantité d'accidens occasionnés par les affections du cardia ; après quoi il ajoute : « On trouveroit à peine quelqu'un qui » pût se persuader que ces symptomes, » ainsi que les défaillances, dépendissent » du cardia, si on n'en faisoit pas si sou- » vent l'expérience ». Or maintenant, si nous considérons que l'estomac & les intestins ne sont pas seulement irrités & picotés par les vers, mais qu'ils en sont encore quelquefois percés, nous n'aurons pas de peine à comprendre que ces insectes peuvent jetter dans une défaillance mortelle. « D'ailleurs, toute dou- » leur violente & soudaine abat tout-à- » coup les forces, soit qu'elle vienne » d'une morsure, de tranchées, de co- » liques, d'une passion iliaque, *&c.* ». (*b*)

(*Des foiblesses, des cessations, & des intermittences du pouls*). Ces sortes de pouls ont coutume de précéder les défaillances, & ils indiquent l'abattement

(*a*) *De locis affectis, lib. V. cap. 6.*
(*b*) Galien, *Method. medend. ad Glaucon. lib. I. cap. 15.*

des forces vitales. Nous venons d'en donner tout-à-l'heure la raiſon.

(*Des démangeaiſons des narines*). La membrane qui tapiſſe l'intérieur des narines, paroît ſe continuer par le pharinx, l'œſophage, & peut-être même plus loin encore. En effet, tous ces endroits-là ſont humectés par une humeur muqueuſe que ſéparent les arteres, & la ſurface intérieure de l'eſtomac & des inteſtins eſt lubrifiée auſſi dans toute ſa continuité par une mucoſité pareille. Les injections anatomiques démontrent à l'œil que l'appareil des vaiſſeaux eſt très-différent dans le nez, l'œſophage, le ventricule & les inteſtins; en ſorte qu'il n'y a pas lieu d'être ſurpris que les fonctions de ces diverſes parties ſoient ſi différentes. Mais il paroît cependant que la même membrane ſe continue ſur toutes, & qu'outre les uſages qui ſont propres à chacune, elle ſépare par-tout une mucoſité douce & lubrifiante. Lors donc que des vers rampent & ſe remuent dans l'eſtomac & les inteſtins, il n'eſt pas étonnant que les narines en ſoient légérement irritées, ſur-tout ſi on a égard au grand nombre des nerfs qui s'y diſtribuent; nerfs ſi ſenſibles, qu'ils ſont affectés par les

plus petites émanations des corps odoriférans, qui ne font aucune impreſſion ſur les autres ſens. Au reſte on ſait, & le peuple même ne l'ignore pas, que les enfans travaillés des vers ſe grattent continuellement le nez.

(*Des attaques d'épilepſie*). Cela a déja été remarqué dans une autre occaſion (*c*), & un grand nombre d'obſervations confirment que les vers peuvent donner lieu aſſez ſouvent à l'épilepſie & à d'horribles convulſions. La catalepſie même, cette maladie ſinguliere, dans laquelle tout le *ſenſorium commune* reſte comme immobile en un inſtant, où tout empire de l'ame ſur le corps eſt ſuſpendu, & où toutes les parties gardent exactement la même ſituation qu'elles avoient au moment de l'attaque ; la catalepſie, dis-je, a été occaſionnée par les vers. On peut lire le cas merveilleux dont j'ai été moi-même témoin oculaire, & dont j'ai donné l'hiſtoire dans une autre occaſion (*d*). J'ai vu auſſi un vertige très-violent guéri ſur le champ par la ſortie de pluſieurs vers que le malade rejetta par le vomiſſement. C'étoit principale-

(*c*) Aphor. de Boerh. §. 1075. n°. 4.
(*d*) *Ibid.* §. 1040.

ment le matin à jeun que le vertige prenoit le malade ; il diminuoit après le déjeûner. Quoique le tænia ſoit moins mobile que les vers ronds, Hippocrate (*e*) n'a pas laiſſé de dire ce qui ſuit, en parlant du premier. « Quand le malade » eſt à jeun, le ver ſe porte impétueu- » ſement & à diverſes repriſes vers le » foie, & y excite de la douleur. La » bouche alors ſe remplit quelquefois de » ſalive. Il arrive à quelques-uns, » quand le ver ſe jette violemment ſur » le foie, de perdre la voix ; & il leur » coule de la bouche un torrent de ſali- » ve, qui s'arrête bientôt après. On a » ſouvent des tranchées, & on reſſent » auſſi quelquefois de la douleur dans le » dos ; car c'eſt un des endroits où il » réſide ». Les vers, principalement les ronds, lorſque la nourriture leur manque, rampent vers le duodenum qui eſt ſitué ſous le foie ; & c'eſt-là probablement ce qui a fait dire à Hippocrate, que les vers ſe jettent ſur ce viſcere dans les perſonnes qui ſont à jeun. J'ai vu chez un jeune éleve en Chirurgie, malade d'une fievre continue bénigne, qui avoit déja paſſé l'état & déclinoit manifeſtement, ſurvenir tout-à-coup une

(*e*) *De Morbis, lib. IV. cap. 15.*

extinction de voix, accompagnée de selles involontaires. Comme pendant tout le cours de la maladie, il n'y avoit eu aucun signe d'affection au cerveau, & que je ne voyois aucune raison de soupçonner une métastase sur cette partie, j'avoue que cet accident m'étonna beaucoup. Mais peu après le malade ayant vomi un ver rond vivant, sur le champ tous les symptomes s'évanouirent, & la fievre acheva heureusement le reste de son cours, & fut promptement terminée.

Une servante âgée de trente-trois ans & sujette à de violentes douleurs du bas-ventre, particulierement autour de l'estomac, qui la prenoient subitement, entroit, pendant l'attaque, dans de fortes convulsions, & ne pouvoit proférer une seule parole, quoiqu'elle eût l'esprit & les sens libres. A ces convulsions succédoit un tetanus universel, accompagné de palpitations du cœur, pendant lequel l'esprit conservoit sa liberté; les douleurs horribles de l'estomac subsistoient toujours. La malade périt le trois. Comme l'énormité & l'irrégularité des symptomes avoient fait soupçonner le poison, on fit l'ouverture du cadavre. On trouva dans le duode-

num & le cardia, ou orifice gauche de l'eſtomac, un grand nombre de gros vers ronds, dont quelques-uns avoient quinze à ſeize pouces de longueur. Le cardia étoit rongé & ſanguinolent. C'eſt Heiſter qui rapporte cette obſervation.

On a remarqué quelquefois qu'une toux opiniâtre & fatigante étoit un ſymptome des vers. Diemerbroeck (*f*) nous apprend qu'on en a trouvé quelquefois dans les poumons. Il dit « avoir » vu une femme qui rejetta par une vio» lente toux un ver vivant de la figure » & du volume d'un gros ver à ſoie, » mais d'une couleur rougeâtre ». Wepfer (*g*) trouva dans la trachée-artere d'une cicogne « pluſieurs vers qui reſ» ſembloient à des aſcarides. Ils étoient » plus gros & plus longs vers la pre» miere diviſion de la trachée, & ra» maſſés en peloton dans les véſicules » pulmonaires les plus voiſines ». Il n'eſt point du tout étonnant que la toux puiſſe être occaſionnée par des vers qui ont leur ſiege dans les poumons; mais il paroît qu'elle peut être auſſi l'effet des vers qui ſe trouvent dans l'eſtomac & les inteſtins.

(*f*) *Anatom. lib. II. cap. 13. pag. 306.*
(*g*) *Cicut. aquat. Hiſtor. & noxæ, cap. 19. p. 236.*

Il a été obſervé ci-devant (§. 1345), que l'attouchement de l'inteſtin colon faiſoit touſſer un ſoldat qui avoit une portion de cet inteſtin à découvert, à l'occaſion d'une plaie pénétrante dans le bas-ventre. Aetius (*h*) compte parmi les ſignes des vers dans les inteſtins de petites toux fréquentes & ſeches. Quoique le ſçavant Docteur Freind (*i*) ait cru que les anciens Médecins n'avoient pas placé la toux parmi les ſymptomes des vers, il ne laiſſe pas d'aſſurer que les nombreuſes obſervations des modernes & ſa propre expérience l'ont convaincu que c'en étoit un des plus communs, ſur-tout chez les enfans.

Au reſte, on comprend facilement qu'il peut ſurvenir une grande variété de ſymptomes, ſelon que les vers irritent ou rongent telle ou telle partie; & cela, non ſeulement par la léſion de ces parties en elles-mêmes, mais encore par le trouble qu'elles peuvent porter dans les fonctions d'autres parties plus éloignées, comme on le voit par ce que nous avons déja dit.

(*h*) *Sermon. IX. cap. 39.*
(*i*) Hiſtoire de la Médecine, in-4°. Paris, 1728.

§. 1365.

Ils cauſent par la conſommation du chyle dont ils ſe nourriſſent, & dont ils privent le malade, la faim, la pâleur, la foibleſſe, la conſtipation, d'où naiſſent l'enflûre du bas-ventre, des rots, des borborygmes.

ON voit par ce qui précede, que les vers ſe trouvent quelquefois en une quantité très-conſidérable dans les inteſtins & dans l'eſtomac. On a obſervé en outre, que le tænia eſt quelquefois d'une longueur prodigieuſe. Il n'eſt pas douteux que tous les différens vers auxquels le corps humain eſt ſujet, n'aient beſoin de nourriture pour ſubſiſter & pour croître ; & il paroît qu'ils la trouvent, cette nourriture, dans les divers lieux où ils établiſſent leur domicile. On a vu des vers dans les reins, qui en avoient conſumé toute la ſubſtance. Un de ces inſectes, qui étoit dans le foie, avoit rongé ce viſcere (*k*). Ce ver avoit vingt pouces de long & un

(*k*) *Medic. obſervat. and. Inquir. tom. 1. n. 9.*

pouce de diametre. Il étoit rouge & rempli de ſang, comme une ſangſue raſſaſſiée. L'infortunée qui portoit ce ver, le ſentoit ſe remuer. Elle ſe plaignoit de grandes douleurs, avec un ſentiment manifeſte d'éroſion. Elle avoit ſouvent prédit, avant ſa mort, au Médecin & aux aſſiſtans, qu'un animal vivant lui dévoroit les entrailles. Or, il eſt certain que ces ſortes de vers ne ſe nourriſſent pas de chyle, mais de la ſubſtance des parties où ils ſe trouvent.

Il n'en eſt pas de même des vers des inteſtins, ils ſont entourés de chyle de toute part; leur couleur eſt blanche, comme celle de cette liqueur. Si on les jette dans l'eau ou dans quelque liquide ſpiritueux, ils les troublent en leur communiquant cette couleur laiteuſe. Ils n'irritent pas toujours les inteſtins. Quelquefois ils reſtent pluſieurs ſemaines dans le corps, ſur-tout le ver plat, ſans inquiéter beaucoup les perſonnes en qui ils ſe trouvent. Ainſi il eſt clair que ces ſortes de vers ne ſe nourriſſent pas de la ſubſtance propre de l'eſtomac & des inteſtins, mais ſeulement des matieres renfermées dans leur cavité; & parmi ces matieres, le chyle, cette liqueur ſi douce, eſt aſſurément la plus

capable de leur fournir cette nourriture. Van Doeveren (*l*) doute cependant si, outre le chyle, les vers n'avalent pas encore le sang. Il fait mention d'un tænia, rendu par un de ses amis, dont *chaque ouverture laissoit couler une petite goutte de sang* (*m*). Il a cru confirmer son sentiment par l'observation de ce ver rempli de sang (*n*), dont j'ai parlé ci-devant, & qu'il pense avoir été un tænia. Mais si on examine la figure de ce ver, on verra qu'il differe entierement du ver plat. Il ressemble plutôt à cet autre ver que nous avons dit tout-à l'heure avoir rongé le foie.

Si on réfléchit attentivement sur tout ce qui précede, il paroîtra du-moins très-probable que les vers des intestins se nourrissent de chyle. Ce que des auteurs célebres (*o*) opposent à ce sentiment ne semble pas sans réplique.

On pourroit peut-être nous objecter ici l'observation de Coulet (*p*). Cet Auteur a vu des ascarides, qui, au sortir de l'anus, répandoient, sous forme

(*l*) *Dissertat. de vermis intestin. pag. 48.*
(*m*) *Cujus osculis singulis guttula sanguinis effluebat.*
(*n*) Essais & Observat. de Med. Tom. II. art. 26.
(*o*) Essai sur l'Educat. médicin. des Enfans. Tom. III pag. 37.
(*p*) *De ascarid. & lumbr. lato, cap. 7. pag. 19 & seq.*

de liqueur, une matiere très-blanche. C'eſt ce qu'on voit très-clairement lorſqu'on jette un aſcaride dans l'eau ou dans quelque autre fluide. « Car alors » on voit à l'œil cette liqueur, dit » Coulet, ſortir de la partie moyenne » antérieure du ver, de la même façon » que la fumée ſort de la cheminée, ou » une vapeur fine de l'orifice étroit d'un » entonnoir renverſé, *&c.* ». Après quelque tems cette matiere gagne le fond, & forme un ſédiment compoſé d'une poudre très-blanche & très-ſubtile.

Cette liqueur blanche, qui paroît d'abord comme des gouttes de lait, ſe deſſeche toute en très-peu de tems, & alors elle reſſemble à de la craie diſſoute dans une eau gommée (*q*), & deſſéchée enſuite; elle s'attache très-fortement à tous les corps qui ſont à ſa portée. Mais cette liqueur, ſoit fluide, ſoit deſſéchée, laiſſe ſur la langue, quand on la goûte, une impreſſion très-forte de ſalure; d'où il paroît réſulter qu'elle eſt entierement différente du chyle, qui eſt une liqueur ſi douce.

Mais on doit conſidérer que ſi le chyle fournit la nourriture aux vers des inteſtins, il doit ſubir dans le corps de ces

(*q*) *In aquâ gummatâ.*

animaux une élaboration ultérieure, avant de pouvoir ſervir à la nutrition. Or, par cette élaboration nouvelle, il acquiert des qualités très-différentes de celles qu'il avoit auparavant. Ainſi cette humeur ſalée, blanche, & ſe deſſéchant promptement, que rejettent les aſcarides, n'eſt pas proprement du chyle, mais une liqueur qui en provient, & qui a ſouffert une derniere élaboration dans le corps de ces inſectes.

Si donc les vers ſe nourriſſent du chyle, comme tout porte à le croire, le corps ſera privé d'une partie de ſa nourriture que les vers lui enleveront. Delà la néceſſité continuelle de manger, & l'appétit dévorant de ceux qui ſont travaillés des vers. C'eſt ainſi qu'Alexandre de Tralles (*r*) obſerva cette faim inſatiable que les Médecins nomment *boulimie*, chez un malade qui avoit un ver dans ſon eſtomac. Il arrive quelquefois que les envies de vomir ſuivent de près cette faim cruelle, les vers accourant à la nourriture dès que l'eſtomac en a pris, comme je l'ai obſervé plus d'une fois.

(*La pâleur, la foibleſſe*). Comme c'eſt d'un chyle louable que ſe forme le ſang,

(*r*) *Lib. VII. cap. 4.*

par

par l'action des viſceres & des vaiſſeaux, & que c'eſt du ſang dont toutes les humeurs plus tenues ſe ſéparent, il eſt évident que la quantité du chyle venant à diminuer, celle du ſang doit diminuer auſſi; d'où réſultera la pâleur, qui, lorſqu'elle dépend d'une pareille cauſe, eſt toujours accompagnée de foibleſſe.

(*La conſtipation*). On a dit, au paragraphe précédent, que les vers, en irritant les inteſtins, produiſent quelquefois des cours de ventre. Mais quand le mal eſt ancien, & que le nombre des vers s'eſt beaucoup accru, ceux-ci conſument alors tout ce qu'il y a de liquide dans les matieres contenues dans le canal inteſtinal; le plus groſſier reſte; & le mouvement périſtaltique ne ſe faiſant pas régulierement, cette eſpece de marc avance très-lentement du côté de l'anus. Les inteſtins ne ſe déſempliſſant pas, ſont dilatés outre meſure. Leur force de contraction diminue de plus en plus, & le ventre ſe gonfle toujours davantage, comme on l'obſerve journellement chez les enfans vermineux.

(*Des rots, des borborygmes*). On peut conſulter ce que nous avons dit ailleurs ſur cette matiere (*s*). L'irritation pro-

(*s*) Aphor. de Boerh. §. 648.

duite par les vers, & l'acrimonie insigne des matieres retenues, jettent les inteſtins dans des ſpaſmes. En outre, la pourriture qui s'empare de ces matieres, engendre une grande quantité de matiere élaſtique & flatulente; en ſorte que tout ce qui eſt requis pour la production des rots, des vents & des borborygmes, ſe trouve réuni dans ceux qui ſont travaillés des vers.

§. 1366.

Ils percent ſouvent les inteſtins mêmes.

IL y a eu des auteurs célebres qui ont mis en doute, ſi les vers ont jamais percé les inteſtins. Une de leurs raiſons eſt que les Naturaliſtes n'ont pas encore découvert dans les vers, auxquels les hommes ſont ſujets, des organes propres à percer ces parties. On ne peut pas nier qu'on n'ait trouvé quelquefois des vers dans la cavité de l'abdomen, & les boyaux ouverts en même tems. Mais on a mieux aimé attribuer cette ſolution de continuité dans le tube inteſtinal, découverte après la mort, à la

gangrene ou à la ſuppuration, qui, en ouvrant l'inteſtin, ont frayé une route aux vers pour paſſer dans la cavité du bas-ventre (*t*). On ne peut guere douter que cela n'arrive en effet quelquefois de cette façon. Mais des obſervations nombreuſes & inconteſtables nous ont appris que les vers ſe ſont auſſi quelquefois ouvert la route à eux-mêmes, en perçant les inteſtins.

Le cas déplorable de cette infortunée (Voyez ci-devant le §. 1364), qui, après d'horribles douleurs, tomba dans un tetanos univerſel où elle périt, en fournit une preuve à laquelle on ne peut ſe refuſer. Car on lui trouva après la mort, dans l'eſtomac, une grande quantité de vers ronds, & le *cardia* rongé & ſanglant.

Les douleurs cruelles qu'on obſerve ſi ſouvent chez les malades attaqués des vers, établit encore la même choſe; & c'eſt auſſi pour cela qu'Hippocrate compte parmi les ſignes diagnoſtics de la préſence des vers dans les inteſtins, « les douleurs de l'orifice ſupérieur de » l'eſtomac, avec tranchées, qui font » ſortir du ventre *certains animalcules* ».

(*t*) Brouzet, Education médic. des Enfans, Tom. II, pag. 38.

Heiſter ouvrit le cadavre d'un enfant de ſept ans, qui, après avoir ſouffert pendant quelque tems des douleurs très-vives du bas-ventre, perdit inſenſiblement tout ſon embonpoint, quoiqu'il eût très-bon appétit, & mourut. Il lui trouva dans l'abdomen quelques onces d'une eau jaune. Ayant pompé cette eau avec une éponge, il ſe préſenta à lui pluſieurs vers ronds, parmi leſquels il ne s'en trouvoit qu'un ſeul de vivant, quoique le cadavre eût été ouvert dès le lendemain de la mort de cet enfant. Or, les inteſtins greles étoient percés de quantité de petits trous, & renfermoient encore pluſieurs vers dont tous étoient ſans vie. L'obſervateur ne fait aucune mention de gangrene, mais il découvrit en un endroit des inteſtins greles, une tumeur rouge, dure & percée de quelques trous, par leſquels il penſe que les vers s'étoient gliſſés dans la cavité du bas-ventre (*u*).

Une femme fut attaquée d'une colique, de vomiſſement & de conſtipation. Ces accidens durerent cinq jours, malgré tous les remedes qu'on employa, ſans beaucoup de fruit. Mais enfin à force d'inſiſter ſur l'uſage des lavemens

(*u*) *Act. phyſ. med. Tom. I. Obſerv.* CLXXII. *p.* 391.

émolliens, ſon ventre s'ouvrit, ce qui diminua un peu les douleurs de colique, quoique le vomiſſement perſiſtât toujours. Le huit, elle vomit un ver rond long d'un pied. La douleur de l'eſtomac ſe calma; mais les tranchées continuerent, quoique moins violentes. Alors elle déclara avoir depuis un an & demi une tumeur à l'aine du côté droit, de la groſſeur d'un œuf de poule; qu'elle ne lui avoit jamais cauſé de la douleur auparavant, & qu'elle cédoit à la preſſion de la main. M. Douglas (*x*), habile Chirurgien, ſoupçonnant que cette tumeur étoit une hernie, la traita comme telle pendant trois jours, avec quelque ſoulagement de la part de la malade. Le quatrieme, il trouva que la douleur étoit beaucoup augmentée; la malade ſentoit une pulſation à la tumeur. M. Douglas gagna alors ſur elle de lui laiſſer voir ſon mal, ce qu'elle avoit obſtinément refuſé juſqu'alors. Il fut étonné de trouver une tumeur inflammatoire qui étoit prête à ſuppurer, ſans qu'il y eût aucun gonflement dans les glandes des aines. On y appliqua, pendant deux jours, un cataplaſme maturatif; & le trois, on l'ouvrit avec la pierre à cau-

(*x*) Eſſais d'Edimbourg, Tome I. pag. 265.

tere. Il en ſortit près de quatre onces d'un pus ſéreux qui prit ſucceſſivement & peu-à-peu une qualité louable. Le vingt-trois, il ſortit de l'ulcere un ver rond d'environ cinq pouces. La malade ſe rappella qu'il en étoit ſorti un ſemblable deux jours après l'ouverture de la tumeur. Le mari de cette femme en apporta un autre de la même eſpece à M. Douglas, long de dix pouces, lequel étoit auſſi ſorti de l'ulcere. Vers le quarantieme jour, l'ulcere fut conſolidé, & la malade fut parfaitement bien pendant plus d'un mois; mais après ce tems il ſe fit une petite ouverture dans la cicatrice, par laquelle la partie la plus fluide des excrémens ſortit; ce qui continua de même par la ſuite. La malade ſupporta aiſément cette légere incommodité.

Le célebre Benevoli (*y*) a traité une maladie ſemblable à celle dont nous venons de donner le détail. Après avoir examiné attentivement le cas dans toutes ſes circonſtances, il a cru que l'inteſtin avoit été percé par les vers; accident que l'ouverture des cadavres lui avoit, dit-il, ſouvent préſenté (*z*).

(*y*) *Diſſertat. e Obſervazion. n.* 17. *pag.* 145. *& ſeq.*
(*z*) *Ibid. pag.* 149.

Un enfant de ſept ans rendoit fréquemment par l'uretre des vers qui venoient des inteſtins. Lorſqu'ils étoient parvenus près du gland, le pere de l'enfant les retiroit. Un jour qu'il eſſayoit ainſi d'en retirer un, le ver ſe caſſa, & la portion qui reſta dans l'uretre, ferma le paſſage de l'urine. Cependant dans peu le ver s'étant fondu, comme l'avoit prédit M. Benevoli, l'urine ſortit librement, mais l'enfant ne laiſſa pas de mourir. On trouva par l'ouverture de ſon cadavre deux pierres dans la veſſie, & le col de cet organe obliquement percé. Cette ouverture répondoit à une ouverture pareille du rectum, en ſorte qu'il y avoit entre ces parties une voie de communication par où le ver avoit pu ſe gliſſer du rectum dans l'uretre. Cependant (pour ne rien diſſimuler) on peut douter encore ſi c'étoient effectivement les vers qui s'étoient ouvert cette voie, en rongeant les parties. Alghiſi, ſi célebre parmi les lithotomiſtes de ſon tems, croyoit qu'un abcès formé, peut-être en cet endroit à la ſuite de la petite vérole, avoit pu ronger le rectum & le col de la veſſie. Mais on ne voit pas par l'hiſtoire de la mala-

die, qu'il ait jamais été queſtion d'abcès dans ces parties.

Tulpius (*a*) a vu ſortir un ver vivant d'un ulcere qu'une femme avoit à l'aine ; & quoique le Chirurgien craignît que cet ulcere, qui ouvroit l'inteſtin, ne devînt incurable, la malade recouvra la ſanté en fort peu de tems.

Le célebre M. Jacquin m'a écrit, pendant le ſéjour qu'il a fait en Amérique pour y ramaſſer les curioſités naturelles qui enrichiſſent aujourd'hui le magnifique cabinet de l'Empereur, que les habitans de ces pays ſont prodigieuſement ſujets aux vers, qui leur donnent ſouvent la mort en leur rongeant l'eſtomac. Perſonne, je penſe, ne ſuſpectera la bonne foi & l'exactitude de M. Jacquin. Le ſuperbe ouvrage de Botanique qu'il a donné cette année au public, dépoſe trop avantageuſement en ſa faveur, & ne permet pas de récuſer ſon témoignage.

(*a*) *Lib. III. Obſervat. 12. pag. 199.*

§. 1367.

Delà vient qu'ils ont ſi ſouvent donné la mort aux malades.

ON lit cependant dans Hippocrate (*b*) le paſſage ſuivant au ſujet du tænia. « Ceux qui ont ce ver ne doivent pas » beaucoup en craindre les effets ; mais » s'ils tombent malades, ils ſe rétabliſ- » ſent difficilement ; parce que le ver » conſume une partie de la nourriture. » Si on a procédé comme il faut dans le » traitement, la guériſon s'enſuit ; ſinon » le ver ne ſort pas de lui-même, mais » il vieillit avec le malade ſans lui cauſer » la mort ». On ne peut pas nier que le tænia n'ait quelquefois reſté pendant pluſieurs années dans le corps, ſans donner lieu à des maladies bien dangereuſes ; mais ce n'a pas été toujours ſans anxiété ; & au ſurplus, tout ce que nous avons dit juſqu'ici ſur les vers, prouve ſuffiſamment qu'on peut ſouvent leur imputer à bon droit la mort des enfans, ſoit lente, lorſque ces petits malheureux faute de nourriture & le

(*b*) *De morbis, lib. IV. cap. 14.*

ventre tendu périſſent dans un véritable maraſme ; ſoit ſubite ou aiguë, lorſqu'ils ſont enlevés par des convulſions. On a rapporté pluſieurs obſervations qui ne permettent pas d'en douter.

§. 1368.

Leur préſence eſt indiquée par l'âge, par les alimens dont on uſe, par le tempérament, & par les effets. (1364, 1365, 1366.)

AVant de parler du traitement qui convient aux vers, il eſt à propos d'expoſer ici les ſignes de leur préſence dans le corps humain, de peur qu'on ne donne les anthilmintiques dans des occaſions où les ſymptomes qu'on obſerve reconnoîtroient des cauſes différentes. Si on évacue des vers par haut ou par bas, nous avons tout lieu de croire qu'il en reſte encore pluſieurs cachés dans le corps, ſi les ſymptomes continuent ou s'ils augmentent, le diagnoſtic alors ne préſente point de difficulté. Mais quand les malades n'ont jamais rendu des vers, & que cependant on en ſoupçonne l'exiſtence, il faut don-

ner une attention ſoigneuſe à tout ce qui ſe préſente, afin d'avoir un bon diagnoſtic.

(*L'âge*). Dans le premier âge on eſt plus ſouvent attaqué des vers, & c'eſt pour cela qu'on les compte parmi les maladies des enfans. Cependant on a vu par ce qui précede, que les autres tems de la vie n'en ſont pas toujours exempts. Les ſujets voraces, tant les enfans que les adultes, y ſont le plus ſujets.

(*Les alimens*). M. Jacquin, ci-devant cité, a obſervé que quantité de perſonnes qui mangeoient beaucoup de fruits d'été, non encore mûrs, de poiſſons & de viandes ſalées, étoient fort ſouvent travaillées des vers, tandis que ceux qui uſoient d'un meilleur régime y étoient beaucoup moins ſujets. Je tiens d'un Religieux Franciſcain, qui a reſté quelques années à la Cour du Roi de Maroc, que quantité de gens qui mangeoient par délices de la chair crue, étoient violemment travaillés des vers; non ſans danger de la vie, s'ils n'avoient eu chaque mois l'attention de prendre un purgatif fort pour chaſſer du corps cette ſaburre vermineuſe. Les enfans des pauvres, qui

manquent d'une bonne nourriture, & qui mangent indifféremment tout ce qui leur tombe ſous la main, ont beaucoup plus ſouvent des vers & le ventre tuméfié, que les autres, comme on le voit par des obſervations journalieres.

(*Le tempérament*). Si ce ſont des ſujets lâches, pituiteux, chez leſquels toutes les fonctions languiſſent. *Voyez* ce qui a été dit ſur ce ſujet aux paragraphes 1360, 1361.

(*Les effets*). On en fait l'énumération aux paragraphes auxquels le texte renvoie.

Mais on obſerve quelquefois dans les maladies épidémiques une grande quantité de vers. C'eſt ainſi que dans le premier ſiege de Bude il régna une épidémie vermineuſe (*c*). Rien n'eſt plus ordinaire dans les camps, & dans les pays qui ſouffrent de fréquentes inondations. On lit dans la diſſertation de Van-Doeveren (*d*) quantité d'obſervations qui établiſſent cette vérité. Je me ſouviens que dans le printems de l'année 1763, que je paſſai à la campagne, je traitai un plus grand nombre d'enfans des pay-

(*c*) *Marſigl. Hiſtor. danut. tom. 6. pag. 114.*
(*d*) *Diſſertat. de verm. inteſtin. pag. 27.*

ſans des vers, que je n'avois fait les années précédentes. L'hiver avoit été cependant long & fort rigoureux. Ordinairement c'eſt dans l'automne ſur-tout que les vers ſe font le plus ſentir. Hippocrate (*e*) l'a dit, & M. Raulin (*f*) le confirme. Ce dernier a vu un homme ayant le *ſolitaire*, qui depuis vingt-cinq ans étoit tourmenté toutes les automnes de douleurs de colique. Il vaquoit le reſte de l'année à ſes affaires, & jouiſſoit d'un très-bon appétit. A l'exception de ces douleurs de colique, qui revenoient régulierement chaque automne, il n'eut pendant quatorze ans aucun autre ſymptome des vers, ſi ce n'eſt que de tems à autre il rendoit, ſur la fin de ſa colique, des vers cucurbitains qu'on regarde, non ſans raiſon, comme des ſignes de la préſence d'un tænia dans les inteſtins (*g*).

Quelques auteurs ont ajouté aux

(*e*) *Epidem. lib. 2. texte 3. & lib. 6. text. 14.*

(*f*) Des maladies occaſionnées par les variations de l'air, pag. 424.

(*g*) On trouve encore dans les Auteurs quelques autres ſignes des vers; & on lit ce qui ſuit dans Jacot: *In pueris autem, cum ex aliis ſignis, tum familiari illo, deprehenduntur, quòd, per ſomnum concipientes lumbricorum in ventre morcum, maſticent muſculis maſticatoriis imaginata, ut volunt, exprimentibus. Holler. in coac. Hipp. pag. 594.*

ſignes dont nous venons de parler, une certaine odeur particuliere qu'on ne ſauroit définir; le hoquet, des frayeurs pendant le ſommeil, la blancheur du nez, qui eſt comme de la cire (*h*), les changemens ſubits dans la couleur du viſage. Le célebre Alexandre Monro (*i*) fait encore mention d'un autre ſigne. « J'ai ſouvent obſervé, dit-il, que la » pupile étoit dilatée chez ceux qui » avoient des vers dans l'eſtomac ou les » inteſtins; & ſi ce n'eſt pas là tout-à- » fait un ſigne pathognomonique des » vers, cette dilatation extraordinaire » doit être comptée du-moins parmi » leurs ſymptomes, & peut ſervir beau- » coup au diagnoſtic ». M. Monro rend raiſon de ce phenomene par l'union de la huitieme paire des nerfs avec l'intercoſtal. Et en effet, il eſt conſtant que ſi on coupe à un chien vivant le nerf intercoſtal, les yeux de cet animal s'obſcurciſſent & perdent leur éclat; ils deviennent larmoyans, ils ſe creuſent, le globe diminue, & la prunelle ſe reſſerre; d'où M. Monro conclut que le nerf intercoſtal ſert à dilater la pru-

(*h*) Brouzet, Educat. médicin. des Enfans, tom. II. pag. 57.

(*i*) *Nervor. Anat. Contract. pag. 39 in notis.*

nelle dans l'état naturel, & que ſon action augmente par l'irritation que les vers cauſent aux nerfs de l'eſtomac & des inteſtins.

On ſçait que dans la vraie & parfaite *amauroſe* la pupile ſe dilate extraordinairement, que les yeux paroiſſent très-beaux & comme luiſans. Or, M. Jacquin m'écrivoit de l'Amérique, où les habitans ſont très-ſouvent attaqués des vers, comme on l'a déjà dit, qu'il avoit obſervé chez eux les ſignes ſuivans : « des aſſoupiſſemens & des tranchées ; les yeux clairs, mais tirant ſur le jaune ; la paupiere inférieure de cette derniere couleur, ou bleuâtre, & des convulſions promptement mortelles ». Ces obſervations de M. Jacquin confirment à merveille l'opinion de M. Monro.

Il ne peut qu'être avantageux de raſſembler la plus grande partie des ſignes qui indiquent la préſence des vers dans les inteſtins, afin de donner plus de certitude au diagnoſtic : car il ſe préſente quelquefois pluſieurs ſymptomes des vers, quoiqu'il ne s'en trouve aucun dans le corps. M. de Saint-Clair, célebre Profeſſeur en Médecine dans l'Univerſité d'Edimbourg, en rapporte un

exemple mémorable (*k*). Un enfant de quatre ans ſentoit des douleurs à l'eſtomac ; il avoit des démangeaiſons au nez, des inſomnies, & des terreurs paniques pendant le ſommeil, qui l'éveilloient tout-à-coup en le faiſant treſſaillir. Il ſe frottoit continuellement le nez, ſoit qu'il veillât, ou qu'il dormît ; il ſurvint enſuite des convulſions qui le firent périr le ſixieme jour, malgré pluſieurs remedes appropriés qui furent adminiſtrés ſelon toutes les regles de l'art. Après la mort on ouvrit avec précaution l'eſtomac & les inteſtins dans toute leur longueur ; mais on n'y trouva point de vers, ni même rien autre choſe, ſi ce n'eſt environ deux onces d'une matiere viſqueuſe, qui avoit une conſiſtance de gelée, au commencement du jéjunum.

On a quelquefois obſervé qu'après l'expulſion des vers, il reſte encore quelques ſymptomes qui pourroient leur être imputés. C'eſt ainſi que, dans les enfans, l'épilepſie qui eſt cauſée par les vers, ſubſiſte ſouvent même après qu'ils ont été chaſſés, ſi les paroxyſmes ont été fréquens & violens. Il reſte

(*k*) Eſſais & Obſervat. de Médecine, Tome II. art. 18. pag. 367.

alors dans le *ſenſorium commune* ſi ſouvent & ſi violemment troublé, un caractere épileptique qui demeure longtems oiſif; mais qui peut être réveillé & rendu actif, non-ſeulement par les vers, mais encore par quantité d'autres cauſes procathartiques; ſur quoi on peut conſulter ce que nous avons dit ailleurs au Traité de *l'Epilepſie*. Mais comme pour expulſer les vers on a ſouvent beſoin de purgatifs énergiques, (ainſi qu'on va le voir dans la cure) il ne ſeroit nullement sûr d'inſiſter encore ſur ces remedes, lorſqu'on n'a plus les vers à combattre, mais ſeulement quelques ſymptomes de peu de conſéquence.

§. 1369.

On les guérit en détruiſant leur nid (1361), par les alkalis fixes, les gommes plegmagogues, les remedes mercuriels, les antimoniaux, les aromatiques amers.

NOUS avons parlé au paragraphe 1361 de la pituite, en tant qu'elle ſert de nid aux vers. On ſçait que toute la

ſurface intérieure des inteſtins eſt enduite d'une mucoſité lubrifiante ; or, cette mucoſité inteſtinale peut quelquefois devenir beaucoup plus abondante, & fournir aux vers un nid fort mol & fort commode. Mais en outre, il tranſude auſſi de la ſurface extérieure du ver beaucoup d'une humeur gluante, qui le recouvre de toute part, & qui le défend contre l'action des alimens qui ont de l'acrimonie. Cette mucoſité augmentant toujours de plus en plus, s'évacue enfin ; une mucoſité nouvelle la remplace, & ſert aux mêmes uſages. On penſe que c'eſt-là la raiſon pour laquelle ceux qui ſont travaillés des vers rendent fréquemment par les ſelles des matieres muqueuſes (*l*).

Nous avons indiqué dans une autre occaſion (*m*), en parlant de la glutinoſité ſpontanée, les moyens curatifs à mettre en uſage pour délivrer les premieres voies de l'amas de cette humeur. On recommande principalement pour cette fin les ſubſtances ameres fournies par la bile préparée ſelon l'art, les matieres ſavonneuſes fondantes, & les

(*l*) Tranſactions philoſophiques, Tom. III.

(*m*) Aphor. de Boerh. avec les Comment. de Van-Swiéten. §. 75 de la traduction de M. Moublet.

gommes aromatiques ſtimulantes & légérement purgatives, les ſels diſſolvans, les fortifians aromatiques, & les mercuriels doux. On trouve dans la Matiere médicale pluſieurs formules propres à remplir cette indication, & on peut, ſur leur modele, en compoſer pluſieurs autres de la même eſpece.

Au reſte, on comprend aiſément que dans l'uſage de ces remedes, il faut toujours avoir égard à l'âge & aux forces, & en augmenter ou diminuer la doſe ſelon l'exigence des cas.

§. 1370.

On détruit le phlegme inteſtinal qui ſert de nid à ces animaux, en oignant extérieurement le bas-ventre avec des matieres balſamiques tirées des plus forts aromatiques, mêlés avec des ſubſtances purgatives & huileuſes.

LA plûpart des remedes dont on vient de parler ſont amers, & les autres d'un goût aſſez déſagréable, enſorte qu'il eſt ſouvent très-difficile de les

faire prendre aux enfans, du-moins à une doſe aſſez forte pour pouvoir en attendre quelques effets. Cette difficulté a forcé les Médecins de recourir aux remedes extérieurs.

On trouve chez la plûpart des Apothicaires deux onguens, dont on frotte chaudement l'abdomen des enfans. Par leur qualité pénétrante, ils portent leur action juſques ſur les inteſtins, & vont même quelquefois juſqu'à purger violemment. L'un de ces onguens eſt celui d'*Agrippa*, où entrent des purgatifs très-énergiques, la racine de bryoine, l'élatérium, ou concombre ſauvage, la ſcille, & la racine d'iris de Florence. L'autre eſt l'onguent d'*Arthanita* ou de *ciclamen*, qui, outre la racine de ciclamen, & le concombre ſauvage, contient encore la pulpe extraordinairement amere de la coloquinte, le fiel de taureau, la ſcammonée, l'euphorbe, l'aloës, &c. Ces deux eſpeces d'onguens ſe trouvent mêlés à quantité égale dans la matiere médicale, & on frotte de tems en tems l'ombilic des enfans avec quelque peu de ce mélange.

La plûpart des ingrédiens qui entrent dans la compoſition de ces onguens, purge avec violence; ainſi on ne doit

les preſcrire qu'avec beaucoup de précaution, aux hommes même les plus ſains & les plus robuſtes, du-moins intérieurement ; car pour ce qui eſt de l'uſage purement extérieur, des remedes plus doux ne produiroient aucun effet. Mais la vertu ſtimulante de ces purgatifs fort actifs en pénétrant la peau, porte-t-elle immédiatement ſon action ſur les inteſtins placés au-deſſous, ou bien les particules les plus ſubtiles de ces remedes, repompées par les veines abſorbantes de l'habitude extérieure du corps, circulent-elles avec les humeurs, & operent-elles de cette maniere l'effet purgatif : c'eſt ce dont les Médecins ne conviennent point entre eux ; ce qui eſt certain, c'eſt que ces onctions de l'ombilic ont occaſionné quelquefois à des jeunes enfans des ſuper-purgations dangereuſes, ſuivies d'une fâcheuſe dyſſenterie. La prudence exige donc qu'on ne faſſe que de très-petites onctions à la fois, & qu'on s'arrête dès que les tranchées ſe déclarent, ſe gardant bien de faire de nouvelles onctions avant d'avoir vu l'effet des premieres. Si elles cauſent des évacuations trop copieuſes, il faut ſur le champ laver l'ombilic & ſes environs

avec une leſſive de ſavon de Veniſe, afin d'enlever un reſte d'onguent collé à la peau, qui pourroit augmenter ces troubles.

Il y a dans la Matiere médicale une formule où il n'entre aucun médicament purgatif, & dont l'efficacité dépend principalement de l'odeur aromatique de la tanaiſie.

TRAITÉ
DES
MALADIES DES ENFANS.

§. 1371.

On tue les vers par des remedes miellés, ſalins, par des choſes qu'ils ne puiſſent digérer, par des amers aromatiques, par des mercuriels, des acides, des remedes vitrioiés tirés de l'acier, ou du cuivre.

TANT que les vers ſont en vie, ils paroît qu'ils peuvent s'attacher aſſez fortement aux parois des inteſtins, pour ne pas ſe laiſſer entraîner au mouvement qui fait avancer les matieres fécales vers le fondement, & être expulſés avec elles hors du corps. Les vers ronds cependant ſortent plus ſouvent & plus facilement par l'anus

que les autres, principalement lorſqu'ils ſont morts. Quoique vivans ils ſortent auſſi quelquefois, ennuyés de leur domicile. D'autres fois ils entrent dans l'eſtomac, & ſont rejettés par le vomiſſement, comme les Médecins ont ſouvent occaſion de l'obſerver. Ces vers ont beaucoup de mobilité, & il eſt probable qu'ils changent ſouvent de place. Bien plus, dans les maladies, ils ſortent ſouvent d'eux-mêmes, ſans qu'on ait donné des anthelmintiques, & ſans que le malade ni le Médecin ayent ſoupçonné les vers. Peut-être que les altérations que les humeurs ſubiſſent dans la maladie les rendent ennemies de ces inſectes, & les forcent à déloger. Il eſt certain que les efforts qu'on fait, même malgré ſoi, pour aller à la ſelle, entraîneront les vers avec les excrémens du côté de l'anus, s'il s'en trouve quelques-uns qui n'adherent pas aux parois des inteſtins. Mais le tænia, comme nous l'avons déjà remarqué, enfonce ſon extrémité la plus déliée dans la ſubſtance du boyau, & s'y tient fortement attaché. Delà vient qu'on a beaucoup de peine à l'expulſer, & qu'il ſort rarement de lui-même tout entier. Aſſez ſouvent cependant il s'en évacue

de

de grandes portions, longues quelquefois de pluſieurs aunes, comme l'atteſtent de nombreuſes obſervations. Les aſcarides & les cucurbitains ayant beaucoup de mobilité, ſortent fréquemment par l'anus.

Mais ſi on peut parvenir à tuer les vers, on n'aura pas de peine enſuite à les expulſer par le fondement, n'y ayant que les vers vivans qui puiſſent oppoſer de la réſiſtance au mouvement périſtaltique des inteſtins; & quand même les vers, quoique morts, reſteroient encore adhérens aux inteſtins, dans un lieu auſſi humide & auſſi chaud, ils ne tarderoient pas à tomber en fonte, ce qui détruiroit l'adhérence.

C'eſt ce qu'Ætius (*n*) a très-bien remarqué, en parlant de la cure des vers. « Ceux qui ſont vivans, dit cet Auteur, » s'accrochent aux inteſtins; mais les » morts ſortent avec les excrémens. Il » en ſort auſſi quelquefois qui ſont encore vivans, mais tout troublés (*o*), » & pour ainſi dire, à demi-morts ».

S'il y a donc indication à tuer les vers, il faut bien prendre garde en même tems de ne rien donner qui puiſſe

(*n*) *Sermon IX. cap. 39. pag. 173.*
(*o*) *Vertigine affecti.*

faire des impreſſions fâcheuſes ſur l'eſtomac & les inteſtins. Pour remplir cette vûe, on donne dans ce paragraphe l'énumération de pluſieurs remedes, dont chacun mérite une conſidération particuliere.

(*Le miel*). Tous les Médecins ont reconnu dans le miel une vertu diſſolvante; ainſi on peut l'employer utilement pour atténuer & pour fondre la pituite. Il n'eſt pas auſſi certain que par lui-même le miel ſoit ennemi des vers. Il eſt vrai qu'Ætius (*p*) recommande le *mulſum* contre ces inſectes, & qu'il veut qu'on faſſe entrer beaucoup de miel dans toutes les boiſſons qu'on donne aux malades. Il eſt à remarquer cependant que les anciens Médecins ont cru la bile bonne contre les vers, même extérieurement & ſous forme d'onctions à l'ombilic. Or, les mêmes Médecins ont enſeigné que le miel ſe change en bile dans le corps humain, particulierement dans les perſonnes d'un tempérament chaud. On lit ce qui ſuit dans Galien (*q*) au ſujet du miel : « Il » ſe convertit tout en bile jaune, dans » les ſujets qui ſont à la fleur de l'âge

(*p*) *Ibidem.*
(*q*) *De nat. facultat. lib. 2. cap. 8.*

» particulierement s'ils ſont d'une con-» ſtitution chaude, & qu'ils menent » une vie active & laborieuſe ». Il répete encore la même choſe dans un autre endroit (*r*). Peut-être eſt-ce par cette raiſon que le miel a été placé parmi les remedes anthilminthiques. Au ſurplus, il peut être utile, ne fût-ce qu'en lubrifiant les voies & lâchant le ventre. Les Médecins ont cru dans ces derniers tems que le miel pris en grande quantité étoit nuiſible aux vers, en bouchant les pores ou trachées que Malpighi a décrites dans le ver à ſoie, & qui leur ſervent à reſpirer. Mais on n'a point encore démontré ces trachées dans les vers humains, & peut-être ne reſpirent-ils pas. On a tout lieu de le penſer, lorſqu'on conſidere que ces vers ont à vivre dans les inteſtins dont la cavité ſe trouve remplie par les matieres qu'ils contiennent, ou dont les parois ſe touchent lorſqu'ils ſont vuides, ces organes étant naturellement dans un état de contraction, comme je l'ai dit dans une autre occaſion en parlant des *rots* & des *vents*.

C'eſt encore pour la même raiſon qu'on a recommandé l'uſage de l'huile,

(*r*) *De aliment. facultat. lib. 3. cap. 39.*

donnée en telle quantité qu'elle ne lubrifie pas seulement les intestins, mais qu'elle les remplisse, pour ainsi dire. Vegece (*s*) mêle aux autres remedes qu'il indique pour les animaux, une grande quantité d'huile qu'il veut qu'on leur fasse avaler au moyen d'une corne, ou qu'on leur donne en lavement. *La vertu de ces remedes & la douceur de l'huile*, dit-il, *font mourir les vers & les expulsent ensuite.*

Au surplus, les expériences qu'on a faites à ce sujet présentent des résultats différens. Le célebre Lanzoni plongea dans l'huile commune un ver qui étoit sorti vivant du corps d'un homme; il mourut sur le champ. Il en fut de même d'un autre ver sorti par le vomissement, qu'il plaça dans le miel. Un troisieme ver, rejetté aussi par le vomissement, & qu'on mit dans de l'huile d'amandes douces, y vécut fort peu de tems (*t*). Tous ces vers étoient des vers ronds. Mais Coulet (*u*) a trouvé que les vers cucurbitains ne vivoient nulle part aussi long-tems que dans l'huile

(*s*) *Art. veterin. lib. 1. cap. 44, 45.*
(*t*) *Acta phys. méd. nat. curios. vol. I. Obsery. 94. pag. 173.*
(*u*) *De ascarid. & lumbrico lato, pag. 31 & 33.*

d'amandes douces, où ils reſtent vingt-quatre heures avant de mourir. Je ne me ſouviens pas qu'on ait fait de telles expériences ſur le tænia ſorti vivant & entier du corps humain, parce qu'il meurt communément bientôt après ſon expulſion. On peut voir chez le célebre Torti (*x*) pluſieurs expériences deſquelles il réſulte que des vers ronds ont vécu commodément pendant pluſieurs heures dans de l'huile & dans de l'eau miellée.

J'ai employé quelquefois le miel, ainſi que l'huile, en grande quantité, mais ſans pouvoir réuſſir à tuer le tænia. J'ai vu ſeulement, que comme ces matieres excitent ſouvent des nauſées & le vomiſſement, les malades rendoient quelquefois, par cette derniere voie, des vers ronds, de même que par les ſelles, lorſque le miel pris copieuſement ſuſcitoit, comme il arrive aſſez ſouvent, un cours de ventre. Cependant je n'oſerois encore faire un fond ſuffiſant ſur ces obſervations. Dans des occaſions où des aſcarides cauſoient une démangeaiſon inſupportable autour de l'anus, j'ai fait ſouvent injecter dans

(*x*) *Therapeut. ſpecial. ad fibres, &c. lib. V. cap. 6. pag. 520.*

cette partie de l'huile, du miel, & du mulſum; mais ces remedes ont trompé mon attente.

(*Les ſels, &c.*) On ne peut guere douter que les ſels, particuliérement ceux qui ont beaucoup d'acrimonie, & ceux même qui en ont fort peu, pourvu qu'ils ſoient donnés à de fortes doſes, ne ſoient capables d'incommoder conſidérablement les vers. Mais de quelque eſpece que ſoient les ſels, on ne peut les donner qu'à une doſe fort modérée, de peur qu'ils ne mordent trop ſur les inteſtins; mais à cette doſe on n'a pas droit d'en attendre de grands effets: on peut en eſpérer davantage, lorſqu'ils ſont en même-tems purgatifs, auſſi les Médecins ont-ils recommandé de préférence les ſels de Sedlitz, d'Epſom, & autres ſemblables.

Pour expulſer les aſcarides qui ſéjournent dans le rectum, ou dans le vagin, Hippocrate (*y*) veut qu'on lave ces parties avec de la ſaumure.

Comme les vers ne paroiſſent ſe nourrir principalement que de chyle, il n'eſt guere poſſible, ce ſemble, d'employer, à titre de remedes, des matieres dont les vers ſe ſaiſiſſent, & qui

(*y*) *De mulier. morb. lib. 2. cap. 60.*

puiſſent leur nuire en paſſant dans le corps de ces animaux.

Lorſqu'on conſidere les principaux remedes qui ont été recommandés par des auteurs comme anthelmintiques, il paroît qu'ils peuvent être rangés commodément ſous trois claſſes différentes. La premiere comprend les ſubſtances inégales & pleines d'aſpérités. Lorſqu'on fait uſage de ces ſubſtances, il y a lieu d'eſpérer que le mouvement que leur imprime l'action périſtaltique des inteſtins, les mettront en état de détruire la tiſſure tendre & délicate de ces inſectes, ou du moins de les incommoder beaucoup, enſorte que, ou morts, ou conſidérablement affoiblis, ils ſeront enſuite chaſſés du corps avec moins de difficulté. La ſeconde claſſe eſt compoſée de matieres qui répandent dans toute l'étendue des premieres voies des exhalaiſons fortes & pénétrantes, dont on fait un uſage continuel & jamais interrompu. La troiſieme claſſe enfin des anthelmintiques embraſſe les remedes qui, ſans pouvoir agir ſur les vers par l'inégalité de leurs parties, ni par une odeur pénétrante & déſagréable, ont été déclarés bons par l'expérience & l'obſervation.

Il paroît que c'eſt à la premiere claſſe qu'on doit rapporter le remede que le célebre Méad (*z*) dit avoir trouvé extrêmement efficace par l'uſage qu'il en a fait. Ce remede conſiſte en parties égales de raclure d'étain & de corail rouge, réduits en poudre très-fine, dont il donnoit une dragme deux fois par jour, incorporée ſous forme de bol dans de la conſerve de ſommités d'abſinthe marine. M. Alſton (*a*) a donné aux perſonnes travaillées des vers une quantité beaucoup plus conſidérable d'étain pur. Il en donne deux onces aux adultes, auparavant mis en poudre, & paſſé par un tamis fin, mêlé enſuite avec huit onces de *mélaſſe* (*b*). Après avoir purgé le malade le jeudi avec une infuſion de ſéné & la manne dans de l'eau de chiendent, pour déſemplir les inteſtins, il fait prendre aux malades à jeun le vendredi matin, une once de la poudre dans quatre onces de mélaſſe; le ſamedi matin il leur en fait prendre une demi-once avec deux onces du ſyrop ci-deſſus, & autant le

(*z*) *Monit. & præcept. medic. cap. 7. ſect. 3. pag. 119.*

(*a*) Eſſais & Obſervat. de Médec. Tome V. p. 103.

(*b*) C'eſt une ſorte de ſyrop noir, & de très vil prix, qui reſte au fond des vaiſſeaux en forme de ſédiment après la dépuration du ſucre.

dimanche matin. Le lundi ils ſont de nouveau purgés avec la même médecine que ci-deſſus. M. Alſton aſſure qu'il a vu produire à ce remede des effets étonnans, & qui ont ſurpaſſé ſes eſpérances. Il appaiſe ſur le champ la douleur d'eſtomac, que cauſent quelquefois les vers, quoiqu'il ne les faſſe ſortir que quelques jours après. Lorſqu'on traite des enfans, on proportionne la doſe à l'âge.

Quoique la poudre d'étain puiſſe être nuiſible aux vers de pluſieurs manieres, M. Alſton croit que ſon efficacité dépend ſur-tout de ce que ſe gliſſant entr'eux & la tunique interne de l'eſtomac & des inteſtins, elle leur fait lâcher priſe, de maniere que les purgatifs peuvent les entraîner ſans peine avec les excrémens.

C'eſt encore peut-être de la même maniere qu'agit la limaille de fer, donnée tous les matins à la doſe d'une dragme pendant pluſieurs jours (*c*). Cependant comme le fer ſe diſſout aſſez facilement dans nos humeurs, & dans la boiſſon dont on uſe, il eſt fort vraiſemblable qu'il n'agit pas ſeulement d'une maniere méchanique, mais encore

(*c*) *Vandœveren, diſſertat. de verm. inteſtin. pag.* 71.

par ſa vertu propre & médicinale. Nous reviendrons encore à ce point dans un moment.

Il eſt très-probable encore que c'eſt par ſa vertu méchanique, c'eſt-à-dire à raiſon de ſon aſpérité, qu'une petite plante marine appellée la *Coralline*, (laquelle, comme pluſieurs autres, appartient peut-être au regne animal) s'eſt faite une réputation parmi les anthelmintiques. Geſner (*d*) preſcrit la coralline pour tuer les vers, mais ſimplement broyée & non paſſée par le tamis. Il eſt aiſé de voir qu'on pourroit faire uſage dans la même vue de quantité d'autres poudres groſſieres & inégales, qui n'auroient par elles-mêmes rien de dangereux.

La deuxieme claſſe des anthelmintiques eſt compoſée, comme nous l'avons dit, des remedes qui nuiſent aux vers par une odeur forte & déſagréable. L'ail qui répand par-tout une odeur de cette eſpece, inſupportable à tous ceux qui n'y ſont pas faits, tient le premier rang dans cette claſſe. D'ailleurs le corps s'y accoutume aſſez facilement, & on ſçait que bien des gens uſent de l'ail par délices, tandis que d'autres en

(*d*) *Epiſtol. medic. pag. 92.*

abhorent l'odeur. Horace, qui étoit du nombre de ces derniers, veut qu'on donne aux parricides de *l'ail*, *plus mortel*, dit-il, *que la ciguë*. Cependant comme il voyoit le peuple en manger impunément, il s'écrie dans ſon indignation, *ô entrailles de fer des payſans !* L'ail en effet a toujours fait les délices de ceux qui menent une vie dure & laborieuſe. Il en coûta, au rapport d'Hérodote (*e*), dix-huit cens talens ſeulement pour l'ail, les oignons & les raiforts qu'on fournit aux ouvriers qui bâtirent les pyramides d'Egypte. L'odeur de l'ail eſt ſi forte & ſi pénétrante, qu'elle s'exhale dans ceux qui en font un uſage journalier, par toute l'habitude extérieure du corps, juſqu'au bout des doigts. Bien plus, Loob (*f*) rapporte qu'un cataplaſme d'ail & de mauve ayant été appliqué ſur les lombes dans une iſchurie, & la perſonne étant morte, l'ouverture du bas-ventre fit ſentir ſur le champ une odeur d'ail. On voit donc par ce fait que les émanations de l'ail ont autant de facilité à s'introduire dans le corps par les veines abſorbantes, qu'à pénétrer dans les ramifica-

(*e*) *Lib.* 2.
(*f*) *Of Curing fevers, pag.* 53.

tions les plus déliées des vaiſſeaux artériels. C'eſt cette qualité pénétrante de l'ail qui a fait dire à Galien (*g*), « pour moi » j'appelle ce mets la thériaque des payſans; & ſi quelqu'un veut empêcher » un Thrace, un Gaulois, ou tout autre habitant des pays froids, d'en faire » uſage, il ne leur portera pas un préjudice peu conſidérable ». Galien dit dans le même endroit (*h*), que l'ail diſſipe les vents; mais Hippocrate n'eſt pas de cet avis (*i*). On peut néanmoins les concilier ſi on ſe rappelle ce qu'on a dit au chapitre des *rots* & des *vents*; on y a fait voir que les carminatifs, ou les remedes qui chaſſent les vents, en produiſent auſſi dans le tems même qu'ils les diſſipent. La raiſon de cet effet, eſt qu'en irritant légerement les inteſtins par un doux ſtimulus aromatique, on détermine ces organes à ſe contracter en divers lieux, ce qui fait céder quelquefois un ſpaſme opiniâtrement fixé à une certaine portion du conduit inteſtinal; d'où s'enſuivent, lorſque cet obſtacle eſt levé, des borborigmes, ou grouillemens d'entrailles, & peu de tems

(*g*) *Method. medend. lib. 12. cap. 8.*
(*h*) *De victus rat. ſauvr. lib. 2. cap. 7.*
(*i*) *De infœcund. cap. 18.*

après une exploſion de vents par haut ou par bas.

L'ail peut donc être utile contre les vers, non-ſeulement par ſon odeur, qui le rend peut-être incommode à ces inſectes, mais encore en ce qu'en excitant les fibres des inteſtins à ſe contracter, il les force à lâcher priſe, & à ſe laiſſer entraîner avec moins de peine par les purgatifs. Cette action de l'ail fera ſon effet ſur-tout ſur ceux qui ne ſont pas accoutumés à en faire un uſage journalier. Si les malades avalent chaque jour une veine d'ail entiere, ou coupée par morceaux ſi elle eſt trop groſſe, il reſtera perpétuellement une odeur d'ail dans l'eſtomac & les inteſtins. Les bulbes d'ail confis dans le vinaigre, fourniſſent pour la table un aſſaiſonnement aſſez agréable, mais alors ils n'ont plus autant de force.

Hippocrate (*k*) recommande contre les aſcarides du vagin, des peſſaires anthelmintiques, & que la malade mange beaucoup d'ail, cuit ou crud, qui chaſſera, dit-il, ces inſectes ou les fera mourir.

On preſcrit encore pour les mêmes fins l'*aſſa fœtida*, beaucoup plus puant

(*k*) *De mulier. morb. lib. 2. cap. 60.*

que l'ail, ſur-tout ſi on l'apporte récent d'Aſie, & ayant encore une couleur de lait, tel que j'en ai vu quelquefois ; car alors il exhale une odeur preſqu'inſupportable ; auſſi a-t-on ſoin lorſqu'on l'apporte, enfermé dans des petits ſacs, aux vaiſſeaux qui doivent le porter en Europe, de ſuſpendre ces petits ſacs à l'air. Si on les enfermoit dans le vaiſſeau il n'y auroit perſonne qui pût en ſoutenir l'odeur. Sa fétidité diminue cependant inſenſiblement à meſure que cette drogue ſe deſſeche. Ce qui eſt ſingulier, c'eſt que malgré ſon extrême puanteur, *l'aſſa fœtida* fait les délices des tables en Aſie. On le fait entrer dans les ſauces à titre d'aſſaiſonnement, ou on en frotte très-légerement ſon aſſiette. On peut conſulter ſur cela Kœmpfer dans ſes *Amœnités exotiques*. F. Hoffman compoſoit avec *l'aſſa fœtida*, la myrrhe, le ſafran & le mercure doux, ſon ſpécifique anthelmintique contre les vers ſous forme de pilules (*l*).

C'eſt encore à la même claſſe qu'appartient la racine de valériane ſauvage, que Fabius Columna (*m*) prétend être

(*l*) *Medec. rat. ſyſt. Tom. III. ſect. I. cap. 5. § 32.*
(*m*) *In phytobaſano, pag. 213–221. & in ecphraſ plantar. pag. 210.*

le véritable *phu* de Dioſcoride, & dont il a éprouvé l'efficacité ſur lui-même & ſur les autres, pour la guériſon de l'épilepſie, donné en poudre tous les matins à jeun, à la doſe d'une demi-dragme. M. Marchant (*n*) a eſſayé auſſi la vertu de cette racine contre l'épilepſie, & en a vu de très-bons effets; mais il remarque en même-tems qu'elle chaſſoit les vers du corps, & faiſoit ſuer fortement les malades. La valériane ſauvage eſt d'une odeur fort déſagréable, & comme elle agit principalement par les ſueurs, & rarement par les ſelles, il y a tout lieu de croire que c'eſt cette odeur qui la rend anthelmintique. Le célebre M. Storck (*o*), à qui on a obligation de tant de nouveaux remedes, a joint avec le plus heureux ſuccès la racine de valériane aux purgatifs & aux aromatiques pour expulſer les vers.

C'eſt par la même raiſon, ou par une autre ſemblable, qu'on recommande comme un excellent anthelmintique, le *caput mortuum* qui reſte après qu'on a tiré de la corne de cerf, au moyen d'une forte chaleur, tout ce qu'elle a de vola-

(*n*) Mémoires de l'Acad. Roy. des Scienc. an. 1706. pag. 333.

(*o*) *Annus medicus ſecundus, pag. 228. 286.*

til. Ce réſidu eſt un charbon ſolide, friable, fétide & amer, chargé encore d'une huile groſſiere qui a la ténacité de la poix.

On doit peut-être encore rapporter ici le ſoufre, qui « avalé tout pur, » à des petites doſes, fréquemment ré- » pétées, purge d'abord admirablement » bien les premieres voies, & par la » ſuite aſſez fortement, ce qui guérit » efficacement certaines maladies cuta- » nées, *vermineuſes* & autres, produites » par le mercure ou par ſes prépara- » tions (*p*) ». J'ai ſouvent donné le ſoufre de cette maniere, & j'ai remarqué que quoique par lui-même il ſoit preſque ſans odeur, à moins qu'il ne s'échauffe par la trituration ou par le feu, il ne laiſſe pas, lorſqu'il ſe diſſout dans les premieres voies, ou par l'action des liqueurs digeſtives, ou par les alimens, de communiquer aux ſelles une odeur extraordinairement fétide. Seroit-ce par cette puanteur exceſſive que le ſoufre eſt ennemi des vers ?

Il eſt très-probable que le haſard, des obſervations ſoigneuſes, & divers eſſais prudemment conduits, nous feront découvrir encore pluſieurs autres anthel-

(*p*) *Boerh. Chem. Tom. II. pag. 419.*

mintiques. La grande utilité qui en réſulteroit, doit aiguillonner les Médecins, & les rendre infatigables dans leurs recherches.

Nous voici parvenus à la troiſieme claſſe des anthelmintiques, qui comprend les remedes qui ont été trouvés contraires aux vers, quoiqu'on n'y obſetve ni aſpérité de parties, ni odeur fort déſagréable.

Galien (*q*) dit en parlant de l'arbre de Perſe, (*de Perſicâ arbore*) « qu'il y » a dans ſes ſemences & dans ſes feuil- » les, une amertume prédominante, » en telle ſorte que les feuilles étant » broyées, & appliquées ſur l'ombilic, » tuent les vers ». On voit par les Obſervations de M. Boulduc (*r*), que l'infuſion des fleurs & des feuilles tendres de cet arbre, eſt un purgatif doux & léger, & il la loue comme étant un excellent remede contre les vers des enfans. Nous dirons bien-tôt ce qu'on doit penſer des amers, & on verra dans le paragraphe ſuivant, que les légers purgatifs ſont preſque toujours inſuffiſans. Ainſi ce remede agit ſans doute

(*q*) *De ſimplic. remed. facult. lib. VII. n. 17.*
(*r*) Mém. de l'Acad. Roy. des Sciences, année 1714. Hiſt. pag. 49.

par une vertu propre & particulière.

Galien (*s*) avance encore que la racine de fougere eſt fort utile; « car » elle tue, dit-il, le ſolitaire, ſi on en » prend quatre gros dans de l'eau miellée ». M. Marchant (*t*) confirme le témoignage de Galien, en aſſurant qu'il prouve, par une infinité d'expériences, que la racine de fougere eſt un remede admirable & ſûr, pour chaſſer toutes les eſpeces de vers du corps humain. Il eſt probable que le remede connu ſous le nom *d'Eau de fougere*, dont feu M. Andry avoit fait un ſecret, qu'il s'étoit réſervé à lui & à ſon gendre Dionis, avoit pour baſe la racine de fougere. M. Andry en convient lui-même; mais il prétend que cette racine exigeoit une certaine préparation qui n'étoit connue que de lui ſeul (*u*).

Après la mort d'Andry, ſon gendre (*x*) voulut perſuader au public que la racine de fougere étoit pour très-peu de choſe dans ſon ſecret, & qu'il y entroit beaucoup d'autres ingrédiens. Mais

(*s*) *De ſimpl. remed. facult. lib. VIII. n. 39.*

(*t*) Mémoires de l'Acad. Roy. des Sciences, année 1701. pag. 285.

(*u*) Andry, ſur la génération des vers, Tom. II. p. 531.

(*x*) Diſſertation ſur le tænia, pag. 46.

on ſait bien qu'il n'y a pas grand fond à faire ſur la bonne foi des marchands d'arcanes. Il eſt du devoir d'un homme d'honneur de préférer l'utilité générale du genre humain à ſon intérêt particulier. Mais l'inſatiable ſoif de l'or permet rarement d'écouter cette maxime, & perſuade trop ſouvent le contraire. Quant à moi, je ne me repentirai jamais d'avoir communiqué avec candeur à tout le monde ce que j'aurai trouvé d'utile dans ma pratique, & aſſurément cette conduite ne me laiſſera point de regret, lorſqu'il me faudra comparoître au tribunal du ſouverain Juge (*y*).

Peut-être y a-t-il pluſieurs autres plantes qui ont la même vertu que la fougere. M. Barrere (*z*) aſſure que le ſcordium mis en poudre lui a ſouvent réuſſi dans les affections vermineuſes. Au ſurplus, on peut voir dans Andry (*a*) & le Clerc (*b*) un ample catalogue de remedes anthelmintiques.

(*Les amers & les aromatiques*). Ces

(*y*) *Dum numina nobis*
Mors inſtans majora facit.
M. Storck eſt en cela un digne imitateur de M. le Baron de Van-Swiéten; qu'il eſt beau! qu'il eſt héroïque de n'avoir pas fait ſecret d'un remede contre le cancer!

(*z*) Obſervations Anatomiques, page 170.

(*a*) Tome II, page 609 & ſuivantes.

(*b*) *Hiſtor. lumbric. lat. pag.* 408.

remedes ſont communément fort utiles pour fortifier les organes de la premiere digeſtion, & pour corriger la diſpoſition cachectique & leucophlegmatique qui favoriſe beaucoup les maladies vermineuſes (*Voy.* le §. 1362). Mais il n'eſt pas auſſi certain que l'amertume ſoit contraire aux vers, qu'on le ſuppoſe ordinairement.

Galien (*c*) a écrit à la vérité que les amers tuent les vers; après quoi il ajoute : « On peut faire périr les vers ronds » avec l'abſinthe ; mais le tænia & les » *aſcarides demandent des remedes plus* » *forts* ». On trouve néanmoins ſouvent dans le duodenum des vers, quoique la bile qui eſt une ſubſtance fort amere aille s'y dégorger par le conduit choledoque. On voit d'ailleurs par les expériences de Redi, que des vers, tant terreſtres qu'humains, ont vécu pendant long-tems dans des décoctions très-ameres, tandis qu'ils ont péri bien vîte dans de l'eau ſimple, adoucie avec du miel ou du ſucre. Bien plus, on a trouvé des vers, non ſeulement dans le foie où ſe prépare la bile, mais encore dans la véſicule du fiel même d'un mouton qui contenoit de la bile exceſſivement

(*c*) *Method. medend. lib. XIV. cap. ultim.*

amere, dans laquelle les vers nageoient paiſiblement (*d*). Coulet (*e*) avoue : « Qu'il n'a trouvé aucun remede liqui- » de aſſez amer pour tuer les vers par » ſon amertume, & qu'au contraire il » a remarqué que ces liquides les ren- » doient plus vifs & plus forts ». Il ajoute cependant qu'ils n'ont pas vécu plus long-tems dans ces liqueurs ameres que dans l'eau pure. Des vers ronds tirés des inteſtins d'un veau qu'on avoit tué, ont vécu environ neuf heures dans de la bile de bœuf. D'autres vers de la même eſpece vécurent ſi long-tems dans des infuſions d'aloës, de coloquinte & de quinquina, que le célebre Torti ennuyé d'attendre, les en tira pour les plonger dans de l'eſprit-de-vin où ils périrent ſur le champ. Le ſuc d'ail délayé dans un peu d'eau ne parut faire ſur eux aucune impreſſion. Ce que nous venons de dire ſuffit pour faire voir que les amers aromatiques ne tuent pas auſſi facilement les vers que ſe le perſuadent bien de gens.

(*Les mercuriels*). Comme le vif-argent incorporé dans de la graiſſe a été reconnu excellent pour faire périr les

(*d*) *Leclerc, Hiſtor. lumbric. lat. pag.* 94.
(*e*) *Tractat. de aſcarid. & lumbric. lato pag.* 32, 33.

inſectes cutanés, on a penſé qu'il ſeroit également utile pour tuer les vers des inteſtins. Il eſt des Médecins qui, ſuivant le conſeil de Braſſavole, font avaler aux enfans, dans la vûe de faire mourir les vers, quelques grains de mercure crud; & Kan-Boerhaave (*f*) aſſure que cette pratique a très-bien réuſſi. On peut cependant douter avec fondement ſi une auſſi petite doſe de mercure peut être ſuffiſante pour tuer les vers; car il ne ſeroit nullement sûr à cet âge tendre d'en répéter les doſes, quoique très-légeres. Bien plus, il ne paroît pas qu'il ſoit encore certain que l'argent-vif ſoit auſſi ennemi des vers qu'on l'a prétendu; un très-habile Médecin, Naturaliſte, M. Scopoli (*g*), dit n'avoir jamais obſervé une plus grande quantité de vers ronds, que chez ceux qui font leur ſéjour dans le voiſinage des mines de mercure. Il n'y a, dit cet Auteur, ni âge, ni ſexe qui en garantiſſe en ces endroits-là; cependant ces perſonnes vivent dans un air chargé d'exhalaiſons mercurielles que l'action du feu fait élever, & ces exhalaiſons pernicieuſes leur cauſent ſouvent bien des maux.

(*f*) *Diſſertat. de argent. vivo, pag.* 14.
(*g*) *De Hydrargiro idrienſi, pag.* 155.

D'ailleurs, l'argent-vif avalé par la bouche, même en grande quantité, ſort pour l'ordinaire en très-peu de tems par le fondement.

D'autres ont penſé que l'eau dans laquelle on a fait bouillir, ou même ſimplement digérer du mercure, devenoit un excellent anthelmintique; & ils ne craignent pas d'aſſurer que cette eau, ſi on la fait boire, tue à coup sûr les vers des inteſtins. Van-Helmont (*h*) aſſure « qu'un peu de cette boiſſon innocente » fait périr généralement tous les vers, » tant des inteſtins que d'ailleurs, & » ceux mêmes qui s'engendrent dans les » ulceres, ſi on les lave avec cette eau » mercurielle ». Delà pluſieurs ont penſé que l'eau ſe chargeoit de quelques parties de mercure; & c'eſt l'opinion du célebre Frédéric Hoffman (*i*), qui s'eſt expliqué en ces termes : « Bien plus, » l'eau commune ſeule, à raiſon du ſel » univerſel & d'une extrême ſubtilité » qui réſide dans ſes pores, & à l'aide » d'une longue ébullition, détache des » parties du vif argent; auſſi les pra-

(*h*) *In fine capituli* ſextuplex digeſtio alimenti humani, *pag.* 180.

(*i*) *Med. rat. & ſyſtem. Tom. II. part. 2. cap. 6. §. 4. pag.* 29, 262.

» ticiens connoiſſent-ils l'utilité de cette » décoction contre le virus vénérien & » la vermine ». Dionis (*k*) va même juſqu'à aſſurer qu'il a vu des malades attaqués d'un tremblement univerſel de tous leurs membres, après un long uſage de l'eau mercurielle, ainſi qu'il arrive ſi ſouvent à ceux qui uſent imprudemment du mercure, ou qui demeurent long-tems expoſés à ſes exhalaiſons, comme on l'obſerve ſi communément chez les doreurs. Heiſter (*l*) raconte que des pigeons ont été guéris des vers, en buvant d'une eau où l'on avoit mis de l'argent-vif.

On lit dans le ſecond volume des Mémoires de l'Académie de Bologne (*m*), des expériences qu'on a faites pour découvrir ſi le mercure par l'infuſion, la digeſtion, ou même l'ébullition, communiquoit quelque choſe à l'eau. Le réſultat de ces expériences eſt qu'il ne s'en ſépare abſolument rien. Mais comme les eaux dont on ſe ſert communément pour la boiſſon, & pour les autres uſages de la vie, ſont rarement pures, & exemptes de toute eſpece de ſel, & qu'en outre

(*k*) Diſſertation ſur le tænia. p. 45 & ſuivantes.
(*l*) *Wahrnehm, n. 200. pag. 351, 352.*
(*m*) *Inſtitut. Bonn. Tom. II. part. 1. pag. 118. part. 2. pag. 117.*

nous

nous ſçavons aujourd'hui que non-ſeulement les acides, mais les alkalis & les ſels neutres diſſolvent le vif argent, il ne ſeroit pas bien ſurprenant que ce minéral communiquât quelque choſe à de telles eaux ; mais il paroît en même-tems que l'eau abſolument pure & purgée de toute partie hétérogene, n'a aucune ſorte d'action ſur le mercure. Van-Helmont (*n*) eſt entiérement de cet avis, quoiqu'il aſſure que le vif argent communique à l'eau une qualité anthelmintique, ſi on l'y tient en digeſtion, & plus encore ſi on l'y fait bouillir. « Cette » eau, dit Van-Helmont, bien qu'elle » ne tire pas la moindre choſe du mer» cure, & qu'elle ne puiſſe pas le con» vertir en ſa nature, ne laiſſe pas de » participer à ſes propriétés, faiſant pé» rir, lorſqu'on la prend en boiſſon, » généralement tous les vers, & même » les aſcarides, quoiqu'ils réſident dans » des endroits où cette eau ne parvient » jamais, étant promptement entraînée » toute entiere par les urines, &c.... » ainſi une once ſeule de vif argent peut » communiquer ſa vertu anthelmintique » à des milliers de meſures d'eau, ſans

(*n*) *In Capitulo* : In verbis, herbis, & lapidibus eſt magna virtus, *pag.* 459.

» rien perdre de ſon poids & de ſes » qualités, &c. . . . car cela ſe fait ſans » diminution, mutation, déchet, ou al- » tération quelconques du mercure ». Après cela Van-Helmont inſiſte encore ſur ce ſujet, & s'y arrête aſſez long-tems.

Nous devons convenir qu'il eſt des remedes qui, ſans rien perdre ſenſiblement de leur poids, impregnent les liquides dans leſquels on les met à infuſer d'une vertu médicinale, qui porte un trouble ſingulier dans toute l'économie animale. Le verre & le régule d'antimoine ſont dans ce cas. Si on les fait infuſer dans le vin, ils n'y ſouffrent aucune altération ſenſible dans leur poids; le goût, l'odeur & la couleur du vin, reſtent les mêmes; & cependant deux onces de vin émétique données à l'homme le plus robuſte & le plus ſain, portent le trouble dans tout ſon corps, & l'évacuent par haut & par bas.

Il eſt donc clair que les ſubſtances métalliques, par l'infuſion ou l'ébullition, peuvent communiquer des vertus admirables aux liqueurs dont on ſe ſert pour cela. Mais il n'y a que des obſervations attentives & répétées qui

puiſſent nous apprendre ce que nous pouvons eſpérer de l'eau mercurielle contre les vers.

Quant aux préparations du mercure, on verra dans le paragraphe ſuivant qu'elles ſont excellentes pour chaſſer ces inſectes.

(*Les acides.*) On ne ſçauroit douter que les acides violens & corroſifs ne ſoient nuiſibles aux vers; mais on ſent bien que l'eſtomac & les inteſtins ne pourroient pas en ſoutenir l'action, à moins qu'ils ne fuſſent affoiblis par l'addition d'une quantité d'eau conſidérable; & on comprend que dans ce dernier cas leur action ſur les vers en ſeroit auſſi plus foible. On a, dit-on, obſervé que le vinaigre rendoit les vers de l'homme plus forts & plus agiles, tandis qu'il tuoit promptement les vers de terre (*o*). Mais comme on ne juge que les vers humains ſont ranimés par le vinaigre que par les grands mouvemens qu'ils ſe donnent lorſqu'on les arroſe de cette liqueur, on pourroit, ce ſemble, en conclure avec plus de vraiſemblance qu'ils ſont plutôt incommodés que fortifiés par le vinaigre; agitation continuelle où on les voit,

(o) *Therapeut. ſpecial. febr. lib. V. cap. 6. pag. 512.*

ſembleroit en fournir la preuve. Tort (*p*) a pareillement obſervé que les vers de terre périſſent ſur le champ, ſi on les plonge dans le vinaigre. Mais un ver rond de veau vécut ſix heures dans cette liqueur. Il paroît cependant que le vinaigre eſt ennemi des vers. Peut-être que l'agitation qu'il leur cauſe fait lâcher priſe à ces animaux, & que ne tenant plus alors aux inteſtins, ils ſont plus faciles à évacuer. Amatus (*q*) décrit une poudre contre les vers, à laquelle il attribue de grandes propriétés. Elle eſt compoſée de la corraline du dictam blanc, de la biſtorte & de la tormentille (*r*). On met tout cela en poudre, on l'arroſe avec du vinaigre très-fort, & on le fait ſécher à l'ombre. La doſe de cette poudre eſt d'une dragme à trois, ſelon l'état des forces & du mal. Il eſt très-connu en chymie qu'après l'exſication, ce qui reſte du vinaigre eſt ſa partie acide, auſſi concentrée qu'il eſt poſſible. Boerhaave (*s*) prenoit du ſafran, de l'aloès & de la

(*p*) *Ibid. pag. 510.*

(*q*) *Curat. medicin. Cent. III. Curat. XCVII. pag. 354*

(*r*) *Recipe, corrallinæ, ſem. ſantonicæ, ana partes duas : dictamni albi, biſtortæ, tormentillæ, ana partem unam.*

(*s*) *Chem. tom. 2. proceſſ. LXXXI. pag. 277.*

myrrhe ; il mettoit ces matieres dans une retorte élevée, & y verſoit enſuite vingt fois plus d'un vinaigre très-fort, tiré, par la diſtillation, d'un vin vigoureux ; il faiſoit bouillir ce mélange pendant douze heures, après quoi il le couloit, & ſéparoit le vinaigre, chargé de la vertu des ingrédiens, d'avec le réſidu ou le marc. Il verſoit enſuite ſur ce réſidu la moitié de la quantité du vinaigre ci-deſſus, & le faiſoit bouillir de la même façon. Il diſtilloit enſuite à un feu doux ces deux teintures mêlées enſemble, & les épaiſſiſſoit juſqu'à la diminution d'un tiers, enſorte que ce qui reſtoit étoit un acide fort concentré, imprégné de la vertu des drogues qu'on avoit mêlées au vinaigre. Boerhaave (*t*) recommandoit ce remede « dans tous les cas de pour-» riture dans les premieres voies, de » bile fétide, de pituite épaiſſe, de » *vers*, & dans les maladies ſans nom-» bre qui naiſſent de ces quatre cauſes, » & qui ont leur ſiege dans l'eſtomac » & les inteſtins ». La doſe eſt d'une dragme juſqu'à trois, dans du mulſum, de l'hydromel, ou un petit vin doux, le matin à jeun, & douze heures au

(*t*) *Ibid. pag. 278.*

moins après le dernier repas. Je ſçai que ce remede a ſouvent produit de très-bons effets.

(*Le vitriol verd, ou bleu.*) On a déja dit dans ce paragraphe que la limaille de fer avoit été trouvée utile contre les vers, par l'inégalité & l'aſpérité de ſes parties. On ſçait que le fer ſe diſſout avec aſſez de facilité dans nos humeurs, & perſonne n'ignore que la limaille eſt extrêmement avantageuſe aux filles qui ont les pâles couleurs, plus efficace même, ſelon Boerhaave (*u*), que toutes les autres préparations de fer qui coûtent tant de peine. Si on diſſout cette limaille dans de l'huile de vitriol, délayée dans l'eau, il en réſultera ce qu'on appelle le vitriol de *Mars*; dont une dragme fondue dans une livre d'eau pure, bue à jeun & ſe promenant enſuite tout doucement, « ouvre, relâche, » purge, excite les urines, *tue les vers* » *& les chaſſe*. Il teint les matieres fé» cales en noir, & les rend ſemblables » à de l'argile. Il fortifie, en outre, les » fibres, & par-là il guérit un grand » nombre de maladies d'eſpeces très-dif» férentes (*x*) ». On donne ce remede

(*u*) *Ibid. proceſſ. CLXII. pag. 440.*
(*x*) *Boerh. Chem. tom. 2. pag. 439.*

à une dragme aux adultes, mais à une moindre doſe aux enfans. Il excite des nauſées dans quelques ſujets. Cependant, en général, on n'a pas de peine à le ſupporter. On peut maſquer avec quelque ſyrop le goût très-déſagréable du vitriol de Mars. Comme ce remede teint les matieres fécales en noir, ſi on en continue l'uſage pendant trois à quatre jours de ſuite, tout le trajet du canal inteſtinal s'impregnera d'une ſaveur de vitriol, ainſi que tous les liquides qu'on avale en boiſſon, & tous ceux qui ſéparés par différens organes de ſécrétion, ſe portent dans la cavité des inteſtins. Le vitriol de Mars tue aſſez ſûrement & promptement les vers contenus dans l'eſtomac, & peu de tems après ils ſont ordinairement expulſés par le vomiſſement. On a quelquefois obſervé qu'après l'uſage de la limaille de fer, les vers qui ſortoient du corps avoient une couleur ferrugineuſe. Le fer diſſous dans un acide végétal, donne un remede plus doux, mais cependant efficace, ſelon Boerhaave (*y*).

(*Ou bleu.*) Il faut beaucoup plus de circonſpection, lorſqu'il s'agit des remedes qu'on tire du cuivre. Le vitriol de

(*y*) *Ibidem proceſſ.* CLXVII. *pag.* 441.

Mars préparé avec un acide très-puiſſant, l'huile de vitriol, peut être donné avec ſûreté, & même à une doſe aſſez conſidérable, comme on vient de le dire tout à l'heure. Mais le cuivre diſſous dans un acide végétal, qui eſt beaucoup plus doux, exige les plus grandes précautions, & à peine peut-on ſans danger le donner intérieurement. On n'ignore pas quels maux affreux s'en ſont enſuivis, lorſqu'on a malheureuſement apprêté des alimens dans des vaiſſeaux infectés de verd-de-gris. Je ſçais que du vin excellent, & nullement fraudé, qu'on tenoit enfermé dans une bouteille d'argent, a donné lieu à des ſymptomes terribles; or ces ſymptomes ne dépendoient pas certainement de l'argent, mais du cuivre qui ſe trouve toujours pour quelque choſe dans la vaiſſelle d'argent. Et en effet lorſqu'on voulut chercher la cauſe de ces déſordres, on découvrit que l'intérieur de la bouteille étoit recouvert de verd-de-gris.

Cependant le cuivre diſſous dans les acides fournit un poiſon efficace contre les inſectes. « Si on délaye, dit » Boerhaave (*z*), un peu de la diſſolu-

(*z*) *Ibidem. proceſſ. cxc. pag.* 477.

» tion de cuivre par l'eau forte dans une » très-grande quantité d'eau, elle dé- » truit promptement les poux, les pu- » ces & les morpions ». J'ai vû des vers, qui par leur séjour dans les sinus frontaux, produisoient des douleurs cruelles, & des vertiges les plus fâcheux, être tués & expulsés par un seul grain de vitriol bleu, dissous dans une once d'eau, qu'on faisoit renifler au malade.

Le cuivre dissous par un sel alkali volatil, ou par un sel neutre, a une action plus douce. Delà vient qu'on a recommandé la *teinture bleue*, qui se prépare avec l'eau-mere saturée du sel ammoniac & la limaille de cuivre, comme un anti-épileptique pour les enfans; or, on sçait assez que l'épilepsie chez les enfans dépend très-souvent des vers; & Boerhaave dit en termes exprès que quelques gouttes de cette teinture font périr ces insectes (*a*). Cet illustre auteur remarque encore que certaines eaux distillées ne sont anthelmintiques que parce qu'elles tiennent du cuivre en dis-

(*a*) *Guttulæ pauculæ, in hydromille datæ jejunis, levi motu, alvi subductione, nauseâ inductâ, mirè mutant pigros, tenellos stomachos; hoc excitant, aquas, pituitas, educunt,* vermes occidunt. *Boerh. Chem. proces. CLXXXIX. pag. 476.*

ſolution (*b*) ; en décrivant avec ſon exactitude ordinaire la façon dont on procede à la préparation des eaux diſtillées des plantes odoriférantes , il obſerve que ce qui s'éleve le premier eſt une eau blanche, épaiſſe, odorante, ſapide, écumeuſe & trouble, qu'on garde pour l'uſage médicinal. Si on continue la diſtillation, ce qui vient après eſt une eau très-limpide, ténue, n'ayant ni l'odeur, ni le goût naturel de la plante, mais preſque acide. Or, s'il arrive que la ſurface concave de l'alembic de cuivre ne ſoit pas exactement verniſſée partout, alors cette derniere eau mord ſur le cuivre au point quelquefois d'en devenir verte, & elle fait l'office d'un émétique violent, & même d'un poiſon, ſur ceux qui en font malheureuſement uſage, ſur-tout chez les ſujets foibles & les enfans, produiſent par haut & par bas des évacuations exceſſives, accompagnées d'affreuſes tranchées. Cette eau eſt alors anthelmintique, mais elle ne doit cette qualité qu'au cuivre qu'elle tient en diſſolution. Les expériences de Torti (*c*) prouvent que ce métal eſt très-ennemi

(*b*) *Ibidem. proceſſ. XV. pag. 71.*
(*c*) *Therapeut. ſpecial. feb. lib. V. cap. VI. p. 510. 511.*

des vers. Ce Médecin a obſervé que les verds ronds qu'on plongeoit dans une infuſion de verd-de-gris, faiſoient ſur le champ de grands mouvemens & des contorſions. Ils s'agitoient beaucoup moins dans les autres liqueurs. Ils ne laiſſoient pas cependant de vivre aſſez long-tems dans cette infuſion de verd-de-gris. Mais l'agitation que les vers s'y donnent, eſt néanmoins ſi violente, que l'Auteur dont nous parlons y avoit ſouvent recours, comme à une pierre de touche, pour s'aſſurer, lorſqu'il en étoit en doute, (il n'eſt pas toujours facile de connoître ce qu'il en eſt) ſi les vers étoient morts ou vivans; car s'ils n'étoient pas tout à fait morts, ils donnoient ſur le champ ſigne de vie par quelque mouvement.

Vandœveren (*d*) dit avoir vû des effets admirables de l'eſprit vulgaire de genievre, dont le peuple en Hollande fait ſouvent de grands abus. Ce ſuccès lui a fait ſoupçonner que cet eſprit eſt doué d'une vertu particuliere contre les vers. Pour le préparer on diſtille l'eau-de-vie de froment avec les baies de genievre, dont la partie odorante s'uniſſant avec les parties ſpiritueuſes de cette eau, compoſe ce qu'on appelle *l'eſprit*

(*d*) *Diſſertat. de vermis inteſtin. pag.* 69.

de genievre. Mais la vertu anthelmintique de cet eſprit ne paroît pas dépendre du genievre. Les expériences de Torti (*e*) ont appris que les vers ronds du veau périſſent ſur le champ dans l'eſprit-de-vin; ceux de terre périſſent dans le moment pour peu qu'on les touche ſeulement avec cet eſprit. Ainſi il ſemble que l'eſprit de froment agit plus fortement & plutôt ſur les vers, que la partie aromatique du genievre. Les faits que nous venons d'expoſer ont fait tirer à Torti (*f*) les concluſions ſuivantes : « Puiſ-» que les vers de l'une & de l'autre eſ-» pece périſſent le plus promptement » dans l'eſprit-de-vin, enſuite dans le » vinaigre, & après dans le vin, il paroît » qu'on peut en inférer qu'il réſide dans » le vin, & dans les autres liqueurs » qu'on en retire, mais particuliére-» ment dans ſa partie ſpiritueuſe, cer-» taine propriété ennemie des vers, qui » les engourdit, les enivre, & enfin les » fait mourir. Il arrive quelque choſe » d'approchant aux poules à qui on fait » manger des grains imbus d'eau-de-vie; » car il eſt très-connu qu'elles tombent » à terre où elles reſtent comme mortes

(*e*). *Vide locum modò citatum.*
(*f*) *Ibid. pag.* 512.

» pendant quelque tems ». Vandœveren (*g*) croyoit que l'eſprit de genievre portoit ſon action ſur la pituite inteſtinale, qu'on regarde comme le nid des vers ; mais il paroît plutôt attaquer les vers mêmes. Cela ſemble confirmé d'ailleurs, par une obſervation qu'on lit dans Baglivi (*h*), au ſujet d'une conſtitution preſque épidémique de fievres putrides & malignes qui regnerent dans l'Ombrie (*i*) la derniere année du ſiecle paſſé. Tous les malades rendoient une grande quantité de vers ronds, « & ces » vers, ſortis vivans du corps, périſ» ſoient ſur le champ dans le vin. Ils » vivoient au contraire pluſieurs heures, » & même pendant pluſieurs jours, dans » l'huile, l'eau ſucrée, l'eſprit-de-vin, » le vinaigre & le ſuc de limon ; & il eſt » à remarquer que preſque tous les ma» lades qui burent du vin, rechappe» rent ». Je ſçai que le vin, & ſur-tout le petit lait vineux (*k*), bu en grande quantité, a fait du bien dans la fievre vermineuſe des camps. Si de pareils vers ſe trouvent dans l'eſtomac, il n'eſt

(*g*) *Ibid.*
(*h*) *Oper. omn. pag. 699.*
(*i*) *Maſſæ tudertinorum in Umbria.*
(*k*) *Serum lactis vinoſum.*

pas douteux qu'ils ne ſoient d'abord affectés par les boiſſons vineuſes.

Au reſte, on a vu dans les expériences de Torti que les vers ronds du veau périſſoient le plus vîte dans l'eſprit-de-vin, enſuite dans le vinaigre, & plus tard dans le vin. Il paroît donc ſurprenant que les vers ronds de l'homme ayent pû vivre des heures, & même des jours entiers dans l'eſprit-de-vin & le vinaigre. A quoi attribuer cette différence? eſt-ce au défaut d'exactitude de l'expérience? ou eſt-ce que les vers ronds de l'homme & du veau ne ſeroient pas de même nature?

Quoi qu'il en ſoit, comme l'eſtomac des enfans du premier âge ne ſçauroit ſupporter, ſans danger, une quantité de vin, ou d'eſprit-de-vin conſidérable, on voit aiſément qu'on ne peut faire quelque fond ſur ces liqueurs que pour les adultes.

Il réſulte des expériences de Coulet (*l*), que les vers humains peuvent ſoutenir une chaleur très-conſidérable; mais qu'ils ſont tués dans l'inſtant par la glace, & par l'eau extrêmement froide, quoique non encore congelée. Beaucoup de perſonnes font leurs délices de

(*l*) *De aſcarid. & lumbrico lato, pag.* 3.

la glace, & par l'habitude leur eſtomac paroît s'en accommoder. Il ſera cependant toujours dangereux de remplir tout à coup l'eſtomac d'une eau exceſſivement froide. Cette eau d'ailleurs peut bien incommoder les vers qui ſe trouvent dans le ventricule; mais comme il n'eſt pas douteux qu'elle ne quitte cette grande froideur avant de paſſer dans les inteſtins, elle ne pourra pas nuire aux vers qui s'y rencontrent. Quelques-uns ont conſeillé d'injecter l'eau froide en lavement; mais on ſçait aſſez que les lavemens ne peuvent parvenir dans les inteſtins grêles; la valvule du colon s'y oppoſe. Peut-être que ſi on appliquoit de la glace au fondement, on feroit périr les aſcarides qui ſe tiennent à l'extrémité de l'inteſtin rectum, où ils cauſent quelquefois des démangeaiſons inſupportables. Mais on ne doit pas trop compter ſur cet effet, & il eſt bien à craindre que ces vers, qui ſont très-agiles, dès qu'ils ſentiront la premiere impreſſion du froid, ne ſe retirent bien vîte dans des endroits où ils n'en recevront pas l'atteinte.

Il y a au chiffre correſpondant de la matiere médicale pluſieurs formules de remedes dont on a coutume de ſe ſervir

pour tuer les vers, ſur-tout chez les enfans, & on pourra facilement ſur leur modele en compoſer de ſemblables. Le haſard, ou l'induſtrie des Médecins, nous découvriront peut-être un jour des anthelmintiques plus efficaces encore que ceux que nous connoiſſons, & qui pourront tuer les vers, ſans faire des impreſſions fâcheuſes ſur l'eſtomac & les inteſtins; car nous n'avons point encore de remedes ſur leſquels nous puiſſions entiérement compter pour faire périr ces inſectes. Le célebre Homberg (*m*) avoit vû un jeune homme, ſe portant bien d'ailleurs, qui pendant quatre ou cinq ans rendit chaque jour par l'anus une grande quantité de vers, longs de cinq à ſix pouces, il avoit auſſi rendu une ou deux fois une portion du tænia longue d'une aune & demie, ce qui rend vraiſemblable que les autres vers qu'il avoit rendus juſqu'alors, étoient des vers cucurbitains. Ce jeune homme s'abſtenoit de tout ce qui eſt acide, de la ſalade, des fruits d'été, & il avoit d'ailleurs mis en uſage tous les anthelmintiques connus ſans en retirer aucune utilité.

(*m*) Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, an. 1707. Hiſt. pag. 9.

Tous les Médecins qui voyent des malades, ont eu ſouvent, je penſe, le chagrin de faire des efforts infructueux pour tuer les vers ; les purgatifs, ou ſeuls, ou mêlés aux anthelmintiques, leur ont ſouvent mieux réuſſi en expulſant par les ſelles ces animaux morts ou vivans ; & c'eſt de quoi il va être queſtion dans le paragraphe qui ſuit.

§. 1372.

On chaſſe les vers, vifs ou morts, par des purgatifs amers, par des médicamens phlegmagogues & mercuriels.

LEs purgatifs ont toujours tenu un rang diſtingué parmi les anthelmintiques, parce qu'il importe fort peu que les vers ſortent vivans ou morts, pourvû qu'ils ſoient chaſſés du corps ſans faire courir aucun riſque au malade. Si par les remedes dont on a donné l'énumération au paragraphe précédent, on a pû tuer les vers, ou du moins les affoiblir au point qu'ils ne puiſſent pas s'attacher fortement aux parois des inteſtins, ils

ſe laiſſeront enſuite entraîner plus facilement par les purgatifs.

C'eſt de ces remedes qu'Hippocrate s'eſt ſervi pour chaſſer le tænia. « Si, dit-» il, on traite un malade qui ait le ver » plat, & qu'après l'avoir bien préparé, » on lui donne quelque médicament » pour l'en délivrer, le ver ſe met quel-» quefois en rond, & ſort tout en pelo-» ton, après quoi le malade recouvre la » ſanté (*n*) ». Il ajoute enſuite que ſi une partie du ver engagée dans le rectum, & longue de deux ou trois coudées, ou même davantage, vient à ſe rompre, le ſujet ne guérit point; le ver, à la vérité, ne donne pendant long-tems aucun ſigne de ſa préſence, mais il ne laiſſe pas dans la ſuite de prendre de l'accroiſſement. Tout cela ſe rapporte très-exactement avec les obſervations des modernes : car toutes les fois que le tænia ſort entier, il eſt toujours roulé en peloton, & on y remarque conſtamment une extrémité plus déliée que l'autre, & terminée par un petit globule : c'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui le *fil* du tænia. M. Andry (*o*) a fait repréſenter ce ver ramaſſé ainſi en peloton.

(*n*) *Hipp. de Morbis, lib. IV. cap. 15.*
(*o*) De la Génération des vers, pag. 33.

Au reſte, tous ceux qui ſont un peu verſés dans la lecture d'Hippocrate, ſçavent aſſez que les mots grecs (*p*) dont il ſe ſert dans le paſſage que nous venons de rapporter, ne ſignifient pas généralement toute eſpece de médicamens ou de remedes, mais ſpécialement les purgatifs. On ſçait encore que les purgatifs des anciens étoient fort violens; car ils faiſoient un fréquent uſage de l'hellébore, de la graine de cuide, de l'élatérium, &c. C'eſt ainſi qu'Hippocrate (*q*) avoue que *Scamandre*, qui mourut dans les convulſions le huitieme jour après la premiere attaque qu'il en avoit eue, auroit pû ſoutenir ſon mal plus long-tems, ſi on ne lui avoit donné un purgatif puiſſant qui évacuoit la bile toute pure. On lit encore d'autres exemples pareils dans Hippocrate (*r*), particuliérement au ſujet d'une femme, qui ayant pris un bolus pour concevoir, fut ſaiſie d'une douleur de ventre & de tranchées; elle devint enflée, & vomiſſoit le ſang, quoique ce ne fût pas en une quantité fort conſidérable; enfin elle ſe trouva ſi mal qu'on la crut morte pendant cinq fois, &

(*p*) Φάρμακον & Φαρμακεύειν.
(*q*) *Epidem. lib. V. text. x.*
(*r*) *Ibid. text. xxv. & ſeq.*

qu'on fut obligé pour la faire revenir, de lui jetter trente cruches d'eau froide ſur le corps; elle ſe tira cependant d'affaire.

On n'aura pas de peine à croire que le tænia ne pouvoit pas réſiſter à d'auſſi terribles ſecouſſes. Auſſi les Anciens uſoient-ils de grandes précautions avant de donner des purgatifs. « Il faut, dit » Hippocrate (*s*), rendre *meables* les » corps qu'on veut purger »; ſur quoi on peut conſulter ce que nous avons dit ailleurs (*t*). Delà vient que le même Auteur, lorſqu'il conſeille de travailler à l'expulſion du tænia, veut qu'on prépare convenablement le malade, avant de lui donner un violent purgatif. Or, cette préparation conſiſtoit en bains, en une nourriture douce & relâchante, & au repos, &c. pour ceux à qui on vouloit faire prendre l'hellébore.

Un jeune homme attaqué d'une gonorrhée virulente, avoit l'orifice de l'uretre couvert de verrues vénériennes. M'ayant demandé mon avis, je lui preſcrivis un purgatif fort, compoſé avec le turbith minéral, la ſcammonée, & la réſine de jalap. Il fut puiſſamment purgé par ce remede; la gonorrhée s'arrêta,

(*s*) Aphor. IX. ſect. II.
(*t*) Aphor. de Boerh. §. 605. n°. 13.

& les verrues s'étant flétries, tomberent d'elles-mêmes peu de jours après. Mais ce jeune homme me montra en même-tems un tænia entier avec ſon *fil*, que la force du purgatif lui avoit fait rendre. Le jeune homme n'ignoroit pas qu'il portoit un tænia; mais uniquement occupé alors de ſa maladie vénérienne, il ne m'en avoit rien dit. Il m'avoua qu'il avoit pris inutilement pluſieurs anthelmintiques. J'ai encore eſſayé dans quelques autres occaſions le même remede avec ſuccès. Comme il porte un trouble conſidérable dans le corps, je ne l'ai fait prendre que deux fois dans un mois, & rarement l'ai-je employé une troiſieme, ſans que le ver ne ſoit ſorti tout entier.

Si on mêle avec *l'hydragogue argenté* de Boyle ou d'Angelus Sala, bien préparé, à la doſe de deux grains, ſix grains de ſucre blanc, qu'on les réduiſe en poudre très-fine dans un mortier de verre, & qu'enſuite on en forme des pilules, en incorporant cette poudre avec dix grains de farine de froment réduite en pâte; ſi on fait avaler ces pilules à jeun à un adulte, en lui faiſant boire par deſſus quatre onces d'eau miellée chaude, le malade ſera purgé par bas, & ce re-

mede, dit l'illuſtre Boerhaave dans ſa Chymie (*u*), « tue les vers, les tænia & » les aſcarides; mais on doit bien pren- » dre garde de trop inſiſter ſur ſon uſage, » & être très-réſervé ſur la doſe : car il » irrite toujours beaucoup, & affoiblit » conſidérablement l'eſtomac ſur-tout; » on remédie à ce dernier inconvénient » par l'extrait de genievre ».

Le célebre M. Boulduc (*x*) ayant éprouvé les effets de la *gratiole*, qui eſt comptée parmi les hydragogues les plus puiſſans, & qui purge violemment par haut & par bas, lorſqu'on la prend en ſubſtance ou en infuſion, a trouvé que cette plante poſſédoit à un haut degré la vertu anthelmintique, particuliérement ſi on la fait infuſer dans du lait récemment trait, ce qui en rend l'action plus douce. On fait en Amérique, avec le *ſpigelia linnæi*, une décoction ſi venimeuſe, que les François qui ſont dans ce pays-là ont donné à cette plante le nom de la *Brainvilliers*, fameuſe empoiſonneuſe du ſiecle paſſé; elle évacue fortement par haut & par bas, & chaſſe à coup ſûr les vers. Et comme les mala-

(*u*) *Tom. II. proceſſ. CLXXXIII. pag, 467. 468.*
(*x*) Mém. de l'Acad. Roy. des Sciences, ann. 1705. pag. 186.

dies vermineuſes ſont extrêmement fréquentes en Amérique, on fait de cette décoction un ſyrop, pour avoir toujours prêt au beſoin, & dans tous les tems de l'année, un remede efficace contre les vers. C'eſt ce que je tiens d'un témoin digne de foi. Mais un Auteur Anglois (*y*) qui a publié à Londres, en 1756, l'Hiſtoire civile & naturelle de la Jamaïque, en reconnoiſſant la plante dont nous parlons pour un anthelmintique aſſuré, ajoute qu'elle excite le ſommeil, comme l'opium, & qu'on doit, après ſon uſage, preſcrire un léger purgatif avec le ſené, la manne, & la rhubarbe, &c.

Au reſte, il eſt aſſez clair que tous ces remedes violens, dont il vient d'être fait mention, ne doivent être employés qu'avec les plus grandes précautions, & qu'ils peuvent à peine jamais trouver place chez de tendres enfans. Mais on a des purgatifs plus doux, qui ne laiſſent pas cependant d'être aſſez efficaces. Le jalap, par exemple, ce purgatif ſi connu, & dont le peuple fait un ſi fréquent uſage, eſt de ce nombre. « Le haſard d'abord, mais

(*y*) *Civil and natural Hiſtory of Jamaica in three parts, in-folio, London, 1756. pag. 156.*

» enſuite pluſieurs expériences m'ont » appris, dit Wepfer (*z*), que le jalap » l'emporte ſur preſque tous les purga- » tifs pour chaſſer le tænia ». On trouva, à la vérité, des ſignes d'inflammation dans l'eſtomac & les inteſtins d'un chien de ſix mois à qui l'on fit avaler vingt grains de réſine de jalap, & qu'on diſſéqua enſuite tout vivant (*a*). Mais cet inconvénient eſt moins à craindre de la poudre de jalap, à laquelle je donne volontiers la préférence ſur la réſine; cette derniere, par ſa grande ténacité, s'attachant facilement aux parois de l'eſtomac & des inteſtins, d'où réſultent très-ſouvent de violentes tranchées & des ſuperpurgations. Comme on choiſit pour l'uſage de la réſine de jalap qui a beaucoup de ſtries réſineuſes, j'ai ſoin, par plus grande précaution, d'en faire long-tems broyer la poudre dans un mortier de verre, avec égale partie de ſucre ſec & bien dépuré. On châtre par-là la ténacité réſineuſe, qu'on a principalement à craindre. Une femme de quarante ans, vers le tems de ſes regles, rendoit ordinairement des vers cucurbitains, d'une extrême agilité. Elle

(*z*) *Cicut. aquat. Hiſtor. & noxæ, cap. 15.*
(*a*) *Ibid. cap. 15. pag. 222.*

avoit

avoit rendu, en outre, depuis plus de deux ans par les selles, quelques aunes d'un tænia, enforte qu'il ne pouvoit y avoir des doutes sur la présence de ce ver dans les intestins. J'essayai, pour l'en délivrer, les anthelmintiques les plus vantés. Elle usa pendant long-tems d'une dissolution de cuivre dans la saumure du sel ammoniac; mais le tout sans aucun effet. Les pieds, les jambes, les cuisses, & enfin le ventre, commencerent à lui enfler. Comme cette malade étoit foible & languissante, je lui donnai seulement demi-dragme de poudre de jalap, que j'avois fait long-tems triturer avec du sucre; & peu de tems après elle rendit par le fondement un tænia long de près de six aunes, vivant & fort agile; elle mourut néanmoins à la suite d'une hydropisie qui se forma lentement.

On s'est quelquefois bien trouvé de remplir pendant plusieurs jours tout le trajet du canal intestinal d'exhalaisons fétides, qu'on a crues être ennemies des vers, & dont nous avons déja parlé au paragraphe précédent. C'est ainsi, par exemple, qu'il m'est arrivé de faire avaler pendant trois à quatre jours quelques grains d'assa fétida, trois à quatre fois dans la journée. Je donnois ensuite

un purgatif assez fort, ayant cependant toujours égard à l'âge & aux forces, & cette pratique m'a ordinairement réussi.

D'autres ont mieux aimé mêler les anthelmintiques aux purgatifs, afin que les premiers parcourussent plus vîte toute l'étendue du conduit intestinal. J'ai vû quelquefois un heureux succès de cette méthode, qui est appuyée d'ailleurs sur plusieurs observations (*b*). M. de Lille (*c*) assure que l'extrait d'ellébore noir, joint au vitriol de mars, ne lui a jamais manqué dans des occasions où l'on avoit inutilement employé tous les anthelmintiques les plus connus. M. Storck (*d*) donne aussi avec un heureux succès un remede composé avec le sel polychrête, le jalap, la valérianne, de chaque une dragme ; quatre onces d'oxymel scillitique, demi-once d'écorce de Vinter, & deux livres d'un vin généreux. Il en fait prendre aux adultes une once quatre fois par jour, & une dragme ou deux aux enfans. On trouve réuni dans ce remede des choses qui atténuent la pituite, laquelle sert de nid

(*b*) *Act. phys. med. nat. Curios. vol. IX. Observ. XIV. pag. 41.*

(*c*) *De palpitat. cord. pag. 255.*

(*d*) *Ann. Medic. secund. pag. 228 & 286.*

aux vers, d'autres qui ſont directement ennemies de ces inſectes, & enfin la racine de jalap qui évacue par les ſelles.

Par tout ce que nous avons dit juſqu'ici, il paroît que dans les maladies vermineuſes on fonde la principale eſpérance de la cure ſur les remedes évacuans; & en effet, lorſqu'on examine ceux qui ont été propoſés à titre de ſecrets, mais dont l'expérience a ſouvent conſtaté la vertu, on trouve que ce ſont des remedes qui portent un trouble aſſez conſidérable dans le corps, & l'évacuent par haut & par bas.

C'eſt à cette claſſe que ſemble ſe rapporter le remede de M. Herrenſchwands, dont on ignore encore la compoſition. Ce Médecin aſſure l'avoir donné pendant vingt-trois fois, & toujours avec un égal ſuccès, à des ſujets de différens âges, ſexes & tempéramens, & même aux plus délicats (*e*).

Pluſieurs Médecins ont confirmé dans la ſuite par leurs obſervations tout ce qu'avance M. Herrenſchwands, & lui-même a bien voulu me le confirmer par les lettres qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire à ce ſujet. Il m'ajoute que ſur

(*e*) Bibliotheque raiſonnée, tom. XXXIII. Octob. Novemb. Décemb. pag. 281.

deux cens malades qu'il a traités par ſon ſpécifique, il s'en eſt trouvé ſeulement huit ou neuf qui n'ont pas été guéris, après quoi il continue en ces termes : « Tous les malades que j'ai ainſi » délivrés du tænia, étoient des Suiſſes » des environs de Geneve, Neufchâtel, » Berne & Morat ; & depuis deux ans » & demi que je donne ce ſpécifique, » perſonne n'eſt retourné vers moi ſe » plaignant encore de ce ver. J'ai cependant appris qu'en Hollande il étoit revenu après l'uſage du remede, qui » purge fortement par haut & par bas. » J'ai vû par deux fois deux tænia rendus par un ſeul malade, qu'ils avoient » cruellement tourmenté. Pluſieurs autres ont rendu en même tems des vers » ronds & des aſcarides. Je conſerve » chez moi un colon de chien, où l'on » voit dans l'eſpace d'un écu d'Allemagne, deux tænia entiers, & trois filamens encore, qui tiennent par autant » de points, diſtincts les uns des autres, » à la tunique veloutée de cet inteſtin ».

M. Bonnet, ſi célebre dans l'Hiſtoire Naturelle, & dans pluſieurs autres ſciences, nous a donné quelques détails ſur le remede de M. Herrenſchwands, dans un beau Mémoire ſur le tænia, préſenté

à l'Académie Royale des Sciences, & publié dans le premier volume des Correſpondans de cette illuſtre Compagnie (*f*).

Vandœveren (*g*) dit tenir de M. Herrenſchwands lui-même, « que ſon ſpé-» cifique ne convient pas contre cette » eſpece de tænia, qui, pendant ſon ſé-» jour dans les inteſtins, laiſſe échapper » par l'anus des portions ſemblables à » des graines de courges, qui ſe déta-» chent de ſon corps; cette ſorte de tæ-» nia ne pouvant que très-rarement être » expulſée; mais que l'autre eſpece de » ce ver, c'eſt-à-dire celle à anneaux » courts, qui ne fournit par les ſelles » aucunes portions en forme de graines » de courges, eſt toujours conſtam-» ment chaſſée par ſon remede ». Après cela M. Vandœveren confirme par ſes obſervations que ce remede n'eſt pas auſſi doux & auſſi bénin qu'on pourroit le croire; mais qu'il excite ſouvent de grands troubles dans le corps. On trouve à ce chiffre de la matiere médicale diverſes formules de purgatifs pour les enfans.

(*f*) Voyez *l'Appendix* qui eſt à la fin de cet Ouvrage.
(*g*) *Diſſertat. de verm. inteſtin. pag.* 73, 74.

§. 1373.

Les lavemens, les ſuppoſitoires, & les onguens extérieurement appliqués, ſont auſſi très-efficaces dans ces cas.

NOUS avons parlé au paragraphe 1370 de l'uſage extérieur des onguens.

On eſt en coutume de compoſer les ſuppoſitoires dont il s'agit ici avec des amers, & autres matieres qu'on croit être particuliérement ennemies des aſcarides. Mais comme ces vers ſont extraordinairement mobiles, comme on l'a déja remarqué, ils ſe retirent très-vite en un autre endroit, lorſqu'ils trouvent vers l'extrémité du rectum quelque choſe qui leur déplaît. Les ſuppoſitoires en irritant cet inteſtin par leur maſſe, ou leur ſtimulus, excitent le ventre à ſe décharger. Les lavemens ne parviennent pas aux inteſtins grêles, ainſi ils ne peuvent nuire qu'aux vers contenus dans les gros. Les clyſteres ont pourtant cet avantage, qu'on peut donner ſous cette forme, aux enfans difficiles à gouverner, des purgatifs, qui, moyennant qu'on en triple la

dose, produiront le même effet que s'ils étoient pris par la bouche.

Les Médecins ont eu encore une autre vue en prescrivant les lavemens; ç'a été de faire changer de place aux vers. Ils faisoient prendre en conséquence des amers par la bouche, tandis qu'en même tems ils faisoient injecter du lait par le fondement, dans l'espérance que les vers fuyant l'amertume, & alléchés par l'odeur du lait, abandonneroient l'estomac & les intestins grêles pour passer dans les gros, où il seroit ensuite plus facile de les faire périr par des lavemens anthelmintiques, ou de les chasser promptement par des purgatifs.

Duret (*h*) a prétendu que le seul changement de lieu, devoit nécessairement faire périr les vers, attendu que ces animaux vivent du chyle, & qu'il ne s'en trouve point, selon lui, dans les gros intestins. « C'est pour cela, dit-il, que » les habiles Médecins prescrivent des » potions ameres, où ils font entrer sur- » tout le scordium; ils font en même » tems injecter du lait par le bas, afin » que les vers mis en fuite d'un côté, » & attirés de l'autre, abandonnent le » jejunum, & descendent dans le colon

(*h*) *In coac. Hippoc. pag. 174.*

» où il eſt impoſſible qu'ils puiſſent ſub-
» ſiſter un ſeul inſtant ; car tout ce qui
» vit & ſe meut, ſe conſerve dans un
» lieu convenable, & a uſé d'une nour-
» riture analogue à ſa nature ». Il eſt certain néanmoins que la matiere fécale n'eſt pas encore entiérement dépouillée du chyle dans les gros inteſtins, l'Anatomie ayant découvert des vaiſſeaux lactés, qui pompent cette liqueur juſqu'à l'extrémité du rectum. Mais en outre, par tout ce que nous avons dit juſqu'ici, il paroît que les amers ne ſont pas auſſi contraires aux vers qu'on le penſe communément ; & de plus, on a trouvé des vers vivans dans les gros inteſtins, non-ſeulement des vers ronds & des aſcarides, mais des tænia mêmes, comme on l'a vu au précédent paragraphe.

Au reſte, il y a dans la matiere médicale pluſieurs formules de clyſteres & de ſuppoſitoires anthelmintiques, & il n'eſt pas bien difficile d'en compoſer d'autres de même vertu, d'après celles-là.

§. 1374.

Quand les dents, ſur-tout les in-

cisives, commencent à percer, la tenſion, la piquûre, le déchirement des gencives, produiſent l'inflammation, la tumeur, la gangrene, des convulſions, une diarrhée verte, la ſalivation, la fievre, la mort.

IL eſt conſtant, par les obſervations d'Euſtache (*i*), que quand ou ouvre après la mort l'une & l'autre mâchoires des enfans nouveaux-nés, on y voit très-ſenſiblement les dents, dont une partie eſt oſſifiée, tandis que le reſte n'eſt encore qu'une ſimple mucoſité. Chacune de ces dents eſt exactement enfermée dans ſon alvéole, d'où elle ſort dans la ſuite. Si on les en tire adroitement, ce qui ſe préſente à la vue eſt un interſtice très-mince & à peine oſſeux; cette lame artiſtement enlevée, on trouve par-deſſous tout autant d'autres dents, à peine muqueuſes, & conſidérablement plus petites que les premieres, au-deſſous deſquelles elles ſont placées dans des loges particulieres. Ces dernieres dents ſortent environ vers les ſept ans, plutôt

(*i*) *Tract. de Dentibus.*

ou plus tard, après que les dents de lait ſont tombées. L'inſpection anatomique démontre donc que les ſecondes dents, qui paroiſſent vers la ſeptieme année, ne ſont jointes en aucune façon aux dents de lait, & ne peuvent pas même ſe toucher, puiſqu'elles ſont mutuellement ſéparées les unes des autres par une cloiſon oſſeuſe, à travers laquelle la ſeconde dent eſt obligée de ſe faire jour lorſqu'elle vient à percer.

On voit par-là le peu de fondement de ceux qui font naître la ſeconde dent de la racine de la premiere (*k*), qu'on ſuppoſe avoir reſté dans l'alvéole. Le célebre Albinus (*l*) a trouvé les premieres & les ſecondes dents, non-ſeulement dans les nouveaux-nés, mais encore dans les embryons, avec cette différence pourtant qu'elles n'étoient pas encore ſéparées par un interſtice oſſeux. J'ai eu quelquefois occaſion de remarquer la même choſe chez les enfans nés avant terme.

On obſerve une grande diverſité dans l'éruption des dents. On dit communément que la dentition commence vers le

(*k*) *B. S. Albin. Acad. annotat. lib. 2. pag. 3 & ſuiv.*

(*l*) *Ibid. pag. 9.*

ſeptieme mois; mais il arrive quelquefois, & j'en ai été moi-même témoin, que les enfans apportent en naiſſant une ou deux dents. J'ai même vû dans un fœtus abortif de cinq mois, deux inciſives de la mâchoire qui ſe montroient déja manifeſtement; & au contraire chez une jeune fille très-ſaine, vigoureuſe & potelée, la premiere dent ne parut que le dix-neuvieme mois; les autres ſuivirent pourtant d'aſſez près, & preſque ſans aucune ſorte d'incommodité. Chez les enfans foibles & malades, la dentition commence encore quelquefois plus tard. Ainſi l'on voit que la nature n'a pas preſcrit de terme fixe à l'éruption des premieres dents: & on obſerve que celle des ſecondes eſt encore plus tardive de beaucoup. Van-Helmont (*m*) a vû « les dents ſe renouveller, même » avec les douleurs ordinaires à la denti- » tion chez les enfans, dans un vieillard » & une vieille de ſoixante-trois ans, » qui les avoient perdues depuis long- » tems. Cependant, obſerve Van-Hel- » mont, cette éruption ſi tardive des » dents n'indiquoit pas chez eux une » longue vie, car ils moururent l'un & » l'autre dans la même année ». On lit

(*m*) *In Capitulo, arcana Paracelſi, pag. 626.*

dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences (*n*), qu'il ſortit à un Charpentier âgé de 86 ans, quatre dents, ſçavoir deux inciſives & deux canines. J'ai vû moi-même une femme de 86 ans accomplis pouſſer deux dents molaires. Elle mourut deux ans après. Mais n'eſt-ce pas une choſe admirable que les germes des dents puiſſent reſter ſi long-tems cachés dans les mâchoires, pour ſortir enſuite à un âge ſi avancé ?

Moſchion (*o*) a donc bien raiſon d'établir qu'en général la dentition commence au ſeptieme mois, mais qu'elle ne ſe fait pas uniformément dans tous les enfans.

Naturellement les dents ſortent du bord alvéolaire de l'une & de l'autre mâchoire ; mais quelquefois elles ſe dévient. J'ai vû une molaire qui ſortit du milieu de la voûte palatine. Ruiſch (*p*) avoit dans ſon Cabinet une mâchoire ſupérieure où l'on voyoit cette même ſingularité. On lit chez l'illuſtre Albinus (*q*) pluſieurs exemples de déviations des dents.

Les dents inciſives ſortent ordinaire-

(*n*) Année, 1730. Hiſt. pag. 112.
(*o*) *Spach. Gynæc. pag. 10. n. 117.*
(*p*) *Muſ. anatom. pag. 177.*
(*q*) *Academic. annotat. lib. I. cap. XIII. pag. 52.*

ment les premieres ; mais avant qu'elles aient toutes percé, il ſort communément une ou deux molaires; les quatre canines ſuivent enſuite, mais quelquefois après un intervalle de tems aſſez conſidérable. On dit que dans une des îles de l'Amérique ſeptentrionale, appellée l'île des chiens, les habitans ont les huit dents inciſives planes, & ſemblables aux dents molaires. Il ſeroit curieux de ſçavoir ſi chez ces Inſulaires, les inciſives ſortent les premieres, comme chez nous, leur éruption ne devant pas être moins difficile que celle des molaires mêmes.

Quand les dents qui ſont cachées dans leurs alvéoles, ſont ſur le point de ſortir, elles commencent, tant les premieres, que celles qui ne paroiſſent que vers la ſeptieme année, à prendre de l'accroiſſement ; leur volume augmente, & lorſqu'elles ſont prêtes à percer elles ſe couvrent de l'émail, dont la dureté, égale à celle du diamant, les met en état de remplir les fonctions auxquelles la nature les a deſtinées. Comment cela ſe fait-il ? Je crois que nous l'ignorons encore. Qui eſt-ce, en effet, qui pourra expliquer d'une maniere claire & ſatisfaiſante, d'où vient que la premiere

dent commence à croître, à s'élever, & s'ouvre enfin une voie à travers la gencive, tandis que la seconde, placée au-dessous, demeure tranquille, & ne se montre enfin qu'après sept ans? nous voyons le fait évidemment, mais le moyen nous est entiérement inconnu.

Les germes des dents sont renfermés dans les alvéoles de chaque mâchoire; & l'ouverture, ou l'entrée de chaque alvéole, est couverte d'une membrane assez dense & coriasse, qu'il faut que la dent perce, & qu'elle déchire même pour se faire jour. M. Hériſſant (*r*) qui a fait des recherches très-curieuses sur la nature des dents, & dont on connoît l'exactitude, a vû après l'éruption de la dent, les lambeaux déchirés de cette membrane: ces lambeaux se desséchent & tombent dans la suite.

On voit donc qu'il faut une assez grande force de la part de la dent pour rompre une telle membrane. M. de la Sone (*s*), à qui nous devons de très-belles observations sur l'organisation des os & des dents, pense qu'après que la partie supérieure de la dent a pris de la

(*r*) Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1754.

(*s*) *Ibid.* année 1752.

dureté, l'inférieure, qui eſt encore muqueuſe, continuant de végéter, & ne pouvant ſurmonter l'obſtacle que lui oppoſe la partie ſupérieure déja oſſifiée, fait effort du côté d'en bas, où la réſiſtance eſt moindre, & il croit que c'eſt par ce méchaniſme que ſe forment les racines des dents; ces racines ſe prolongeant par-deſſous rencontrent la cloiſon oſſeuſe qui ſépare la premiere dent de la ſeconde, ce qui les empêche de deſcendre davantage; mais la même force continuant d'agir, & la cloiſon oſſeuſe leur ſervant de point d'appui, elles allongent la dent, qui ne pouvant céder que par la partie ſupérieure, s'éleve, déchire inſenſiblement la membrane qui couvre l'alvéole, & ſe montre au-dehors. Cette explication eſt aſſurément fort ingénieuſe; mais elle ne paroît pas répondre à la difficulté que j'ai propoſée, puiſqu'on ne voit pas pourquoi la végétation commence à agir avec tant de force ſur la premiere dent, tandis qu'elle reſte ſi long-tems inerte & oiſive dans la ſeconde, qui en eſt ſi près.

En outre, j'ai examiné pluſieurs dents de lait, qu'on avoit tirées de leurs alvéoles lorſqu'elles commençoient à vaciller, & je ne leur ai trouvé aucun ve-

ſtige de racine. De très-habiles Dentiſtes ont vû la même choſe avec ſurpriſe. Pour rendre raiſon de ce fait, ils ont dit que la ſeconde dent, lorſqu'elle s'éleve, frotte contre les racines de la premiere, & les réduit en une poudre ſi fine, qu'elle ſe diſſipe & s'évanouit entiérement par ſon extrême ſubtilité, car perſonne ne l'a jamais trouvée. Mais peut-on ſuppoſer avec quelque vraiſemblance que l'action lente & graduée de la ſeconde dent, lorſqu'elle commence à s'élever, ſoit capable de mettre en poudre les racines de la premiere? M. Bourdet (*t*), très-diſtingué dans cette partie de la Chirurgie, aſſure que les premieres dents, avant qu'elles s'ébranlent, ont des racines tout auſſi fortes & auſſi dures, qu'on en remarque dans les ſecondes. En réfutant le ſentiment de Bunon, qui croyoit que l'attrition ou le frottement de la ſeconde dent contre les racines de la premiere les détruiſoit, il en appelle à ce qu'on obſerve dans les cadavres des jeunes gens, où les ſecondes dents ont déja commencé à s'oſſifier, tandis que les premieres dents, ou les dents de lait, ne ſont pas encore tom-

(*t*) Recherches & Obſervations ſur l'art du Dentiſte, §. 5. pag. 51.

bées, *soit qu'elles tiennent encore fortement*, ou qu'elles commencent plus ou moins à vaciller. On voit que quand la seconde dent pousse en haut, elle reste enfermée dans sa membrane jusqu'à ce qu'elle soit sur le point de percer. Cette membrane est donc interposée entre cette seconde dent, qui fait effort pour sortir, & les racines de la premiere ; & on observe, de plus, que ces racines ont déja disparu avant que les secondes dents puissent les toucher. De plus, la distance entre la premiere & la seconde dent est extrêmement petite. De tout cela M. Bourdet conclut que la racine des dents de lait se détruit par une toute autre cause que celle qu'assigne M. Bunon, & cette cause, selon lui, est une certaine liqueur fort âcre, qui se sépare dans les parties circonvoisines, & qui consume les racines des dents de lait.

J'avoue, pour moi, qu'il me paroît infiniment plus probable que les dents de lait n'ont point de racines ; & c'est le sentiment de l'illustre Albinus (*u*). En ouvrant les mâchoires d'enfans morts

(*u*) *Cùm dentis*, dit ce grand Anatomiste, *naturam dentes induunt, testa quædam primùm oritur, forma folliculi patuli. Eaque ad corpus dentis pertinet, radice nondum inchoatâ. Albinus annot. Acad. lib. 2. cap. 2. p. 16.*

peu de tems après la naiſſance, & de fœtus abortifs, j'ai ſouvent obſervé qu'il n'y avoit aucune trace de racines dans les dents de lait. Cela eſt très-bien repréſenté dans les tables d'Albinus (*x*), où l'on voit en même tems comment les racines ſortent ſucceſſivement du corps de la dent. Il eſt donc prouvé que les dents de lait ont été trouvées ſans racines, & qu'on ne leur en voit pas lorſqu'elles tombent. Or, pourra-t-on ſe perſuader que les dents aient eu d'abord des racines, & que ces racines ſe détruiſent dans la ſuite avant leur chûte, tandis qu'on n'a jamais pû aſſigner une raiſon plauſible de cette prétendue deſtruction? On a vû évidemment par ce qu'on a déja dit, que ce ne ſçauroit être l'effet du frottement de la ſeconde dent contre les racines de la premiere; & à l'égard de la liqueur rongeante qu'on appelle ici au ſecours, combien cela n'eſt-il pas précaire & haſardé!

Cependant les obſervations ſemblent prouver que ſi les dents de lait ne tombent pas dans le tems où elles devroient le faire, ou qu'on ne les enleve pas quand elles vacillent, elles deviennent enfin capables de jetter des racines, au

(*x*) *Ibid. tab.* 2.

moyen desquelles elles demeurent souvent fixes dans leurs alvéoles pendant toute la vie.

J'ai très-souvent examiné avec beaucoup d'attention des dents de lait, ou tombées d'elles-mêmes, ou enlevées par le Chirurgien; & j'ai observé que la circonférence inférieure du corps de la dent n'étoit pas égale par-tout, mais hérissée çà & là de petites éminences osseuses, quelquefois assez longues & pointues. Ces avances ou saillies osseuses étoient beaucoup plus considérables dans les dents qui avoient resté plus long-tems dans leurs alvéoles; & elles répondoient par leur concavité (*y*) à la convexité de la dent placée dessous, enforte qu'il étoit clair qu'elles avoient sçu se détourner de l'obstacle qu'elles avoient trouvé en leur chemin, pour s'enfoncer plus profondément. M. Bourdet (*z*) a observé exactement les mêmes choses, quoiqu'il fût dans une opinion contraire.

Ce Chirurgien fut appellé pour une fille de seize ans, chez qui une dent canine avoit percé depuis six semaines, au

(*y*) *Et concavitate sua respondentes suppositi dentis convexæ superficiei.*

(*z*) Recherches & Observations sur l'Art du Dentiste, pag. 52, 53.

haut de la gencive de la mâchoire ſupérieure. La dent de lait qui y répondoit avoit gardé ſa place ; mais comme elle branloit beaucoup, on l'emporta, & on y vit quelques veſtiges de racines, conſiſtans en certains points ou aſpérités qui en rendoient le contour inférieur inégal ; ſur quoi une femme qui étoit préſente crut fermement que la dent s'étoit rompue, & que la racine en étoit reſtée dans l'alvéole. M. Bourdet avoue qu'il eut toutes les peines du monde à perſuader le contraire. En outre, j'ai vû aſſez ſouvent qu'une dent de lait, trop preſſée par les deux dents voiſines, ne vacilloit pas dans le tems où elle auroit dû naturellement tomber, & reſtoit en place, tandis que la ſeconde dent, forcée de ſe dévier, perçoit la mâchoire pardevant ou parderriere cette premiere dent. Il réſultoit quelquefois delà une difformité qui obligeoit d'extraire la dent de lait, laquelle tenoit déja fortement dans ſon alvéole ; or, j'ai remarqué que cette dent avoit des racines. On peut donc conclure avec fondement que les dents de lait peuvent pouſſer des racines en bas. Car ſi, ſelon l'opinion de pluſieurs, on ſuppoſoit que les racines des dents dont nous venons de parler,

eussent été détruites dans le tems où elles auroient dû tomber, il est clair qu'elles auroient dû repousser de nouveau, puisqu'on leur en a trouvé après l'extraction; or cela est-il soutenable? Il est donc beaucoup plus vraisemblable que les dents de lait n'ont naturellement point de racines, lorsqu'elles tombent d'elles-mêmes; mais qu'elles en poussent cependant quand elles restent plus long-tems en place; & qu'à l'égard des inégalités qu'on remarque au rebord inférieur de ces dents tombées d'elles-mêmes, ou qu'on a enlevées parce qu'elles étoient vacillantes, elles ne sont autre chose que les premiers vestiges des racines qui commençoient à pousser, & nullement les restes de ces racines qu'on supposeroit avoir existé auparavant, & que le frottement auroit détruites, comme certains l'ont prétendu.

Quoique l'éruption des dents soit une opération naturelle, & que dans beaucoup d'enfans elle se fasse sans grande difficulté, il est cependant vrai que chez quelques-uns elle est accompagnée de symptomes très-graves, qu'on attribue même quelquefois à d'autres maladies, bien qu'ils ne dépendent uniquement que de la dentition. C'est pour cela que

Sydenham (*a*) avertit les Médecins qui voient des enfans malades dans les tems d'épidémies, d'examiner avec le plus grand ſoin ſi la fievre doit être rapportée à la conſtitution épidémique, ou aux dents : « car on ſçait bien que les dou-» leurs de la dentition donnent ſouvent » la fievre aux enfans ; mais il eſt quel-» quefois aſſez difficile de la diſtinguer » des autres eſpeces de fievres », dit ce grand Médecin. Il eſt donc néceſſaire que nous recherchions quels ſont les ſignes qui indiquent que la dentition eſt prête à ſe faire, ou qu'elle a déjà commencé.

Quant au tems de l'éruption des dents, nous avons déja dit qu'il eſt aſſez peu réglé ; ainſi ce ſigne ne ſeroit pas par lui-même d'une grande conſéquence, s'il ne nous excitoit à redoubler d'attention vers le ſeptieme mois, où communément les dents commencent à ſortir.

Hippocrate (*b*) en parlant des maladies des enfans dit, « que celles qui pro-» viennent de la dentition, ſont la dé-» mangeaiſon des gencives, la fievre, » les convulſions, la diarrhée, particu-» liérement ſi ce ſont les canines qui

(*a*) *Schedul. Monit. de Nov. Febr. ingreſſ. pag.* 674.
(*b*) *Aphor. XXV. Sect.* 3.

» percent chez des enfans gros, & qui » ont le ventre peu libre ».

Le premier indice de la dentition commençante que j'ai pû obſerver, eſt celui-ci. L'arcade alvéolaire de la mâchoire ſupérieure, qui eſt formée par les petites lames convergentes des alvéoles, commence à devenir plus large, ces lames s'écartent inſenſiblement les unes des autres, pour faire place à la dent qui doit ſortir ; & il paroît que cet écartement eſt produit par les efforts gradués que la dent même fait pour percer. Il eſt à préſumer que les enfans reſſentent pendant ce tems une démangeaiſon intérieure qui part de la ſubſtance même des mâchoires ; car on les voit ſe frotter continuellement le viſage, & ſur-tout le nez & le menton, quoiqu'on n'apperçoive encore aux gencives, & à la membrane qui recouvre les alvéoles, ni rougeur, ni tenſion. En outre, les enfans ſont moins tranquilles pendant la nuit, & plus inquiets qu'à l'ordinaire, ce qui n'eſt pourtant pas d'un méchant augure ; car nous liſons dans Hippocrate (*c*), « que les enfans qui, pendant la » pouſſe des dents, continuent à ſe bien

(*c*) *Lib. de Dentitione, text. IX.*

» porter, & dorment d'un profond ſom-
» meil, ſont menacés de convulſions ».

Harris (*d*) diſtingue deux tems dans la dentition; l'un pendant lequel la dent fait les premiers efforts pour ſortir, & c'eſt alors que paroiſſent les différens ſymptomes dont nous venons de parler. L'auteur remarque fort à propos que « ce » premier tems eſt indiqué par un cercle » blanc qui ſe fait appercevoir à la par-» tie extérieure & ſupérieure de la gen-» cive, ſans que cette derniere ſoit tu-» méfiée ». Les choſes reſtent ſouvent dans cet état pendant quelques ſemaines, avant que le ſecond tems de la dentition commence; dans celui-ci « le » volume de la dent étant conſidérable-» ment augmenté, tuméfie toujours la » gencive, y cauſe une grande inflam-» mation, & fait de continuels efforts » pour s'ouvrir un paſſage ». Ceci ne doit s'entendre cependant que de la dentition difficile; car ſouvent elle eſt fort peu laborieuſe, & dans ce dernier cas les ſymptomes ſont ſi légers, que la dent ſe fait jour avant que les perſonnes qui ſoignent l'enfant s'en ſoient apperçues. Aux ſymptomes ci-deſſus, il

(*d*) Maladies aiguës des Enfans, pag. 115 de la traduction de M. Devaux, Chirurgien de Paris.

faut

faut ajouter un écoulement abondant de salive, qui est fort commun; la toux est aussi quelquefois de la partie. Les narines dégouttent & les joues rougissent, l'irritation occasionnée par les efforts redoublés de la dent, déterminant à la tête une plus grande quantité d'humeurs, comme le confirment plusieurs autres symptomes qu'on trouve rassemblés dans les Auteurs qui ont écrit sur les Maladies des Enfans.

Voici comme s'exprime Moschion (*e*) à ce sujet: « les gencives démangent, les » joues sont chaudes, & les muscles du » cou douloureux (*f*); il sort fréquem- » ment de la bouche ou des oreilles, une » humeur sanguinolente ». On lit encore dans Ætius (*g*) ce qui suit touchant la pousse des dents: « vers le septieme mois » elles commencent à sortir, & dans les » efforts qu'elles font pour cela, elles » ouvrent & séparent douloureusement » la gencive, comme pourroit le faire » un coin qui agiroit de la même façon, » d'où résulte un sentiment de piquûre » très-vif, & une irritation violente, » qui portent l'inflammation dans les

(*e*) *Apud Spach. Cynæc. pag.* 10. *n.* 118.
(*f*) Il y a dans le latin: *dolor nervorum in cervice.*
(*g*) *Lib. IV. cap.* 9. *pag.* 68.

» gencives, les mâchoires & les muſ-
» cles (*h*) du voiſinage, inflammation
» ordinairement ſuivie de la fievre. Il
» ſurvient après cela une démangeaiſon
» dans le conduit auditif, & les oreilles
» ſe rempliſſent d'humeurs. Quelques
» enfans ſont ſaiſis d'une opthalmie, le
» ſang même leur coule des angles des
» yeux ; la plûpart ont le ventre déran-
» gé à cauſe de l'irritation (*i*) de l'eſto-
» mac, & du relâchement des autres
» parties de l'abdomen ».

Comme tous ces fâcheux ſymptomes dépendent uniquement de la tenſion, de la piquûre & du déchirement ſanglant des gencives, qui ſont d'un ſentiment très-exquis, il eſt clair qu'ils ſont particuliérement à craindre dans la pouſſe des dents canines, ces dents ayant une pointe obtuſe & un volume aſſez conſidérable. Les inciſives, qui ont la forme d'un coin tranchant, diviſent avec moins de peine la membrane des gencives. Et à l'égard des molaires, quoiqu'elles ayent plus de ſurface que les canines, & quatre eſpeces de pointes, la pouſſe en eſt plus ſupportable, parce que ces pointes ou avances oſſeuſes ne

(*h*) Il y a dans le latin : *& tendinum.*
(*i*) Le latin porte : *ob ſtomachi inflammationem.*

ſortent pas toutes à la fois, mais ſucceſſivement & l'une après l'autre. On comprend que la violence ſeule de la douleur peut donner des convulſions aux enfans, dont les nerfs ſont ſi ſuſceptibles d'irritation; auſſi avons-nous compté ailleurs (*k*) parmi les cauſes de l'épilepſie, la pouſſe des dents, en remarquant en même-tems, d'après Hippocrate, que tous les enfans à qui cet état cauſe des convulſions, ne périſſent pas, mais qu'au contraire il en réchappe beaucoup, ainſi que les obſervations journalieres le confirment. Si la tumeur & la chaleur des gencives ſont à un très-haut degré, cela indique une inflammation très-violente, qui ſe termine quelquefois aſſez promptement par la gangrene, ſurtout s'il y a beaucoup d'acrimonie dans les humeurs (*l*). Lorſqu'une fois la gangrene eſt déclarée, la pourriture s'empare bien vîte des parties affectées, & bien-tôt elle gagne les endroits circonvoiſins, à moins qu'on n'en arrête le progrès, en touchant ſouvent le lieu gangrené avec un pinceau trempé dans

(*k*) Aphor. de Boerh. §. 1075. n. 4.

(*l*) Voyez dans les Aphoriſmes de Chirurgie, dont on a donné une traduction françoiſe à Paris, le traité de la Gangrene.

un mêlange d'eſprit de ſel marin & de miel roſat. J'ai vû quelquefois chez des enfans du peuple qu'on avoit entiérement négligés, une portion de l'os maxillaire tomber, conjointement avec les alvéoles & les dents qui y tenoient encore, enſorte que ces pauvres enfans reſtoient enſuite édentés toute leur vie dans la partie de la mâchoire que la carie avoit détruite.

La diarrhée verte eſt ſuſpecte dans le tems de la dentition. Nous avons dit cidevant que quand les enfans ont des acides dans les premieres voies, les matieres fécales ſe teignent de cette couleur; ainſi la préſence des acides dans l'eſtomac & les inteſtins, peut donner lieu à une diarrhée de cette eſpece, indépendamment de la dentition; mais lorſque la matiere des ſelles, qui eſt naturellement jaune chez les enfans, prend tout à coup une couleur verte, les Médecins expérimentés craignent alors qu'il ne ſurvienne des convulſions, ce changement de couleur leur faiſant conclure que le *ſenſorium commune*, & tout le ſyſtême des nerfs ſont troublés. Si on fait tourner ſubitement & violemment en rond un homme en ſanté, il ſera ſaiſi de vertige, & pour peu que cela continue,

il se laissera tomber à terre, & rendra par le vomissement une bile érugineuse. C'est pour cela encore qu'en traitant ailleurs (*m*) des plaies de la tête, nous avons rangé parmi les signes de mauvais augure le vomissement bilieux qui arrive à la suite des coups violens reçus à cette partie.

Au surplus, la liberté du ventre est plus avantageuse que nuisible aux enfans pendant la dentition. Hippocrate (*n*) dit: « qu'ils sont moins sujets aux convul- » sions, que ceux qui sont resserrés ».

Nous avons déja parlé de la salivation qui accompagne & qui suit la pousse des dents.

(*La fievre, la mort.*) La douleur, l'inflammation des gencives & le défaut de sommeil, sont une cause très-suffisante de la fievre; & si cette derniere est violente, elle peut très-bien détruire en peu de tems ces corps tendres & délicats. Cependant il ne paroît pas qu'Hippocrate (*o*) ait toujours appréhendé un évenement funeste de la fievre qui accompagne la dentition; car il dit « que » les enfans qui ont pendant ce tems-là

(*m*) Aphorismes de Chirurgie, §. 275.
(*n*) *Lib. de Dentit.*
(*o*) *Ibidem.*

» une fievre aiguë, tombent rarement en » convulsion ». Après quoi il ajoute, que l'hiver est la saison la plus favorable à la dentition (*p*), & dans laquelle, toutes choses égales d'ailleurs, cette cause fait périr le moins d'enfans. Il observe en même tems que la pousse des dents est plus tardive chez ceux qui toussent pendant ce travail, & que la continuité de la douleur les exténue davantage. On remarque, en effet, que tous les enfans perdent alors une partie de leur embonpoint, & que leurs chairs deviennent molles & flasques, particuliérement quand les canines commencent à sortir.

§. 1375.

Il est aisé de voir que tous ces symptomes dépendent de la même cause.

Les dents, dans les efforts qu'elles font pour percer, distendent & tiraillent nécessairement la membrane qui recouvre & qui ferme les alvéoles, & ce

(*p*) *Ibidem.*

tiraillement douloureux amene l'inflammation. Or, s'il faut qu'un corps dur, tel que la dent, rompe & déchire cette membrane enflammée, on voit clairement pourquoi tous les différens symptomes de la dentition devront s'enſuivre.

§. 1376.

De plus, ils ceſſent d'eux-mêmes dès que l'irritation des nerfs (1374) eſt ôtée.

LA douleur, comme nous l'avons déjà dit dans une autre occaſion (*q*), ſuppoſe un état de la fibre nerveuſe, & tel qu'elle menace de rupture; ainſi la douleur eſt toujours d'autant plus violente que cette fibre eſt plus près de ſe rompre; ce qui donne la raiſon pourquoi les enfans ſouffrent le plus quand la dent eſt ſur le point de percer, & d'où vient que la douleur ceſſe quand cette même dent s'eſt enfin ouvert un paſſage à travers la membrane diſtendue & enflammée des gencives: car alors les fibres nerveuſes

(*q*) Aphoriſmes de Chirurgie, §. 220. & ſuivans.

ne ſont plus irritées. On voit auſſi par-là ce qu'on doit penſer de tous ces *taliſmans* & *amulettes* qu'on ſuſpend au col des enfans pendant la dentition pour la faciliter. La dentition eſt l'ouvrage de la ſeule nature, & toute perſonne inſtruite ne ſe perſuadera pas aiſément que l'art puiſſe l'accélérer; mais il peut du moins adoucir les douleurs qui en ſont inſéparables, comme nous allons le voir dans le paragraphe ſuivant. Cependant rien n'empêche qu'on ne permette aux femmelletes, à qui le ſoin des enfans eſt confié, de leur attacher au cou, pendant la pouſſe des dents, un morceau de corail rouge, une racine de pivoine, une dent de loup, de ſanglier, ou de renard, & telles autres choſes de cette eſpece, qui ne peuvent porter aucun préjudice à l'enfant. Cette condeſcendance les rend ordinairement plus dociles aux avis des Médecins.

§. 1377.

Et c'eſt à quoi on parvient; 1°. en amolliſſant, en rafraîchiſſant, en adouciſſant les gencives avec des matieres émollientes, glutineuſes,

antiphlogiſtiques; 2°. en les preſſant ſouvent contre des corps durs & polis; 3°. en les ouvrant avec une lancette.

1°. NOUS avons déjà vu ailleurs (*r*) combien ſont efficaces pour calmer la douleur, toutes les matieres qui relâchent la fibre douloureuſement diſtendue. Or, comme la membrane qui fait obſtacle à l'éruption de la dent, eſt préciſément dans cet état, on voit bien que les émolliens doivent avoir lieu dans cette occaſion. Mais outre la tenſion, les gencives ſouffrent ordinairement une inflammation plus ou moins forte; auſſi ſe trouve-t-on bien de les fomenter tout doucement avec des rafraîchiſſans & des antiphlogiſtiques, ſur-tout ſi ces remedes ſont en même tems légerement glutineux, ce qui les faiſant adhérer quelque peu aux parties, empêchera qu'ils ne ſoient d'abord entraînés hors de la bouche par la ſalive qui en découle en abondance pendant la dentition. Le ſuc récemment exprimé de la grande joubarbe, mêlé au ſyrop de violettes, aux-

(*r*) Aphor. de Boerh. §. 228. n. 1.

quels on ajoute le muſcilage de gomme adragante, ou celui de gomme arabique, des ſemences de coing, &c. fournit un remede excellent dans ce cas, ſi on en frotte doucement & ſouvent les gencives. On ſe trouve encore très-bien de la crême de lait nouvellement trait, jointe au jaune d'œuf & au ſyrop de violettes, le tout délayé dans une certaine quantité d'eau-roſe diſtillée. On peut auſſi mettre dans un nouet des fleurs de ſureau, & un morceau de plomb, placer ce nouet dans un vaiſſeau de verre cylindrique, y verſer pardeſſus du lait récent, & laiſſer tout cela à une douce digeſtion; bientôt il ſe ramaſſera à l'extrémité ſupérieure du vaiſſeau de la crême, qui aura l'odeur des fleurs de ſureau, dont on oindra à fréquentes repriſes les gencives de l'enfant, avec un ſoulagement inſigne. On met du plomb dans le nouet pour le faire deſcendre au fond du vaiſſeau, au moyen de quoi la crême gagne plus facilement le haut, où elle ſe ramaſſe. Mais, en outre, l'uſage extérieur du plomb eſt très-efficace pour calmer la douleur dans les inflammations commençantes. Je ſçai que le plomb, pris ſur-tout intérieurement, eſt ſuſpect aux

Médecins, & ce n'eſt pas ſans raiſon. Mais ce qui ſe diſſout ici de ce métal eſt très-peu de choſe, & c'eſt plutôt le petit lait que la crême, ou la partie butireuſe qui s'en charge. Il ne paroît donc pas qu'il y ait aucun inconvénient à frotter de tems en tems les gencives douloureuſes avec un peu de cette crême, dont l'enfant n'avale preſque rien, & qui eſt bientôt entraînée preſque en entier, par l'affluence de la ſalive qui coule abondamment hors de la bouche, comme nous l'avons déja remarqué. Si les gencives étoient d'un rouge extrêmement foncé qui fît appréhender la gangrene, on feroit bien alors de fomenter ſouvent ces parties avec un mêlange de quelques gouttes d'eſprit de ſel, de ſyrop de violettes, & d'un peu de nître, délayés dans l'eau-roſe diſtillée, ou dans celle de fleurs de ſureau. En parlant ailleurs de *l'angine gangréneuſe*, & dans le chapitre du *ſcorbut* encore, nous avons exalté la grande efficacité de l'eſprit de ſel dans les cas de la nature de celui-ci; & on trouvera dans la matiere médicale des formules propres à remplir cette indication.

Il arrive quelquefois que l'inflammation des gencives eſt ſi forte, & la dou-

leur qui en réſulte ſi violente, que la fievre s'allume, & qu'il ſurvient des convulſions. Sydenham (*s*) veut alors qu'on recoure à la ſaignée, comme au meilleur de tous les remedes, ajoutant qu'on peut tirer du ſang aux enfans avec la même ſûreté qu'aux adultes. Harris (*t*) reconnoît auſſi en pareil cas la néceſſité de tirer du ſang; mais il préfere à la ſaignée, l'application d'une ou de deux ſangſues au-deſſous de chaque oreille. Il eſt certain qu'on a bien de la peine à ſaigner les enfans, tant par la petiteſſe de leurs vaiſſeaux, que par le mouvement continuel où ils ſont. Sydenham (*u*) lui-même, en parlant ailleurs de la fievre dyſſenterique, où il jugeoit la ſaignée néceſſaire, dit: « que ſi un enfant eſt » attaqué de cette fievre, il faut lui ap» pliquer deux ſangſues près des oreil» les ». Or, on ſçait que Sydenham écrivit ſon *Schedula monitoria* vers la fin de ſa vie, & qu'il y a changé ou corrigé bien des choſes qui ſont dans ſes autres ouvrages.

Harris (*x*) avertit avec beaucoup de

(*s*) *Prax. medic. cap. 5. pag. 248, 249.*
(*t*) Maladies des Enfans, pag. 117.
(*u*) *Schedula monitor. de novæ febris ingreſſu, p. 673.*
(*x*) *Ibid.*

raiſon, que « pendant la dentition la » bouche de l'enfant eſt ſouvent d'une » ſi grande ſenſibilité, qu'il refuſe opi- » niâtrement tous les alimens qu'on lui » préſente ; enſorte qu'on doit bien » prendre garde de ne leur rien don- » ner de chaud, ni même d'un peu trop » tiede ; car le plus petit degré de cha- » leur ajouté à celle des gencives & de » la bouche, qui eſt preſque brûlante, » eſt un ſurcroît de ſupplice pour ces » petits malheureux » ; à peine peuvent-ils ſouffrir l'attouchement de la cuiller. On voit donc par-là, combien il eſt avantageux pour les enfans de ne les ſévrer qu'après qu'ils ont pouſſé toutes leurs dents ; dans ce tems de ſouffrance ils ſupporteront bien mieux le tendre mammelon de la nourrice que toute autre choſe ; on a d'ailleurs alors la faculté de faire prendre à la nourrice même tous les remedes, ſoit émolliens, ſoit antiphlogiſtiques, qui peuvent convenir à l'enfant. On lui preſcrit auſſi un régime propre à donner à ſon lait la qualité qu'il doit avoir relativement à l'état actuel de ſon nourriſſon. C'eſt cet avantage que Moſchion (*y*) a eu en vue, en défendant à la nourrice, pendant la den-

(*y*) *Spach. gynæc. pag.* 10. *n.* 119.

tition, l'uſage du vin, & en lui ordonnant une diete tenue & humectante; avantage que ne peuvent ſe procurer ceux qui veulent qu'on ſubſtitue, pour la nourriture des enfans, au lait de femme, celui des autres animaux.

2°. Les Auteurs qui ont écrit ſur la dentition, & ſur la conſervation des dents, ſont partagés en différens ſentimens ſur cet article, les uns approuvant, & les autres condamnant abſolument cette pratique. Si les gencives étoient déja enflammées & douloureuſes, il n'eſt pas douteux que tout frottement de ces parties contre un corps dur ne fût nuiſible; mais alors on ne ſçauroit y toucher le moins du monde, ſans que les malheureux enfans ne témoignent par leurs cris redoublés la grandeur de leur ſouffrance. Avant ce tems-là, je veux dire lorſqu'il n'y a encore ni douleur, ni inflammation aux gencives, il ſemble que la nature elle-même nous indique l'utilité d'une légere preſſion ſur ces parties. Nous voyons en effet que durant la dentition, les enfans frottent continuellement leurs gencives avec leurs doigts, & portent à la bouche généralement tout ce qu'ils peuvent ſaiſir, & le ſerrent très-fortement entre

les deux mâchoires. Il paroît que quand ils font cela, ils reſſentent dans les gencives une démangeaiſon incommode, qu'ils eſſayent de faire ceſſer par ce moyen : car ils ne donnent pendant ce tems-là aucun indice de douleur ; ils ſont au contraire paiſibles & gais, tant qu'on leur permet de continuer ce petit manege. J'ai vû ſouvent des enfans extrêmement inquiets, qui s'endormoient ſouvent tranquillement, pendant que leur nourrice leur paſſoit & repaſſoit doucement le doigt ſur les gencives.

Ætius (*z*) recommande, à la vérité, de s'abſtenir ſoigneuſement de rien donner de dur à mâcher aux enfans, de peur que la gencive rendue calleuſe, n'oppoſe une réſiſtance inſurmontable à la dent qui veut ſortir. D'autres Auteurs encore ont embraſſé ce ſentiment (*a*). Mais ſi on conſidere que la bouche eſt continuellement humectée, il ne paroîtra gueres croyable que le frottement dont il s'agit ici puiſſe occaſionner cette calloſité ; & d'ailleurs, fût-elle poſſible par ce moyen, il eſt des Médecins qui la croyent favorable à la dentition, pré-

(*z*) *Lib. IV. cap. IX.*

(*a*) Bourdet, Recherches & Obſervat. &c. tom. I. §. 4. pag. 40.

tendant que des membranes dures & tendues se laissent percer plus facilement à la dent, que des gencives molles & flasques qui cédent à ces efforts (*b*). Aussi M. Andry blâme-t-il l'usage des émolliens, à moins que l'inflammation ne les exige ; & comme tous les os sont plus cassans pendant l'hiver, il croit que c'est ce qui a donné occasion à Hippocrate de dire que la dentition se fait avec moins de peine dans cette saison, que dans les autres tems de l'année (*c*). Il ajoute, d'après l'observation de Spiglius, que les dents de la mâchoire supérieure sortent ordinairement plus vîte que celles de la mâchoire inférieure, parce que les gencives supérieures sont plus exposées au frottement du mammelon que celles d'enbas (*d*).

L'utilité de la friction ou du frottement paroissant donc indiquée par la nature même, il sera bon de donner aux enfans, dans le tems de la dentition, quelque corps dur & poli tout ensemble,

(*b*) Andry, Orthopédie, tom. II. pag. 237–254.

(*c*) Les os étant plus cassans en hiver, ils sont par conséquent plus durs, le corps de la dent est donc plus dur, & par conséquent plus incisif. D'ailleurs, les gencives sont moins lâches, & partant plus faciles à être percées par la pointe des dents. *Orthopédie*, tom. II. pag. 245.

(*d*) Orthopédie, pag. 242, 243.

tel que le cryſtal, le corail rouge, l'ivoire, &c. Il eſt important que ces ſortes de hochets ſoient parfaitement unis, & ſans inégalités, & en outre qu'ils ne ſoient pas compoſés d'une matiere ſur laquelle la ſalive ait de l'action, ce qui rend le cryſtal préférable à tout pour cet uſage. On doit proſcrire ſur-tout les matieres métalliques, à l'exception de l'or le plus pur; car l'argent même dont on a coutume de ſe ſervir pour cet effet, eſt toujours allié à quelque peu de cuivre.

3°. L'ouverture de l'alvéole ne doit être entrepriſe que lorſque les efforts redoublés que la dent fait pour ſortir, l'ont diſtendue au point de la rendre très-rouge & très-douloureuſe. Une fievre aſſez forte ſe met communément alors de la partie, & l'on eſt menacé de convulſions, ſi on n'ouvre dans le moment un paſſage à la dent prête à percer. Dès que l'ouverture eſt faite, la dent ſe montre ſur le champ, pourvû qu'on l'ait pratiquée dans le tems convenable; mais ſi on s'eſt trop hâté, la dent reſtant encore profondément cachée dans la gencive, après la ſection, la petite plaie qu'on a faite ſe ferme bien vîte, & la cicatrice qui en réſulte, quelque peu conſidérable qu'elle ſoit,

oppoſe enſuite une plus grande réſiſtance à l'effort de la dent. En outre la réputation du Médecin ſouffre un dommage qui n'eſt pas de peu de conſéquence, ſi, après avoir conſeillé d'ouvrir la gencive, la dent ne ſe montre pas par l'ouverture qu'on a faite. Je connois des cas où la dent n'a paru que huit mois ſeulement après cette ouverture.

J'ai dit ci-devant (§. 1374.) qu'on diſtinguoit deux tems dans la dentition. Le premier eſt celui dans lequel la dent fait le premier effort pour ſortir de l'alvéole (nous en avons donné les ſignes); & le ſecond, celui où elle redouble ſes efforts pour rompre la gencive; ſur quoi Harris (*e*) avertit judicieuſement: « que » dans le premier, tout comme dans le » ſecond tems des efforts que font les » dents pour ſortir, les Chirurgiens in» ciſent à la moindre occaſion les gen» cives des enfans pour avancer leur » ſortie, mais fort mal-à-propos, cette » inciſion faite prématurément n'appor» tant aucun ſoulagement au malade, » parce que ce n'eſt qu'au ſecond tems » de la ſortie des dents, ce qu'il faut

(*e*) Maladies aiguës des Enfans, pag. 115 & 116 de la traduction de M. Devaux.

» bien remarquer, que ce ſecours peut » avoir lieu ».

Le même Auteur déſapprouve encore que les Chirurgiens ſe ſervent pour cette inciſion de leur lancette, parce que cette inciſion ſe réunit auſſi-tôt qu'elle eſt faite : « Il eſt donc à pro- » pos, dit-il, qu'ils faſſent toujours » choix pour cela d'un inſtrument plus » commode, tel que le canif dont on » ſe ſert pour tailler les plumes, ou » quelqu'autre inſtrument dont le dos » s'éleve comme celui d'un raſoir » : car alors les levres de la petite inciſion ſeront plus diſtantes l'une de l'autre, & ſe réuniront plus tard. C'eſt peut-être pour cette raiſon que quelques Auteurs (*f*) ont voulu qu'on ſe ſervît de l'ongle pour déchirer la membrane qui ferme l'alvéole. Il n'eſt pas douteux que l'inciſion ne fût plus long-tems à ſe fermer. Mais outre que cette pratique eſt plus douloureuſe pour l'enfant, elle confie à des mains ignorantes & groſſieres une opération délicate, que les gens de l'art doivent ſeuls entreprendre ; d'où il s'enſuit que l'inciſion par l'inſtrument tranchant mérite toujours

(*f*) Brouzet, Educat. médicin. des Enfans, tom. I. pag. 234.

la préférence pour le cas dont il s'agit.

M. Fauchard (*g*), qui s'eſt fait une grande réputation dans la partie de la Chirurgie qui regarde les dents, eſt d'avis que l'inciſion ſe faſſe ſelon la longueur de l'arcade alvéolaire pour les inciſives. Je croirois qu'on doit en uſer de même pour les canines. A l'égard des molaires, M. Fauchard préfere l'inciſion cruciale; mais il avertit prudemment qu'il ne faut l'entreprendre que lorſque la gencive eſt rouge, tuméfiée & fort tendue, & qu'on apperçoit à la vue, ou au tact, la dent immédiatement ſous la membrane qu'elle s'efforce de percer. Au ſurplus, avant de finir ſur cette matiere, je puis aſſurer, inſtruit par une longue expérience, que cette inciſion de la gencive eſt rarement néceſſaire, lors même que la pouſſe des dents eſt la plus laborieuſe.

(*g*) Le Chirurgien dentiſte, Tom. I. ch. 15. p. 175.

§. 1378.

On donne avec ſuccès une petite doſe d'eſprit de corne de cerf dans les convulſions qui viennent de cette cauſe.

NOUS avons dit dans une autre occaſion (*h*) que le ſentiment de la douleur, & pluſieurs des effets qui en dépendent, peuvent être ôtés, quoique la cauſe qui y a donné lieu ſubſiſte encore ; & je ſuis aſſuré que dans le cas dont il s'agit ici, on peut donner à l'enfant pour adoucir ſes ſouffrances, de légers parégoriques, tels que le ſyrop de pavot rouge, & celui de diacode même, pourvu que ce ſoit avec la prudence qui convient, & qu'on ne néglige pas d'ailleurs les autres moyens qui agiſſent ſur la cauſe même de la douleur. Il eſt prouvé, par les obſervations de Sydenham (*i*), que trois à quatre gouttes d'eſprit de corne de cerf, données de quatre en quatre ou de ſix en ſix heu-

(*h*) Aphoriſmes de Chirurgie, §. 229.
(*i*) *In Schedul. monit. de novæ feb. ingreſſu, pag.* 675.

res par jour, dans un véhicule convenable, ſont très-efficaces pour guérir la fievre qui accompagne la dentition difficile. On trouve une pareille formule au chiffre correſpondant de la Matiere médicale.

Fin du Traité des Maladies des Enfans.

MATIERE MÉDICALE

POUR

LES MALADIES DES ENFANS.

§. 1342.

PRENEZ du miel,
du vin de Bourgogne,
d'hydromel,
de chaque demi-once, mêlés pour une doſe.

Mixture légerement purgative.

Prenez du ſyrop de chicorée, compoſé avec de la rhubarbe, trois dragmes,
de ſavon de Veniſe, demi-dragme,
d'eau diſtillée de méliſſe, demi-once,
mêlés pour une doſe.

§. 1343.

Teinture aromatique ſpiritueuſe pour un épithême.

Prenez de canelle,
de macis,
de noix muſcade,
de maſtich & d'oliban, de chaque deux gros,
d'eſprit-de-vin thériacal, quatre onces.

On en fera une teinture épithême aromatique, propre à évacuer la ſaburre inteſtinale de l'enfant nouveau-né.

Enſuite

Prenez un jaune d'œuf,
de la teinture ſuſdite, *ana* demi-once,
d'eau diſtillée de roſes, deux gros.

On en imbibera un peu de mie de pain, qu'on appliquera ſur l'eſtomac.

Ou

Prenez de cette ſubſtance jaune qui ſe trouve dans l'écorce de citron bien ratiſſée, demi-once,

de

de noix muſcade, deux gros;
de vin d'Eſpagne, trois gros,
mêlés.

Ecraſez le tout enſemble dans un mortier; vous l'étendrez enſuite ſur de la mie de pain pour l'appliquer comme ci-deſſus.

§. 1346.

Syrop légerement purgatif pour chaſſer le meconium.

Prenez de la caſſe récemment mondée, demi gros,
de la rhubarbe, trois grains;
du ſyrop de chicorée compoſé à la rhubarbe, deux gros,
mêlés pour une doſe.

Ou

Prenez de la manne de Calabre, deux gros,
ſyrop de roſes ſolutif, un gros;
d'eau diſtillée de fleurs de ſureau, quatre gros,
mêlés pour une doſe.

Ou

Prenez de miel blanc, trois gros;

de syrop de roses solutif avec
le séné, un gros,
d'eau distillée de chicorée,
quatre gros,
mêlés pour une dose.

Ou

Prenez de rhubarbe choisie, six grains,
d'achari choisi, deux grains,
de syrop de violettes, deux
gros,
après les avoir broyés, mêlez-y,
d'eau distillée de mélisse, deux
gros;
le tout pour une dose.

Pour des suppositoires.

Prenez du savon de Venise façonné en globe ou en cône.

Ou

Prenez une petite boule, ou un petit cône de sucre.

Ou

Prenez du miel cuit jusqu'à une consistance solide; donnez-lui la forme de suppositoire.

Ou

Prenez un peu de ſuif de chandelle, & lui donnez la forme convenable.

Cordiaux propres à pouſſer le meconium.

Prenez du miel, un gros,
de vin d'Eſpagne,
de jaune d'œuf, de chaque deux gros,
mêlés pour avaler en une fois.

Ou

Prenez d'eau diſtillée de canelle, deux gros,
d'élixir de propriété, préparé avec le ſel de tartre, ſix gouttes,
du ſyrop de kermès, un gros,
mêlés pour avaler en une fois.

§. 1347.

Pour amollir la dureté du meconium.

Prenez du petit lait frais, ſix gros,
de miel, un gros,
mêlés pour avaler en une fois.

Ou

Prenez du petit lait frais, deux onces;
du ſavon de Veniſe, un gros & demi,
du miel, deux gros,
mêlés pour un lavement.

§. 1348.

Pour lubrifier les inteſtins.

Prenez de l'huile de lin, un gros;
de ſyrop de guimauve, deux gros,
mêlés pour une doſe.

Ou

Prenez d'huile d'olive,
de ſyrop de capillaire, de chaque deux gros,
mêlés pour une doſe.

Ou

Prenez d'huile d'amandes douces récente, trois gros,
de ſyrop de réglisſe, deux gros,
mêlés pour une doſe.

Ou

Prenez d'huile de lin, demi-once,
de jaune d'œuf, deux gros,
de miel mercuriel, demi-once,
de petit lait, une once,
mêlés pour en faire un lavement, dont on fera uſage une fois chaque jour, juſqu'à ce que les inteſtins ſoient ſuffiſamment lubrifiés.

Liniment de même qualité.

Prenez d'onguent de guimauve compoſé, une once,
d'huile de lin, demi-once,
mêlés pour un liniment, dont on frottera le ventre du malade, matin & ſoir.

§. 1350.

Poudre anti-acide abſorbante.

Prenez des yeux d'écreviſſes,
d'oſtéocole,
de craie,
de mâchoire de brochet,
d'écailles d'huître, de chaque deux onces.

La dose est de six grains, deux ou trois fois le jour.

Mixture anti-acide.

Prenez d'eau distillée de fleurs de coquelicot,
de fenouil, de chaque deux onces,
d'yeux d'écrevisses, deux gros,
de savon de Venise, sept grains,
de syrop de guimauve, demi-once,
mêlés.

Si l'enfant ne dort pas, il en boira deux gros d'heure en heure.

§. 1356.

Mixture anti acide & légerement purgative, pour résoudre & expulser le lait coagulé.

Prenez savon de Venise, deux gros,
de jaune d'œuf, quatre gros,
d'yeux d'écrevisses, trois gros,
de rhubarbe, demi-gros;
après avoir bien broyé les drogues, mêlez-les avec

l'eau distillée de mente, quatre onces,
de syrop de guimauve, demi-once.

L'enfant en boira demi-once toutes les heures, jusqu'à ce que les symptomes s'appaisent.

Formules de clysteres pour dissoudre le lait grumelé dans les intestins.

Prenez savon de Venise, demi-gros;
de sel gemme, trois grains,
de miel de romarin, demi-once,
d'eau distillée de fenouil, une once & demie,
mêlés pour un lavement.

Ou

Prenez de fiel de bœuf, demi-gros;
de miel mercuriel, demi-once,
d'eau distillée de mente, demi-once,
mêlés pour un clystere.

Les remedes huileux dont on doit user intérieurement, sont les mêmes que ceux qui ont été déja recommandés pour lubrifier les intestins, afin d'é-

vacuer le meconium; voyez le paragraphe 1348.

Les ſubſtances huileuſes qu'on doit employer extérieurement dans ces ſortes de cas ſont:

l'onguent martiatum,
l'onguent nervin;
l'huile par infuſion d'abſinthe,
d'aneth,
de camomille,
de rue;
les huiles tirées par expreſſion du laurier,
du macis,
de la noix muſcade &
du palmier.

§. 1369.

Mixture atténuante pour détruire le nid des vers.

Prenez de gomme opopanax, une dragme,
de jaune d'œuf, deux gros;
mêlés ſelon l'art; enſuite ajoutez,
de ſavon de Veniſe, une dragme,

de syrop d'armoise, une once & demie,
d'eau distillée de fenouil, trois onces.

Le malade en prendra un gros toutes les quatre heures chaque jour, ou de deux jours l'un, & il observera un régime très-exact.

Poudre mercurielle purgative & anthelmintique.

Prenez d'æthiops minéral,
d'agaric en trochisques, de chaque une dragme,
de sucre pur, une dragme & demie;

mêlés pour en faire une poudre qu'on divisera en dix doses; le malade en prendra une matin & soir, dans le tems où son estomac sera vuide.

Mixture anthelmintique atténuante.

Prenez de sel de chardon béni, deux dragmes,
de syrop des cinq racines apéritives, une once,
d'eau distillée de fumeterre, quatre onces,

mêlés ; le malade en prendra trois gros de trois heures en trois heures.

Electuaire de même vertu.

Prenez de semences d'absinthe ordinaire,
de tanaisie, de chaque deux dragmes,
de miel, deux onces,
mêlés ; le malade en prendra deux gros tous les matins.

§. 1370.

Liniment anthelmintique & purgatif.

Prenez onguent d'Aggrippa & d'Hartanita, de chaque une once ;
faites-en un liniment, dont on frottera la région ombilicale.

Onguent anthelmintique purgatif.

Prenez du fiel de taureau,
d'aloës pur, de chaque une dragme,
d'onguent de guimauve, une once,
mêlés pour le même usage.

Autre Onguent anthelmintique fort aromatique, mais point purgatif.

Prenez d'huile de tanaisie,
de castoreum, de chaque demi-once,
d'onguent nervin, une once,
mêlés pour le même usage.

Dans l'application de tous les remedes, il faut examiner s'ils ne dérangent point trop les fonctions du ventre, car cet inconvénient n'est pas rare; de peur que l'enfant ne tombe en dissenterie, il faudra prendre garde alors d'en faire un trop grand usage.

§. 1371.

Mixture pour tuer les vers.

Prenez du miel, deux onces,
de sel gemme, un gros & demi,
d'eau distillée de chicorée, quatre onces,
mêlés pour en faire une boisson, dont l'enfant prendra demi-once toutes les heures du jour.

Poudres de même qualité.

Prenez de la corne de cerf brûlée, un ſcrupule.

Le malade en prendra quatre fois par jour, dans le tems où ſon eſtomac ſera vuide d'alimens, dans deux gros de ſyrop de roſes pâles.

Ou

Prenez de la corralline de mer, deux dragmes,
de limaille de fer, demi-gros,
mêlés pour en faire une poudre, qu'on diviſera en ſeize doſes, pour le même uſage.

Ou

Prenez de la ſemence de rue,
de tanaiſie,
d'abſinthe &
de barbottine, de chaque une dragme,
de ſucre, trois dragmes,
mêlés pour en faire une poudre, qu'on diviſera en ſeize doſes pour le même uſage.

Vin médicinal anthelmintique.

Prenez d'hydromel récent, une livre;
de semences de barbotine & de tanaisie, de chaque un gros.

Faites-en selon l'art un vin médicinal. Quand il sera bien clarifié, vous y mêlerez de miel blanc, deux onces.

Le malade en prendra une once le matin à jeun.

Poudres mercurielles anthelmintiques.

Prenez d'ætiops minéral, huit grains;
de vitriol de Mars légerement calciné, deux grains;
mêlés pour faire une poudre qu'on divisera en deux doses; le malade en prendra une le matin & l'autre le soir, dans le tems qu'il aura l'estomac vuide.

Ou

Prenez de mercure doux, sept grains;
de diagrede, cinq grains.

Faites-en une poudre, que le malade prendra le matin dans l'hydromel.

Ou

Prenez tartre vitriolé, quatre grains;

de vitriol de Mars, trois grains;

mêlés pour en faire une poudre très-fine, qu'on diviſera en trois doſes. Le malade en prendra une le matin, l'autre le ſoir, lorſqu'il aura l'eſtomac vuide.

Ou

Prenez vitriol commun, deux grains,
de ſyrop de violettes, quatre grains,

mêlés pour une doſe, qu'on prendra le matin à jeun.

§. 1372.

Poudres mercurielles pour tuer & chaſſer les vers du corps.

Prenez du diagrede, quatre grains,
du mercure doux, ſix grains.

Faites-en une poudre très-fine pour une doſe.

Ou

Prenez de racine de jalap,
d'æthiops minéral, de chaque douze grains;

mêlés pour en faire une poudre tout comme ci-deſſus.

Ou

Prenez d'agaric, huit grains,
d'æthiops minéral, douze grains.

Faites-en une poudre pour le même usage que la précédente.

Ou

Prenez d'aloës, trois grains,
de réfine de jalap, un grain,
vitriol de Mars, deux grains,
mêlés pour en faire une poudre comme ci-deſſus.

§. 1373.

Clyſteres anthelmintiques.

Prenez de l'huile de lin, trois onces,
pour un lavement.

Ou

Prenez du miel, deux onces,
d'eau diſtillée de chicorée, deux onces,
pour un lavement.

Ou

Prenez de décoction de tanaiſie, trois onces,

d'aloës, six grains,
mêlés pour un lavement.

Ou

Prenez de vitriol de Mars, quinze grains,
d'eau distillée de chicorée, quatre onces,
mêlés pour un lavement.

Suppositoires anthelmintiques.

Prenez de miel cuit à une consistance convenable, quatre onces,
d'aloës, demi-once,
de vitriol de Mars, deux gros,
mêlés pour faire selon l'art de petits suppositoires, qu'on introduira d'abord que le malade aura été à la selle.

Les onguens dont on doit user à l'extérieur dans ce cas, sont les mêmes que ceux que nous avons indiqués pour détruire la pituite intestinale qui sert de nid aux vers; voyez le paragraphe 1370.

§. 1377.

Mixture rafraîchissante & antiphlogistique.

Prenez de nître, vingt grains,

d'eſprit de ſel, cinq gouttes,
de ſyrop violat, une once.
d'eau diſtillée de fleurs de ſureau, trois onces.

On en frottera les gencives du malade.

Ou

Prenez de crême de lait tout frais,
de jaune d'œuf, de chaque une once,
de ſyrop violat, ſix gros,
d'eau roſe diſtillée, trois onces.

mêlés pour le même uſage.

Ou

Prenez de fleurs de roſes récentes & de ſureau, de chaque demi-pincée.

On les enfermera dans un linge garni de plomb, pour qu'il puiſſe aller au fond du vaſe où on les mettra; ce vaſe ſera une bouteille de verre longue & cylindrique. On y verſera enſuite du lait tout frais, & on laiſſera le tout en digeſtion pendant un tems convenable; on ſe ſervira de la crême qui ſurnagera, & on l'appliquera ſur les gencives enflammées.

§. 1378.

Prenez d'eſprit de corne de cerf, trois gouttes.

Le malade en prendra trois fois par jour dans deux dragmes de ſyrop de kermès.

Fin de la Matiere Médicale pour les Maladies des Enfans.

APPENDIX

Touchant le ſpécifique de M. Herrenſchwands, Docteur en Médecine.

CONTRE LE SOLITAIRE OU TÆNIA;

Extrait d'un Mémoire ſur cette eſpece de vers, communiqué à l'Académie Royale des Sciences (a); par M. BONNET, célebre Naturaliſte.

ENTRE les différens vers qui habitent l'intérieur du corps humain, le *tænia* ou *ſolitaire*, eſt ſans doute un des plus ſinguliers; ſa forme approche de celle d'un ruban ou d'un lacet, c'eſt-à-dire qu'il eſt long & plat, & delà lui eſt venu le nom latin de *Tænia*. On l'a nommé en François *Solitaire*, parce qu'on croit qu'il eſt ordinairement ſeul de ſon eſpece dans le même ſujet. Il eſt fort

(a) Premier Volume des Mémoires préſentés par divers Sçavans, *in*-4°. 1750. de l'Imprimerie Royale.

mince & articulé d'un bout à l'autre; ces articulations ſont plus ou moins ſerrées en différens vers; mais la longueur de cet inſecte eſt ce qu'il offre de plus remarquable. Pline parle de tænia de trente pieds; & un Auteur plus digne de foi, l'illuſtre Boerhaave, a aſſuré en avoir vu de trente aunes.

Un inſecte auſſi ſurprenant n'a pû qu'exciter beaucoup l'attention des phyſiciens, & en particulier de ceux dont l'étude a principalement pour objet la conſervation de la ſanté. Hippocrate, ce pere de la Médecine, en a parlé, & après lui quantité d'autres auteurs Grecs & Latins. Mais c'étoit ſur-tout aux Médecins de nos jours, qu'il étoit réſervé de pénétrer mieux dans la nature de ce ver, & de nous preſcrire des recettes plus ſûres pour nous en débarraſſer: pluſieurs lui ont auſſi conſacré leur plume, & nous ont donné de ſçavantes & curieuſes diſſertations, dont il a été le ſujet.

Mais le point qui intéreſſe le plus, je veux dire les moyens d'expulſer ce ver, demeuroit encore incertain; ce n'eſt pas qu'on manquât de recettes, on eſt effrayé quand on parcourt la liſte de celles qui ont été preſcrites contre les vers & en

particulier contre le ſolitaire : il n'y a preſque point d'extrait, point de préparation qu'on n'ait indiquée ; les trois regnes ont preſque été épuiſés. Cependant au milieu de cette abondance, on étoit pauvre, on n'avoit aucune recette qui opérât ſûrement. Il arrivoit bien ordinairement que le malade, avec le ſecours de tel ou tel remede, rendoit par le bas pluſieurs morceaux, & quelquefois pluſieurs aunes de ce ver ; mais ce n'étoit qu'aſſez rarement qu'il ſortoit entier.

Enfin le haſard, auteur de la plûpart des découvertes, vient de nous découvrir un ſpécifique, dont l'efficace ſemble laiſſer peu à déſirer. Le poſſeſſeur d'un ſecret auſſi utile eſt M. Herrenſchwands, Docteur en Médecine, natif de Morat en Suiſſe, & diſciple des Boerhaave & des Hofman. Il reconnoît en devoir les premieres connoiſſances à un ami, qui à ſon tour les a dûes au haſard ; cet aveu fait l'éloge de la candeur de M. Herrenſchwands. Ami du genre humain, il n'auroit pas tardé de le communiquer au public, ſi ſa famille eût été dans une ſituation plus aiſée. Mais il a cru qu'on ne lui réprocheroit point de travailler d'abord pour elle ; il promet d'informer enſuite le public de tout

ce qu'il lui importe de ſçavoir ſur cette matiere.

Après ce que je viens de dire, on n'attend pas ſans doute de moi des détails bien circonſtanciés ſur cette découverte; je dois me borner à l'annoncer, & à rapporter en peu de mots ce que j'en ſçai, & que je tiens en partie de M. Herrenſchwands lui-même.

Le ſpecifique en queſtion eſt une poudre qui paroît végétal, elle eſt légere & très-fine; ſa couleur eſt olive; on y apperçoit à l'œil nud, & mieux avec le ſecours des verres, des particules brillantes, qu'on pourroit ſoupçonner être des particules d'ætiops minéral, ou de quelqu'autre ingrédient de ce genre; ſon odeur tient de celle du ſaffran, & elle a un petit goût ſalé. Voici la maniere dont M. Herrenſchwands l'adminiſtre, & les diverſes circonſtances qui en accompagnent l'opération.

Sur les quatre heures après midi du jour qui précede celui où ſe doit faire la cure, il fait prendre dans de l'eau tiede ſix grains d'une poudre blanchâtre, où il entre du vitriol de Mars: cette poudre ne produit point d'effet ſenſible; étonneroit-elle le ver? donneroit-elle plus de jeu aux fibres des inteſtins pour

le pouſſer dehors? enfin ſeroit-elle un préſervatif contre la trop grande activité de la principale poudre? c'eſt-là tout ce que je puis conjecturer de probable ſur ce ſujet: quoi qu'il en ſoit, elle n'eſt pas d'une abſolue néceſſité. M. Herrenſchwands a ſeulement remarqué que le remede réuſſiſſoit mieux par cette préparation. A ſept heures il fait ſouper légerement le malade, & deux heures après il lui fait avaler une cuillerée d'huile d'amande douce ou d'olive; le lendemain matin, de deux heures en deux heures, il lui donne une priſe de ſon ſpécifique dans du pain à chanter; la doſe ordinaire de chacune eſt d'une dragme ou quatre ſcrupules, mais il l'augmente ou la diminue ſuivant la vigueur du ſujet. Jamais il ne va au-delà de trois priſes; la premiere demeure ſouvent ſans action, quelquefois elle eſt ſuivie d'un petit vomiſſement, & plus fréquemment d'une ſelle; en ce cas M. Herrenſchwands fait prendre au malade un peu de bouillon. Si le ver réſiſte à cette premiere attaque, comme il arrive ordinairement, on lui en livre une ſeconde ou une troiſieme; ce n'eſt pas abſolument ſans que le malade en ſouffre; quelquefois il eſt purgé aſſez vio-

lemment par le haut & par le bas, il reſſent des douleurs plus ou moins vives de colique, ſon pouls eſt élevé; mais d'autre fois tout ſe paſſe plus doucement; ce n'eſt ſouvent que l'après-midi que le tænia déloge, & pour le plus tard pendant la nuit ou le lendemain matin. Il eſt arrivé quatre fois ici, à Genève, qu'il eſt parti à la premiere priſe, ce qui eſt aſſurément une grande preuve de l'efficace ſinguliere de ce remede; ordinairement il ſort vivant, & toujours auſſi entier qu'il peut l'être; on voit la partie antérieure ſe terminer par un fil délié, que M. Herrenſchwands nomme le *filet* du vers.

Lorſque celui qui a été expulſé eſt d'une certaine longueur, le malade ſe ſent dans l'intérieur comme un vuide, qui lui cauſe une ſorte d'anéantiſſement, accompagné de maux de cœur, à-peu-près comme il arrive aux hydropiques, qui ont ſubi l'opération de la *paracenthèſe;* quelques-uns en ſont aſſez accablés pendant un jour ou deux, d'autres ont de la fievre; mais les troiſiemes en ſont ſi peu travaillés qu'ils ſortent le même jour. Toutes ces variétés dépendent ſans doute de circonſtances différentes, du tempérament, de la conſti-

tution

tution actuelle, de l'âge, du plus ou moins de chaleur de l'air, peut-être encore de l'état du tænia.

M. Herrenschwands a déjà opéré en Suisse sur vingt-quatre sujets, qui ont tous été guéris; il en a traité vingt dans notre Ville, dont deux n'ont point rendu de tænia, probablement parce qu'ils en avoient été déja délivrés sans le sçavoir, & dont un autre, qui étoit un enfant de huit à neuf ans, se rebuta à la premiere prise. Parmi ces sujets de l'un & de l'autre sexe, il s'en est trouvé de fort délicats, & même de valétudinaires, qui ont fait usage du spécifique sans avoir éprouvé aucun accident fâcheux.

Une autre remarque que je ne dois pas omettre, c'est que des personnes traitées par M. Herrenschwands, ayant été purgées à la maniere ordinaire quelque tems après, il n'a paru dans leurs déjections aucun des signes qui annoncent le tænia; de plus la médecine a opéré sans être accompagnée de symptomes qui se manifestoient ordinairement avant leur guérison, comme de violentes coliques, des défaillances, &c. Le tems confirmera sans doute un si heureux début.

J'ai dit qu'il est arrivé ici à M. Her-

renſchwands, de donner infructueuſement de ſa poudre à deux perſonnes, qui probablement avoient déja été débarraſſées du ſolitaire ; pour n'être pas trompé là-deſſus, il fait avaler la veille une cuillerée de ſyrop de fleurs de pêcher, il aſſure que tous ceux qui ont ce ver rendent alors dans leurs déjections des grains ou molécules blanchâtres, qu'il ſoupçonne être les excrémens de l'inſecte : ne ſeroient-elles pas plutôt des portions de l'animal lui-même, altérées ou corrompues ?

M. Herrenſchwands eſt préſentement à Bâle (*b*), d'où il écrit qu'il a vû avec une extrême ſurpriſe, que tous les malades qui lui ont été mis entre ſes mains, ſe ſont trouvés attaqués du tænia de la ſeconde eſpece de Plater, qu'il conjecture être plus difficile à expulſer que la premiere ; ce qui le porte à le ſoupçonner, c'eſt qu'il n'eſt point encore parvenu à faire ſortir un de ces vers entier, mais ſeulement par morceaux.

(*b*) J'écrivois ceci dans l'automne de 1743.

Ce que nous venons d'extraire du Mémoire de M. Bonnet ſur le tænia, en compoſe la premiere Partie, qui eſt la plus courte ; les deux autres, beaucoup plus étendues, roulent entiérement ſur l'Hiſtoire Naturelle de cet étonnant inſecte, & renferment des détails très-curieux, qu'on pourra conſulter dans les Memoires mêmes de l'Académie.

FIN.